JACQUES
LE FATALISTE
ET SON MAÎTRE.

JACQUES

LE FATALISTE

ET SON MAÎTRE,

PAR DIDEROT.

nouvelle édition, plus correcte que les précédentes :

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière André-des-Arts, n°. 9.

AN VI — 1798.

A LA MÉMOIRE

DE DIDEROT.

O DIDEROT ! que de jours se sont écoulés déjà depuis que ton génie s'est éteint, depuis que l'obscurité de la tombe a couvert ta cendre inanimée ! et de tant d'amis à qui tu consacras tes veilles, à qui tu prodiguois et les ressources de ton talent et les richesses de ton imagination, aucun ne s'est encore occupé à t'élever un monument digne de la reconnoissance que te doivent l'amitié, ton siècle et l'avenir !

Quel est l'homme de lettres cependant dont l'éloge puisse être plus intéressant à transmettre à la postérité ? Il est vrai que Diderot ne fit aucune

découverte qui ait agrandi la sphère de nos connoissances, peut-être même n'a-t-il laissé après lui aucun ouvrage qui puisse le placer au rang de nos orateurs, de nos philosophes, de nos poètes; mais j'ose en appeler à tous ceux qui, capables de l'apprécier, eurent le bonheur de le connoître, en fut-il moins un des phénomènes les plus étonnans de la puissance de l'esprit et du génie?

S'il est des hommes dont il importe à la gloire de l'esprit humain de conserver un souvenir fidèle, ce sont ceux qui eurent des droits réels à l'estime, à l'admiration publique; mais à qui des circonstances particulières, je ne sais quelle fatalité attachée à leur destinée, n'ont jamais permis de développer toute la force, toute l'étendue de leurs facultés. Quel éloge de Virgile pourroit ajouter encore à l'idée que nous en a laissée l'*Enéïde?* Quel éloge

de Racine à l'idée que nous en donne *Phèdre* ou *Athalie*? Mais combien de sages également révérés, et du siècle qui les vit naître et des siècles qui lui ont succédé, dont la mémoire eût été perdue pour nous, si elle n'avoit pas été consacrée par les hommages de leurs contemporains?

Ce n'est point ton éloge, ô Diderot, que j'ose entreprendre : à peine mes foibles talens osent-ils se flatter de rassembler ici quelques fleurs dignes de parer ton urne funéraire ; mais moi aussi j'eus souvent le bonheur d'approcher le modeste asyle où tu t'étois renfermé ; mais moi aussi j'ai partagé souvent les dons précieux que ton génie répandoit autour de toi avec un abandon si facile et si généreux, avec une chaleur si douce et si intéressante. Ce n'est point dans de vaines louanges que s'épanchera ma reconnoissance, mais j'essaierai du moins d'exprimer

ce que j'ai vu, ce que j'ai senti; et ceux de tes amis qui verront cette foible esquisse, y trouveront peut-être quelques traits de ton image fidèlement rendus,

L'artiste qui auroit cherché l'idéal de la tête d'Aristote ou de Platon, eût difficilement rencontré une tête moderne plus digne de ses études que celle de feu Diderot. Son front large, découvert et mollement arrondi, portoit l'empreinte imposante d'un esprit vaste, lumineux et fécond. Notre grand physionomiste Lavater croit y reconnoître quelques traces d'un caractère timide, peu entreprenant; et cet apperçu, formé seulement d'après les portraits qu'il en a pu voir, nous a toujours paru d'un observateur très-fin. Son nez étoit d'une beauté mâle; le contour de sa paupière supérieure plein de délicatesse; l'expression habituelle de ses yeux, sensible

et douce, mais lorsque sa tête commençoit à s'échauffer on les trouvoit étincelans de feu; sa bouche respiroit un mélange intéressant de finesse, de grace et de bonhommie. Quelque nonchalance qu'eût d'ailleurs son maintien, il y avoit naturellement dans le port de sa tête, et sur-tout dès qu'il parloit avec action, beaucoup de noblesse, d'énergie et de dignité. Il semble que l'enthousiasme fût devenu la manière d'être la plus naturelle de sa voix, de son ame, de tous ses traits. Dans une situation d'esprit froide et paisible, on pouvoit souvent lui trouver de la contrainte, de la gaucherie, de la timidité, même une sorte d'affectation; il n'étoit vraiment Diderot, il n'étoit vraiment lui que lorsque sa pensée l'avoit transporté hors de lui-même.

Pour prendre quelqu'idée de l'étendue et de la fécondité de son esprit,

ne suffit-il pas de jeter un coup-d'œil rapide, je ne dis pas sur tout ce qu'il a fait, mais sur ce que le public connoît de lui (1) ?

---

(1) Nous n'avons point parlé de ses premiers essais de la traduction du *Traité* de mylord Shaftesbury, *du mérite et de la vertu*, de celle de l'*Histoire Grecque* de Stanyan, du *Dictionnaire de Médecine*, &c. &c. Nous ne ferons qu'indiquer ici une partie des ouvrages qu'il a laissés en manuscrit. Son *Jacques le Fataliste* et sa *Religieuse*, sont deux romans dont le premier offre une grande variété de traits et d'idées sous une forme tout-à-la-fois simple, neuve et originale; l'autre un grand tableau plein d'ame et de passion, de la touche la plus pure, et dont l'objet moral est d'autant plus frappant, que l'Auteur l'a su cacher avec une adresse extrême: c'est en dernier résultat la satire la plus terrible des désordres de la vie monastique; et l'on ne trouve pas dans tout l'ouvrage un seul mot qui semble aller directement à ce but. Son *Supplément au voyage de M. de Bougainville*, ses *Entretiens sur l'origine des Êtres*, plusieurs autres dialogues sur diffé-

Le même homme qui conçut le projet du plus beau monument qu'aucun siècle ait jamais élevé à la gloire et à l'instruction du genre humain, qui en exécuta lui-même une grande partie, a fait deux pièces de théâtre d'un genre absolument neuf, et auxquelles le goût le plus sévère ne sauroit disputer au moins de grands effets dramatiques, un style plein de chaleur et de passion; le même homme à qui

rentes questions de morale et de métaphysique, prouvent avec quel naturel il savoit allier aux discussions les plus abstraites tous les charmes de l'imagination la plus vive et la plus brillante. Le discours du chef des Otaïtiens dans le *Supplément au voyage de M. de Bougainville*, est un des plus beaux morceaux d'éloquence sauvage qui existe en aucune langue. Le *Plan d'une nouvelle Université* qui lui avoit été demandé par l'impératrice de Russie, et ses réflexions sur le dernier ouvrage de M. Helvétius, sont, de tous ses écrits, peut-être ceux où l'on trouvera le plus de méthode et de rai-

nous devons tant de morceaux de la métaphysique la plus subtile dans ses *Lettres sur les aveugles*, *les sourds et les muets*, dans ses *Pensées philosophiques*, dans son *Interprétation de la Nature*, dans cette foule d'articles qu'il a fournis à l'*Encyclopédie* sur l'histoire de la Philosophie ancienne ; le même a fait la description la plus claire, la plus exacte et la plus détaillée qu'on eût encore faite avant lui, de tous nos arts, de tous nos mé-

son ; il y a, dans le premier sur-tout, prodigieusement de connoissances et de savoir. Ses *Salons* ou ses critiques de différentes expositions des tableaux au Louvre, ne satisferont pas sans doute la plupart de nos artistes ; mais qui a jamais parlé des arts et du vrai talent avec une sensibilité plus douce, avec un enthousiasme plus sublime ? A travers une foule de jugemens qui peuvent n'appartenir qu'à une imagination prévenue ou exaltée, que de vues nouvelles, d'observations également justes, fines et profondes ! &c.

tiers. Personne n'ignore sans doute combien ce travail a été perfectionné depuis; mais peut-on oublier qu'avant Diderot l'on n'avoit pas écrit sur cet objet important une page qui pût se lire? Le même homme qui nous a laissé tant d'ouvrages pleins de connoissances, de philosophie et d'érudition, même un recueil d'opuscules mathématiques que j'ai souvent entendu citer avec éloge au premier de nos géomètres, a fait encore des contes, des romans; il en a fait un sur-tout plein d'originalité, de verve et de folie; et c'est par un des meilleurs livres de morale qui existe dans notre langue, son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, qu'il s'est plu à terminer utilement sa carrière littéraire.

Si l'on pense que tant d'ouvrages, et des ouvrages d'un genre si différent, sont d'un homme qui long-

temps ne put donner à leur composition que le temps dont il n'avoit pas besoin pour s'assurer sa propre subsistance et celle de sa famille, qui dans la suite ne leur donna que le peu d'instans que lui laissoient l'importunité des étrangers, l'indiscrétion de ses amis, et sur-tout l'extrême insouciance de son caractère, on avouera sans doute que peu d'êtres furent doués d'un esprit plus vaste, d'une facilité de talent plus rare et plus féconde (1).

Le génie de Diderot ressembloit à ces fils de famille qui, nés et élevés au sein de la plus grande opulence, croient le fonds de leurs richesses iné-

(1) L'éloquente *Apologie de l'abbé de Prades*, un des meilleurs écrits polémiques qui ait paru dans ce siècle, fut l'ouvrage de quelques jours; le sublime *Eloge de Richardson*, celui d'une matinée : à peine employa-t-il une quinzaine à faire les *Bijoux indiscrets*.

puisable, et ne mettent par conséquent aucune borne à leurs fantaisies, aucun ordre dans leur dépense. A quel degré de supériorité ce génie ne se fût-il pas élevé, à quelle entreprise ses forces n'auroient-elles pas pu suffire, s'il les avoit dirigées vers un seul objet; s'il eût seulement réservé pour la perfection de ses propres ouvrages le temps, les efforts qu'il prodiguoit sans cesse à quiconque venoit réclamer le secours de ses conseils ou de ses lumières ! Ce qu'il n'avoit fait d'abord que par bonhommie, par habitude, par je ne sais quel entraînement de caractère, il le fit ensuite par nécessité, par principe; et voici comment, sous ce rapport, il s'est peint très-naïvement lui-même : « On ne me » vole point ma vie, dit-il, je la donne; » et qu'ai-je de mieux à faire que d'en » accorder une portion à celui qui » m'estime assez pour solliciter ce pré- » sent ?... Le point important n'est

» pas que la chose soit faite par un
» autre ou par moi, mais qu'elle soit
» faite et bien faite par un méchant
» même ou par un homme de bien...
» On ne me louera, j'en conviens, ni
» dans ce moment où je suis, ni quand
» je ne serai plus, mais je m'en esti-
» merai moi-même et l'on m'en aimera
» davantage. Ce n'est point un mau-
» vais échange que celui de la bien-
» faisance dont la récompense est sûre,
» contre de la célébrité qu'on n'obtient
» pas toujours, et qu'on n'obtient ja-
» mais sans inconvénient... Peut-être
» m'en imposé-je par des raisons spé-
» cieuses, et ne suis-je prodigue de
» mon temps que par le peu de cas que
» j'en fais; je ne dissipe que la chose
» que je méprise; on me la demande
» comme rien, et je l'accorde de mê-
» me (1) ». (Ne pourroit-on pas pren-

(1) C'est ce qui soutenoit son courage et sa patience pendant les deux années entières qu'il

dre ce qu'il ajoute pour un remords échappé à la conscience de l'homme de lettres ?) « Il faut bien que cela » soit ainsi, puisque je blâmerois en » d'autres ce que j'approuve en moi ».

Les circonstances, les habitudes de

---

s'est occupé presque uniquement de l'*Histoire Philosophique et Politique des deux Indes*. Qui ne sait aujourd'hui que près d'un tiers de ce grand ouvrage lui appartient ? Nous lui en avons vu composer une bonne partie sous nos yeux. Lui-même étoit souvent effrayé de la hardiesse avec laquelle il faisoit parler son ami. *Mais qui*, lui disoit-il, *osera signer cela? Moi*, lui répondoit l'abbé; *moi*, *vous dis-je*, *allez toujours*. Quel est encore l'homme de lettres qui ne reconnoisse facilement dans le livre de l'*Esprit* et dans le *Système de la Nature*, toutes les belles pages qui sont, qui ne peuvent être que de Diderot ?... Si nous entreprenions de faire une énumération plus complète, nous risquerions de nommer trop d'ingrats, et ce seroit affliger les mânes que nous voulons honorer.

la vie que ces circonstances nécessitent, ont sans doute une grande influence sur le caractère, l'étendue ou les bornes de nos facultés, mais la nature les a souvent modifiées elle-même d'une manière toute particulière, et c'est en vain qu'on voudroit chercher à ces singularités quelqu'autre origine. S'il y eut jamais une capacité d'esprit propre à recevoir et à féconder toutes les idées que peuvent embrasser les connoissances humaines, ce fût celle de Diderot : c'étoit la tête la plus naturellement encyclopédique qui ait peut-être jamais existé. Métaphysique subtile, calcul profond, recherche d'érudition, conception poétique, goût des arts et de l'antiquité ; quelque divers que fussent tous ces objets, son attention s'y attachoit avec la même énergie, avec le même intérêt, avec la même facilité ; mais ses pensées le passionnoient tour-à-tour si vivement, qu'elles sembloient

plutôt s'emparer de son esprit, que son esprit ne sembloit s'emparer d'elles. Ses idées étoient plus fortes que lui, elles l'entraînoient, pour ainsi dire, sans qu'il lui fût possible ni d'arrêter ni de régler leur mouvement.

Quand je me rappelle le souvenir de Diderot, l'immense variété de ses idées, l'étonnante multiplicité de ses connoissances, l'élan rapide, la chaleur, le tumulte impétueux de son imagination, tout le charme et tout le désordre de ses entretiens, j'ose comparer son ame à la nature telle qu'il la voyoit lui-même, riche, fertile, abondante en germes de toute espèce, douce et sauvage, simple et majestueuse, bonne et sublime, mais sans aucun principe dominant, sans maître et sans Dieu.

Je ne suis point disposé à m'affliger ici sur l'incrédulité de mon siècle; la

superstition a fait tant de mal aux hommes, qu'il faut bien remercier la raison d'être enfin parvenue à en briser le joug; mais quelque volontiers que je pardonne à tous les hommes de ne rien croire, je pense qu'il eût été fort à desirer pour la réputation de Diderot qu'il n'eût point été athée, ou qu'il l'eût été avec moins de zèle. La guerre opiniâtre qu'il se crut obligé de faire à Dieu, lui fit perdre les momens les plus précieux de sa vie, le détourna souvent de la culture des lettres et des arts, lui fit négliger surtout le talent qui sembloit devoir lui assurer le plus de renommée. Il s'étoit fait philosophe, la nature l'avoit destiné à être orateur ou poète. Qui nous assurera même qu'en d'autres temps, en d'autres circonstances, elle n'eût encore mieux réussi à en faire un père de l'église? Il n'auroit pas été moins propre à marcher sur les traces de Luther et de Calvin, s'il eût été capa-

ble d'une conduite plus soutenue, ou s'il n'avoit pas eu dans le caractère presqu'autant de foiblesse qu'il avoit dans l'esprit de force et de fermeté.

Toutes les vertus, toutes les qualités estimables qui n'exigent pas une grande suite dans les idées, une grande constance dans les affections, étoient naturelles à Diderot. Il avoit l'habitude de s'oublier lui-même, comme la plupart des hommes ont celle de ne penser qu'à eux. Il se plaisoit à se rendre utile aux autres, comme on se plaît à un exercice agréable et salutaire. Toute la finesse, toute l'activité d'esprit que l'on emploie ordinairement à faire sa propre fortune, il l'employoit à obliger le premier venu, souvent même il se permettoit de passer la mesure nécessaire. Une intrigue bien compliquée, lorsqu'il la croyoit propre à le conduire à ce but, prêtoit un nouvel intérêt au plaisir

qu'il avoit de rendre service. Timide et maladroit pour son propre compte, il ne l'étoit presque jamais pour celui des autres. *Est-il bon? est-il méchant?* C'est le titre d'une petite comédie où il voulut se peindre lui-même. Il avoit, en effet, plus de douceur que de véritable bonté; quelquefois la malice et le courroux d'un enfant, mais surtout un fond de bonhommie inépuisable.

C'est de la meilleure foi du monde qu'il se sentoit porté à aimer tous ses semblables, jusqu'à ce qu'il eût de fortes raisons de les mépriser ou de les haïr : lorsqu'il avoit même de trop justes motifs de s'en plaindre, il couroit encore grand risque de l'oublier. Il falloit bien que cela fût ainsi, puisque toutes les fois qu'il se croyoit sérieusement engagé à s'en souvenir, il s'étoit imposé la loi d'en prendre note sur des tablettes qu'il avoit consacrées

à cet usage; mais ces tablettes demeuroient cachées dans un coin de son secrétaire, et la fantaisie de consulter ce singulier dépôt le tourmentoit rarement; je ne l'ai vu y recourir qu'une seule fois pour me raconter les torts qu'avoit eus avec lui le malheureux Jean-Jacques.

Diderot conversoit bien moins avec les hommes qu'il ne conversoit avec ses propres idées. Défenseur passionné du matérialisme, on peut dire qu'il n'en étoit pas moins l'idéaliste le plus décidé quant à sa manière de sentir et d'exister; il l'étoit malgré lui, par l'ascendant invincible de son caractère et de son imagination. Le plus grand attrait qu'eut pour lui la société où il vivoit habituellement, c'est qu'elle étoit le seul théâtre où son génie pût se livrer à sa fougue naturelle et se déployer tout entier. Lorsque l'âge eut refroidi sa tête, la société parut

lui devenir assez indifférente; souvent même il y trouvoit plus de peine que de plaisir, et rentroit avec délice dans sa retraite. Ses livres, qui servirent de prétexte aux bienfaits de Catherine II, et dont elle lui avoit assuré la jouissance avec tant de grace et de bonté, ses livres, quelques promenades solitaires, une causerie très-intime, sur-tout celle de sa fille, devinrent alors ses délassemens les plus doux. Cette fille si tendrement chérie et si digne de l'être, fut jusqu'au dernier moment le charme et la consolation de sa vie : elle lui a fait supporter avec une patience, avec une douceur inaltérables, les longues douleurs et le pénible ennui d'une maladie dont il avoit prévu depuis long-temps le terme sans crainte et sans foiblesse.

JACQUES LE FATALISTE

ET SON MAÎTRE.

Comment s'étoient-ils rencontrés? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appeloient-ils? Que vous importe? D'où venoient-ils? Du lieu le plus prochain. Où alloient-ils? Est-ce que l'on sait où l'on va? Que disoient-ils? Le maître ne disoit rien, et Jacques disoit que son capitaine disoit que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas étoit écrit là-haut.

LE MAÎTRE.

C'est un grand mot que cela.

JACQUES.

Mon capitaine ajoutoit que chaque balle qui partoit d'un fusil avoit son billet.

LE MAÎTRE.

Et il avoit raison....

Après une courte pause, Jacques s'écria : Que le diable emporte le cabaretier et son cabaret !

LE MAÎTRE.

Pourquoi donner au diable son prochain ? Cela n'est pas chrétien.

JACQUES.

C'est que tandis que je m'enivre de son mauvais vin, j'oublie de mener nos chevaux à l'abreuvoir. Mon père s'en apperçoit, il se fâche. Je hoche la tête ; il prend un bâton et m'en frotte un peu durement les épaules. Un régiment passoit pour aller au camp devant Fontenoy, de dépit je m'enrôle. Nous arrivons, la bataille se donne.

LE MAÎTRE.

Et tu reçois la balle à ton adresse.

JACQUES.

Vous l'avez deviné ; un coup de feu au genou ; et dieu sait les bonnes et mauvaises aventures amenées par ce coup de feu. Elles se tiennent ni plus ni moins que les chaînons d'une gourmette. Sans ce coup de feu, par exem-

ple, je crois que je n'aurois été amoureux de ma vie, ni boiteux.

LE MAÎTRE.

Tu as donc été amoureux?

JACQUES.

Si je l'ai été!

LE MAÎTRE.

Et cela par un coup de feu?

JACQUES.

Par un coup de feu.

LE MAÎTRE.

Tu ne m'en as jamais dit un mot.

JACQUES.

Je le crois bien.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi cela?

JACQUES.

C'est que cela ne pouvoit être dit ni plutôt, ni plus tard.

LE MAÎTRE.

Et le moment d'apprendre ces amours est-il venu?

JACQUES.

Qui le sait?

LE MAÎTRE.

A tout hasard, commence toujours....

Jacques commença l'histoire de ses amours. C'étoit l'après-dînée ; il faisoit un temps lourd, son maître s'endormit. La nuit les surprit au milieu des champs, les voilà fourvoyés. Voilà le maître dans une colère terrible, et tombant à grands coups de fouet sur son valet, et le pauvre diable disant à chaque coup : celui-là étoit apparemment écrit là-haut....

Vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu'il ne tiendroit qu'à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans, le récit des amours de Jacques, en le séparant de son maître, et en leur faisant courir à chacun tous les hasards qu'il me plairoit. Qu'est-ce qui m'empêcheroit de marier le maître et de le faire cocu ? d'embarquer Jacques pour les îles ? d'y conduire son maître ? de les ramener tous les deux en France sur le même vaisseau ? Qu'il est facile de faire des contes ! Mais ils en seront quittes l'un et l'autre pour une mauvaise nuit, et vous pour ce délai.

L'aube du jour parut. Les voilà remontés sur leurs bêtes, et poursuivant leur

leur chemin. — Et où alloient-ils? — Voilà la seconde fois que vous me faites cette question, et la seconde fois que je vous réponds : qu'est-ce que cela vous fait? Si j'entame le sujet de leur voyage, adieu les amours de Jacques.... Ils allèrent quelque temps en silence. Lorsque chacun fut un peu remis de son chagrin, le maître dit à son valet : Eh bien ! Jacques, où en étions-nous de tes amours ?

JACQUES.

Nous en étions, je crois, à la déroute de l'armée ennemie. On se sauve, on est poursuivi, chacun pense à soi. Je reste sur le champ de bataille, enseveli sous le nombre des morts et des blessés, qui fut prodigieux. Le lendemain on me jeta, avec une douzaine d'autres, sur une charrette pour être conduit à un de nos hôpitaux. Ah! monsieur, je ne crois pas qu'il y ait de blessure plus cruelle que celle du genou.

LE MAÎTRE.

Allons donc, Jacques, tu te moques.

JACQUES.

Non, pardieu, monsieur, je ne me moque pas! Il y a là je ne sais combien

d'os, de tendons et d'autres choses qu'ils appellent je ne sais comment....

Une espèce de paysan qui les suivoit avec une fille qu'il portoit en croupe et qui les avoit écoutés, prit la parole et dit : Monsieur a raison.... — On ne savoit à qui ce *monsieur* étoit adressé, mais il fut mal pris par Jacques et par son maître; et Jacques dit à cet interlocuteur indiscret : De quoi te mêles-tu ?—Je me mêle de mon métier, je suis chirurgien à votre service, et je vais vous démontrer.... — La femme qu'il portoit en croupe lui disoit : Monsieur le docteur, passons notre chemin, et laissons ces messieurs qui n'aiment pas qu'on leur démontre. — Non, lui répondit le chirurgien, je veux leur démontrer et je leur démontrerai.... Et tout en se retournant pour démontrer, il pousse sa compagne, lui fait perdre l'équilibre et la jette à terre, un pied pris dans la basque de son habit et les cotillons renversés sur sa tête. Jacques descend, dégage le pied de cette pauvre créature et lui rabaisse ses jupons. Je ne sais s'il commença par rabaisser les jupons ou par dégager le pied; mais à juger de l'état de cette femme par ses cris, elle s'étoit

grièvement blessée. Et le maître de Jacques disoit au chirurgien : Voilà ce que c'est que de démontrer. Et le chirurgien : Voilà ce que c'est que de ne vouloir pas qu'on démontre.... Et Jacques à la femme tombée ou ramassée : Consolez-vous, ma bonne, il n'y a ni de votre faute, ni de la faute de monsieur le docteur, ni de la mienne, ni de celle de mon maître; c'est qu'il étoit écrit là-haut qu'aujourd'hui, sur ce chemin, à l'heure qu'il est, monsieur le docteur seroit un bavard, que mon maître et moi nous serions deux bourrus, que vous auriez une contusion à la tête, et qu'on vous verroit le cul....

Que cette aventure ne deviendroit-elle pas entre mes mains, s'il me prenoit fantaisie de vous désespérer! Je donnerois de l'importance à cette femme; j'en ferois la nièce d'un curé du village voisin; j'ameuterois les paysans de ce village; je me préparerois des combats et des amours; car enfin cette paysanne étoit belle sous le linge. Jacques et son maître s'en étoient apperçus; l'amour n'a pas toujours attendu une occasion aussi séduisante. Pourquoi Jacques ne deviendroit-il pas amoureux une seconde

fois? Pourquoi ne seroit-il pas une seconde fois le rival et même le rival préféré de son maître? — Est-ce que le cas lui étoit déjà arrivé? — Toujours des questions! Vous ne voulez donc pas que Jacques continue le récit de ses amours? Une bonne fois pour toutes, expliquez-vous; cela vous fera-t-il, cela ne vous fera-t-il pas plaisir? Si cela vous fera plaisir, remettons la paysanne en croupe derrière son conducteur, laissons-les aller, et revenons à nos deux voyageurs. Cette fois-ci ce fut Jacques qui prit la parole, et qui dit à son maître :

Voilà le train du monde; vous qui n'avez été blessé de votre vie, et qui ne savez ce que c'est qu'un coup de feu au genou, vous me soutenez, à moi qui ai eu le genou fracassé et qui boite depuis vingt ans....

LE MAÎTRE.

Tu pourrois avoir raison. Mais ce chirurgien impertinent est cause que te voilà encore sur une charrette avec tes camarades, loin de l'hôpital, loin de ta guérison, et loin de devenir amoureux.

JACQUES.

Quoi qu'il vous plaise d'en penser, la

douleur de mon genou étoit excessive; elle s'accroissoit encore par la dureté de la voiture, par l'inégalité des chemins, et à chaque cahot je poussois un cri aigu.

LE MAÎTRE.

Parce qu'il étoit écrit là-haut que tu crierois ?

JACQUES.

Assurément! Je perdois tout mon sang, et j'étois un homme mort, si notre charrette, la dernière de la ligne, ne se fût arrêtée devant une chaumière. Là, je demande à descendre; on me met à terre. Une jeune femme qui étoit debout à la porte de la chaumière, rentra chez elle, et en sortit presque aussi-tôt avec un verre et une bouteille de vin. J'en bus un ou deux coups à la hâte. Les charrettes qui précédoient la nôtre défilèrent. On se disposoit à me rejeter parmi mes camarades, lorsque m'attachant fortement aux vêtemens de cette femme et à tout ce qui étoit autour de moi, je protestai que je ne remonterois pas, et que mourir pour mourir, j'aimois mieux que ce fût à l'endroit où j'étois qu'à deux lieues plus loin. En ache-

vant ces mots, je tombai en défaillance. Au sortir de cet état je me trouvai déshabillé et couché dans un lit qui occupoit un des coins de la chaumière, ayant autour de moi un paysan, le maître du lieu, sa femme, la même qui m'avoit secouru, et quelques petits enfans. La femme avait trempé le coin de son tablier dans du vinaigre, et m'en frottoit le nez et les tempes.

LE MAÎTRE.

Ah! malheureux! ah! coquin!... Infâme, je te vois arriver.

JACQUES.

Mon maître, je crois que vous ne voyez rien.

LE MAÎTRE.

N'est-ce pas de cette femme que tu vas devenir amoureux?

JACQUES.

Et quand je serois devenu amoureux d'elle, qu'est-ce qu'il y auroit à dire? Est-ce qu'on est maître de devenir ou de ne pas devenir amoureux? Et quand on l'est, est-on maître d'agir comme si on ne l'étoit pas? Si cela eût été écrit là-haut, tout ce que vous vous disposez à

me dire je me le serois dit, je me serois souffleté, je me serois cogné la tête contre le mur, je me serois arraché les cheveux, il n'en auroit été ni plus ni moins, et mon bienfaiteur eût été cocu.

LE MAÎTRE.

Mais en raisonnant à ta façon, il n'y a point de crime qu'on ne commît sans remords.

JACQUES.

Ce que vous m'objectez-là m'a plus d'une fois chiffonné la cervelle; mais, avec tout cela, malgré que j'en aie, j'en reviens toujours au mot de mon capitaine : tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas est écrit là-haut. Savez-vous, monsieur, quelque moyen d'effacer cette écriture ? Puis-je n'être pas moi ? Et étant moi, puis-je faire autrement que moi ? Puis-je être moi et un autre ? Et depuis que je suis au monde, y a-t-il eu un seul instant où cela n'ait été vrai ? Prêchez tant qu'il vous plaira, vos raisons seront peut-être bonnes; mais s'il est écrit en moi ou là-haut que je les trouverai mauvaises, que voulez-vous que j'y fasse ?

LE MAÎTRE.

Je rêve à une chose, c'est si ton bienfaiteur eût été cocu, parce qu'il étoit écrit là haut, ou si cela étoit écrit là-haut, parce que tu ferois cocu ton bienfaiteur?

JACQUES.

Tous les deux étoient écrits l'un à côté de l'autre. Tout a été écrit à-la-fois. C'est comme un grand rouleau qui se déploie petit à petit..... — Vous concevez, lecteur, jusqu'où je pourrois pousser cette conversation sur un sujet dont on a tant parlé, tant écrit depuis deux mille ans, sans en être d'un pas plus avancé. Si vous me savez peu de gré de ce que je vous dis, sachez-m'en beaucoup de ce que je ne vous dis pas.

Tandis que nos deux théologiens disputoient sans s'entendre, comme il peut arriver en théologie, la nuit s'approchoit. Ils traversoient une contrée peu sûre en tout temps, et qui l'étoit bien moins encore alors, que la mauvaise administration et la misère avoient multiplié sans fin le nombre des malfaiteurs. Ils s'arrêtèrent dans la plus misérable

des auberges. On leur dressa deux lits de sangles dans une chambre formée de cloisons entr'ouvertes de tous les côtés. Ils demandèrent à souper. On leur apporta de l'eau de mare, du pain noir et du vin tourné. L'hôte, l'hôtesse, les enfans, les valets, tout avoit l'air sinistre. Ils entendoient à côté d'eux les ris immodérés et la joie tumultueuse d'une douzaine de brigands qui les avoient précédés et qui s'étoient emparés de toutes les provisions. Jacques étoit assez tranquille; il s'en falloit beaucoup que son maître le fût autant. Celui-ci promenoit son souci en long et en large, tandis que son valet dévoroit quelques morceaux de pain noir et avaloit en grimaçant quelques verres de mauvais vin. Ils en étoient là lorsqu'ils entendirent frapper à leur porte : c'étoit un valet que ces insolens et dangereux voisins avoient contraint d'apporter à nos deux voyageurs, sur une de leurs assiettes, tous les os d'une volaille qu'ils avoient mangée. Jacques, indigné, prend les pistolets de son maître. — Où vas-tu ? — Laissez-moi faire. — Où vas-tu, te dis-je? — Mettre à la raison cette canaille. — Sais-tu qu'ils sont une douzaine ? — Fus-

sent-ils cent, le nombre n'y fait rien, s'il est écrit là-haut qu'ils ne sont pas assez. — Que le diable t'emporte avec ton impertinent dicton !..... — Jacques s'échappe des mains de son maître, entre dans la chambre de ces coupe-jarrets, un pistolet armé dans chaque main. Vîte, qu'on se couche, leur dit-il; le premier qui remue je lui brûle la cervelle..... Jacques avoit l'air et le ton si vrais, que ces coquins, qui prisoient autant la vie que d'honnêtes gens, se lèvent de table sans souffler le mot, se déshabillent et se couchent. Son maître, incertain sur la manière dont cette aventure finiroit, l'attendoit en tremblant. Jacques rentra chargé des dépouilles de ces gens; il s'en étoit emparé pour qu'ils ne fussent pas tentés de se relever; il avoit éteint leur lumière et fermé à double tour leur porte, dont il tenoit la clef avec un de ses pistolets. A présent, monsieur, dit-il à son maître, nous n'avons plus qu'à nous barricader en poussant nos lits contre cette porte, et à dormir paisiblement; et il se mit en devoir de pousser les lits, racontant froidement et succinctement à son maître le détail de cette expédition.

LE MAÎTRE.

Jacques, quel diable d'homme es-tu ! Tu crois donc....

JACQUES.

Je ne crois ni ne décrois.

LE MAÎTRE.

S'ils avoient refusé de se coucher ?

JACQUES.

Cela étoit impossible.

LE MAÎTRE.

Pourquoi ?

JACQUES.

Parce qu'ils ne l'ont pas fait.

LE MAÎTRE.

S'ils se relevoient ?

JACQUES.

Tant pis ou tant mieux.

LE MAÎTRE.

Si.... si.... si.... et....

JACQUES.

Si la mer bouilloit, il y auroit, comme on dit, bien des poissons de cuits. Que diable, monsieur, tout-à-l'heure vous avez cru que je courois un grand danger, et rien n'étoit plus faux ; à

présent vous vous croyez en grand danger, et rien peut-être n'est encore plus faux. Tous, dans cette maison, nous avons peur les uns des autres, ce qui prouve que nous sommes tous des sots.... Et tout en discourant ainsi, le voilà déshabillé, couché et endormi. Son maître, en mangeant à son tour un morceau de pain noir et buvant un coup de mauvais vin, prêtoit l'oreille autour de lui, regardoit Jacques qui ronfloit, et disoit : Quel diable d'homme est-ce là !...... A l'exemple de son valet, le maître s'étendit aussi sur son grabat, mais il n'y dormit pas de même. Dès la pointe du jour Jacques sentit une main qui le poussoit, c'étoit celle de son maître qui l'appeloit à voix basse : Jacques ! Jacques !

JACQUES.

Qu'est-ce ?

LE MAÎTRE.

Il fait jour.

JACQUES.

Cela se peut.

LE MAÎTRE.

Lève-toi donc.

JACQUES.

Pourquoi ?

LE MAÎTRE.

Pour sortir d'ici au plus vîte.

JACQUES.

Pourquoi ?

LE MAÎTRE.

Parce que nous y sommes mal.

JACQUES.

Qui le sait, et si nous serons mieux ailleurs ?

LE MAÎTRE.

Jacques ?

JACQUES.

Eh bien ! Jacques ! Jacques ! quel diable d'homme êtes-vous ?

LE MAÎTRE.

Quel diable d'homme es-tu ! Jacques, mon ami, je t'en prie.

Jacques se frotta les yeux, bâilla à plusieurs reprises, étendit les bras, se leva, s'habilla sans se presser, repoussa les lits, sortit de la chambre, descendit, alla à l'écurie, sella et brida les chevaux, éveilla l'hôte qui dormoit encore, paya la dépense, garda les clefs

des deux chambres ; et voilà nos gens partis.

Le maître vouloit s'éloigner au grand trot ; Jacques vouloit aller le pas, et toujours d'après son systême. Lorsqu'ils furent à une assez grande distance de leur triste gîte, le maître entendant quelque chose qui résonnoit dans la poche de Jacques, lui demanda ce que c'étoit : Jacques lui dit que c'étoient les deux clefs des chambres.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi ne les avoir pas rendues ?

JACQUES.

C'est qu'il faudra enfoncer deux portes ; celle de nos voisins pour les tirer de leur prison, la nôtre pour leur délivrer leurs vêtemens, et que cela nous donnera du temps.

LE MAÎTRE.

Fort bien, Jacques ! mais pourquoi gagner du temps !

JACQUES.

Pourquoi ? Ma foi je n'en sais rien.

LE MAÎTRE.

Et si tu veux gagner du temps, pourquoi aller au petit pas comme tu fais ?

JACQUES.

C'est que faute de savoir ce qui est écrit là-haut, on ne sait ni ce qu'on veut ni ce qu'on fait, et qu'on suit sa fantaisie qu'on appelle raison, ou sa raison qui n'est souvent qu'une dangereuse fantaisie qui tourne tantôt bien tantôt mal.

Mon capitaine croyoit que la prudence est une supposition dans laquelle l'expérience nous autorise à regarder les circonstances où nous nous trouvons comme causes de certains effets à espérer ou à craindre pour l'avenir.

LE MAÎTRE.

Et tu entendois quelque chose à cela ?

JACQUES.

Assurément, peu à peu je m'étois fait à sa langue. Mais, disoit-il, qui peut se vanter d'avoir assez d'expérience ? Celui qui s'est flatté d'en être mieux pourvu, n'a-t-il jamais été dupe ? Et puis, y a-t-il un homme capable d'apprécier juste les circonstances où il se trouve? Le calcul qui se fait dans nos têtes et celui qui est arrêté sur le registre d'en-haut, sont deux calculs bien différens.

Est-ce nous qui menons le destin, ou bien est-ce le destin qui nous mène? Combien de projets sagement concertés ont manqué et combien manqueront! Combien de projets insensés ont réussi et combien réussiront! C'est ce que mon capitaine me répétoit après la prise de Berg-op-Zoom et celle du Port-Mahon; et il ajoutoit que la prudence ne nous assuroit point un bon succès, mais qu'elle nous consoloit et nous excusoit d'un mauvais: aussi dormoit-il la veille d'une action sous sa tente comme dans sa garnison, et alloit-il au feu comme au bal. C'est bien de lui que vous vous seriez écrié: Quel diable d'homme!...

LE MAÎTRE.

Pourrois-tu me dire ce que c'est qu'un fou, ce que c'est qu'un sage?

JACQUES.

Pourquoi pas!... un fou.... attendez.... c'est un homme malheureux, et par conséquent un homme heureux et sage.

LE MAÎTRE.

Et qu'est-ce qu'un homme heureux ou malheureux?

JACQUES.

Pour celui-ci, il est aisé. Un homme heureux est celui dont le bonheur est écrit là-haut ; et par conséquent celui dont le malheur est écrit là-haut, est un homme malheureux.

LE MAÎTRE.

Et qui est-ce qui a écrit là-haut le bonheur et le malheur ?

JACQUES.

Et qui est-ce qui a fait le grand rouleau où tout est écrit ? Un capitaine, ami de mon capitaine, auroit bien donné un petit écu pour le savoir ; lui n'auroit pas donné une obole, ni moi non plus ; car à quoi cela me serviroit-il ? En éviterois-je pour cela le trou où je dois m'aller casser le cou ?

LE MAÎTRE.

Je crois que oui.

JACQUES.

Moi, je crois que non ; car il faudroit qu'il y eût une ligne fausse sur le grand rouleau qui contient vérité, qui ne contient que vérité, et qui contient toute vérité. Il seroit écrit sur le grand rouleau : Jacques se cassera le cou tel jour,

et Jacques ne se casseroit pas le cou. Concevez-vous que cela se puisse, quel que soit l'auteur du grand rouleau ?

LE MAÎTRE.

Il y a beaucoup de choses à dire là-dessus....

Comme ils en étoient là, ils entendirent à quelque distance derrière eux du bruit et des cris; ils retournèrent la tête, et virent une troupe d'hommes armés de gaules et de fourches qui s'avançoient vers eux à toutes jambes. Vous allez croire que c'étoient les gens de l'auberge, leurs valets et les brigands dont nous avons parlé. Vous allez croire que le matin on avoit enfoncé leurs portes faute de clefs, et que ces brigands s'étoient imaginé que nos deux voyageurs avoient décampé avec leurs dépouilles. Jacques le crut, et il disoit entre ses dents: Maudites soient les clefs et la fantaisie ou la raison qui me les fit emporter! Maudite soit la prudence, &c. &c.! Vous allez croire que cette petite armée tombera sur Jacques et son maître, qu'il y aura une action sanglante, des coups de bâtons donnés, des coups de pistolets tirés, et il ne tiendroit qu'à moi

que tout cela n'arrivât; mais adieu la vérité de l'histoire, adieu le récit des amours de Jacques. Nos deux voyageurs n'étoient point suivis : j'ignore ce qui se passa dans l'auberge après leur départ. Ils continuèrent leur route, allant toujours sans savoir où ils alloient, quoiqu'ils sussent à-peu-près où ils vouloient aller ; trompant l'ennui et la fatigue par le silence et le bavardage, comme c'est l'usage de ceux qui marchent et quelquefois de ceux qui sont assis.

Il est bien évident que je ne fais pas un roman, puisque je néglige ce qu'un romancier ne manqueroit pas d'employer. Celui qui prendroit ce que j'écris pour la vérité, seroit peut-être moins dans l'erreur que celui qui le prendroit pour une fable.

Cette fois-ci ce fut le maître qui parla le premier, et qui débuta par le refrein accoutumé : Eh bien! Jacques, l'histoire de tes amours?

JACQUES.

Je ne sais où j'en étois. J'ai été si souvent interrompu, que je ferois tout aussi bien de recommencer.

LE MAÎTRE.

Non, non. Revenu de ta défaillance à la porte de la chaumière, tu te trouvas dans un lit, entouré des gens qui l'habitoient.

JACQUES.

Fort bien! La chose la plus pressée étoit d'avoir un chirurgien, et il n'y en avoit pas à plus d'une lieue à la ronde. Le bon homme fit monter à cheval un de ses enfans, et l'envoya au lieu le moins éloigné. Cependant la bonne femme avoit fait chauffer du gros vin, déchiré une vieille chemise de son mari, et mon genou fut étuvé, couvert de compresses et enveloppé de linges. On mit quelques morceaux de sucre enlevés aux fourmis, dans une portion du vin qui avoit servi à mon pansement, et je l'avalai, ensuite on m'exhorta à prendre patience. Il étoit tard; ces gens se mirent à table et soupèrent. Voilà le souper fini. Cependant l'enfant ne revenoit pas, et point de chirurgien. Le père prit de l'humeur. C'étoit un homme naturellement chagrin; il boudoit sa femme, il ne trouvoit rien à son gré. Il envoya coucher ses autres enfans. Sa fem-

me s'assit sur un banc et prit sa quenouille. Lui, alloit et venoit, et en allant et venant il lui cherchoit querelle sur tout. Si tu avois été au moulin comme je te l'avois dit.... et il achevoit la phrase en hochant la tête du côté de mon lit. — On ira demain. — C'est aujourd'hui qu'il falloit y aller, comme je te l'avois dit.... Et ces restes de paille qui sont encore sur la grange, qu'attends-tu pour les relever? — On les relevera demain. — Ce que nous en avons tire à sa fin, et tu aurois beaucoup mieux fait de les relever aujourd'hui, comme je te l'avois dit.... Et ce tas d'orge qui se gâte sur le grenier, je gage que tu n'as pas songé à le remuer. — Les enfans l'ont fait. — Il falloit le faire toi-même. Si tu avois été sur ton grenier, tu n'aurois pas été à la porte.... — Cependant il arriva un chirurgien, puis un second, puis un troisième avec le petit garçon de la chaumière.

LE MAÎTRE.

Te voilà en chirurgiens comme saint Roch en chapeau.

JACQUES.

Le premier étoit absent lorsque le

petit garçon étoit arrivé chez lui ; mais sa femme avoit fait avertir le second, et le troisième avoit accompagné le petit garçon. Eh ! bon soir, compères ; vous voilà, dit le premier aux deux autres ?... Ils avoient fait le plus de diligence possible, ils avoient chaud, ils étoient altérés. Ils s'asseyent autour de la table dont la nappe n'étoit pas encore ôtée. La femme descend à la cave et en remonte avec une bouteille. Le mari grommeloit entre ses dents : Eh ! que diable faisoit-elle à sa porte ?... On boit, on parle des maladies du canton ; on entame l'énumération de ses pratiques. Je me plains ; on me dit : Dans un moment nous serons à vous. Après cette bouteille, on en demande une seconde, à compte sur mon traitement, puis une troisième, une quatrième, toujours à compte sur mon traitement ; et à chaque bouteille le mari revenoit à sa première exclamation : Eh ! que diable faisoit-elle à sa porte ?

Quel parti un autre n'auroit-il pas tiré de ces trois chirurgiens, de leur conversation à la quatrième bouteille, de la multitude de leurs cures merveilleuses, de l'impatience de Jacques, de la

mauvaise humeur de l'hôte, des propos de nos Esculapes de campagne autour du genou de Jacques, de leurs différens avis, l'un prétendant que Jacques étoit mort si l'on ne se hâtoit de lui couper la jambe, l'autre qu'il falloit extraire la balle et la portion du vêtement qui l'avoit suivie, et conserver la jambe à ce pauvre diable. Cependant on auroit vu Jacques assis sur son lit, regardant sa jambe en pitié, et lui faisant ses derniers adieux, comme on vit un de nos généraux entre Dufouart et Louis. Le troisième chirurgien auroit gobemouché jusqu'à ce que la querelle se fût élevée entre eux, et que des invectives on en fût venu aux gestes.

Je vous fais grace de toutes ces choses, que vous trouverez dans les romans, dans la comédie ancienne et dans la société. Lorsque j'entendis l'hôte s'écrier de sa femme, que diable faisoit-elle à sa porte? je me rappelai l'Harpagon de Molière, lorsqu'il dit de son fils: *Qu'alloit-il faire dans cette galère?* Et je conçus qu'il ne s'agissoit pas seulement d'être vrai, mais qu'il falloit encore être plaisant, et que c'étoit la raison pour laquelle on diroit à jamais:

Qu'alloit-il faire dans cette galère? Et que le mot de mon paysan, que faisoit-elle à sa porte? ne passeroit pas en proverbe.

Jacques n'en usa pas avec son maître avec la même réserve que je garde avec vous; il n'omit pas la moindre circonstance, au hasard de l'endormir une seconde fois. Si ce ne fut pas le plus habile, ce fut au moins le plus vigoureux des trois chirurgiens qui resta maître du patient.

N'allez-vous pas, me direz-vous, tirer des bistouris à nos yeux, couper des chairs, faire couler du sang, et nous montrer une opération chirurgicale? A votre avis, cela ne sera-t-il pas de bon goût? Allons, passons encore l'opération chirurgicale; mais vous permettrez au moins à Jacques de dire à son maître, comme il le fit: Ah! monsieur, c'est une terrible affaire que de r'arranger un genou fracassé!.... Et à son maître de lui répondre comme auparavant: Allons donc, Jacques, tu te moques.... Mais ce que je ne vous laisserois pas ignorer pour tout l'or du monde, c'est qu'à peine le maître de Jacques lui eût-il fait cette impertinente réponse, que son

cheval

cheval bronche et s'abat, que son genou va s'appuyer rudement sur un caillou pointu, et que le voilà criant à tue-tête : Je suis mort ! j'ai le genou cassé !... Quoique Jacques, la meilleure pâte d'homme qu'on puisse imaginer, fût tendrement attaché à son maître, je voudrois bien savoir ce qui se passa au fond de son ame, sinon dans le premier moment, du moins lorsqu'il fut bien assuré que cette chute n'auroit point de suite fâcheuse, et s'il put se refuser à un léger mouvement de joie secrète d'un accident qui apprendroit à son maître ce que c'étoit qu'une blessure au genou. Une autre chose, lecteur, que je voudrois bien que vous me disiez, c'est si son maître n'eût pas mieux aimé être blessé, même un peu plus grièvement, ailleurs qu'au genou, ou s'il ne fût pas plus sensible à la honte qu'à la douleur.

Lorsque le maître fut un peu revenu de sa chute et de son angoisse, il se remit en selle et appuya cinq ou six coups d'éperon à son cheval, qui partit comme un éclair ; autant en fit la monture de Jacques, car il y avoit entre ces deux animaux la même intimité qu'entre

leurs cavaliers; c'étoient deux paires d'amis.

Lorsque les deux chevaux essoufflés reprirent leur pas ordinaire, Jacques dit à son maître : Eh bien, monsieur, qu'en pensez-vous ?

LE MAÎTRE.

De quoi ?

JACQUES.

De la blessure au genou.

LE MAÎTRE.

Je suis de ton avis, c'est une des plus cruelles.

JACQUES.

Au vôtre.

LE MAÎTRE.

Non, non, au tien, au mien, à tous les genoux du monde.

JACQUES.

Mon maître, mon maître, vous n'y avez pas bien regardé; croyez que nous ne plaignons jamais que nous.

LE MAÎTRE.

Quelle folie !

JACQUES.

Ah! si je savois dire comme je sais

penser! Mais il étoit écrit là-haut que j'aurois les choses dans ma tête, et que les mots ne me viendroient pas.

Ici Jacques s'embarrassa dans une métaphysique très-subtile et peut-être très-vraie. Il cherchoit à faire concevoir à son maître que le mot douleur étoit sans idée, et qu'il ne commençoit à signifier quelque chose qu'au moment où il rappeloit à notre mémoire une sensation que nous avions éprouvée. Son maître lui demanda s'il avoit déjà accouché. —Non, lui répondit Jacques. —Et crois-tu que ce soit une grande douleur que d'accoucher? — Assurément! — Plains-tu les femmes en mal d'enfant? — Beaucoup. — Tu plains donc quelquefois un autre que toi? — Je plains ceux ou celles qui se tordent les bras, qui s'arrachent les cheveux, qui poussent des cris, parce que je sais par expérience qu'on ne fait pas cela sans souffrir; mais pour le mal propre à la femme qui accouche, je ne le plains pas, je ne sais ce que c'est, dieu merci! Mais pour en revenir à une peine que nous connoissons tous deux, l'histoire de mon genou, qui est devenu le vôtre par votre chute....

LE MAITRE.

Non, Jacques; l'histoire de tes amours qui sont devenues miennes par mes chagrins passés.

JACQUES.

Me voilà pansé, un peu soulagé, le chirurgien parti, et mes hôtes retirés et couchés. Leur chambre n'étoit séparée de la mienne que par des planches à claire-voie sur lesquelles on avoit collé du papier gris, et sur ce papier quelques images enluminées. Je ne dormois pas, et j'entendis la femme qui disoit à son mari : Laissez-moi, je n'ai pas envie de rire. Un pauvre malheureux qui se meurt à notre porte !... — Femme, tu me diras tout cela après. — Non, cela ne sera pas. Si vous ne finissez, je me lève. Cela ne me fera-t-il pas bien aise lorsque j'ai le cœur gros ? — Oh ! si tu te fais tant prier, tu en seras la dupe. — Ce n'est pas pour se faire prier, mais c'est que vous êtes quelquefois d'un dur !... c'est que.... c'est que....

Après une assez courte pause, le mari prit la parole et dit : Là, femme, conviens donc à présent que, par une compassion déplacée, tu nous as mis

dans un embarras dont il est presque impossible de se tirer. L'année est mauvaise, à peine pouvons-nous suffire à nos besoins et aux besoins de nos enfans. Le grain est d'une cherté! Point de vin! Encore si l'on trouvoit à travailler; mais les riches se retranchent; les pauvres gens ne font rien; pour une journée qu'on emploie, on en perd quatre. Personne ne paie ce qu'il doit, les créanciers sont d'une âpreté qui désespère; et voilà le moment que tu prends pour retirer ici un inconnu, un étranger qui y restera tant qu'il plaira à Dieu et au chirurgien, qui ne se pressera pas de le guérir, car ces chirurgiens font durer les maladies le plus long-temps qu'ils peuvent; qui n'a pas le sou, et qui doublera, triplera notre dépense. Là, femme, comment te déferas-tu de cet homme? parle donc, femme, dis-moi donc quelque raison. — Est-ce qu'on peut parler avec vous. — Tu dis que j'ai de l'humeur, que je gronde; eh! qui n'en auroit pas? qui ne gronderoit pas? Il y avoit encore un peu de vin à la cave, Dieu sait le train dont il ira! Les chirurgiens en burent hier au soir plus que nous et nos enfans n'aurions fait dans la

semaine. Et le chirurgien qui ne viendra pas pour rien, comme tu peux penser, qui le paiera? — Oui, voilà qui est fort bien dit; et parce qu'on est dans la misère vous me faites un enfant, comme si nous n'en avions pas déjà assez. — Oh que non! — Oh que si, je suis sûre que je vais être grosse! — Voilà comme tu dis toutes les fois. — Et cela n'a jamais manqué quand l'oreille me démange après, et j'y sens une démangeaison comme jamais. — Ton oreille ne sait ce qu'elle dit. — Ne me touche pas! laisse-là mon oreille! laisse donc, l'homme; est-ce que tu es fou? tu t'en trouveras mal. — Non, non, cela ne m'est pas arrivé depuis le soir de la Saint-Jean. — Tu feras si bien que.... et puis dans un mois d'ici tu me bouderas comme si c'étoit de ma faute. — Non, non. — Et dans neuf mois d'ici ce sera bien pis. — Non, non. — C'est toi qui l'auras voulu? — Oui, oui. — Tu t'en souviendras? tu ne diras pas comme tu as dit toutes les autres fois? — Oui, oui.... — Et puis voilà que de non, non, en oui, oui, cet homme enragé contre sa femme d'avoir cédé à un sentiment d'humanité....

LE MAÎTRE.

C'est là réflexion que je faisois.

JACQUES.

Il est certain que ce mari n'étoit pas trop conséquent, mais il étoit jeune et sa femme jolie. On ne fait jamais tant d'enfans que dans les temps de misère.

LE MAÎTRE.

Rien ne peuple comme les gueux.

JACQUES.

Un enfant de plus n'est rien pour eux, c'est la charité qui les nourrit. Et puis c'est le seul plaisir qui ne coûte rien ; on se console pendant la nuit sans frais des calamités du jour.... Cependant les réflexions de cet homme n'en étoient pas moins justes. Tandis que je me disois cela à moi-même, je ressentis une douleur violente au genou, et je m'écriai : Ah ! le genou !..... Et le mari s'écria : Ah ! femme !..... et la femme s'écria : Ah ! mon homme ! mais... mais... cet homme qui est là ? — Eh bien ! cet homme ? — Il nous aura peut-être entendus. — Qu'il ait entendu. — Demain je n'oserai le regarder. — Et pourquoi ? Est-ce que tu n'es pas ma femme ?

est-ce que je ne suis pas ton mari ? est-ce qu'un mari a une femme, est-ce qu'une femme a un mari pour rien ? — Ah ! ah — Eh bien ! qu'est-ce ? — Mon oreille..... — Eh bien ! ton oreille ? — C'est pis que jamais. — Dors, cela se passera. — Je ne saurois. Ah ! l'oreille ! ah ! l'oreille ! — L'oreille, l'oreille, cela est bien aisé à dire.... — Je ne vous dirai point ce qui se passoit entre eux ; mais la femme après avoir répété l'oreille, l'oreille, plusieurs fois de suite à voix basse et précipitée, finit par balbutier à syllabes interrompues l'o....reil....le, et à la suite de cette o....reil....le je ne sais quoi, qui, joint au silence qui succéda, me fit imaginer que son mal d'oreille s'étoit appaisé d'une ou d'autre façon, il n'importe ; cela me fit plaisir.

LE MAÎTRE.

Et à elle donc ? — Jacques, mettez la main sur la conscience, et jurez-moi que ce n'est pas de cette femme que vous devîntes amoureux.

JACQUES.

Je le jure.

LE MAÎTRE.

Tant pis pour toi.

JACQUES.

C'est tant pis ou tant mieux. Vous croyez apparemment que les femmes qui ont une oreille comme la sienne écoutent volontiers ?

LE MAÎTRE.

Je crois que cela est écrit là-haut.

JACQUES.

Je crois qu'il est écrit à la suite qu'elles n'écoutent pas long-temps le même, et qu'elles sont tant soit peu sujettes à prêter l'oreille à un autre.

LE MAÎTRE.

Cela se pourroit.

Et les voilà embarqués dans une querelle interminable sur les femmes, l'un prétendant qu'elles étoient bonnes, l'autre méchantes, et ils avoient tous deux raison ; l'un sottes, l'autre pleines d'esprit, et ils avoient tous deux raison ; l'un fausses, l'autre vraies, et ils avoient tous deux raison; l'un avares, l'autre libérales, et ils avoient tous deux raison ; l'un belles, l'autre laides, et ils avoient tous deux raison ; l'un bavardes, l'autre discrètes ; l'un franches, l'autre dissimulées ; l'un ignorantes, l'autre

éclairées; l'un sages, l'autre libertines; l'un folles, l'autre sensées; l'un grandes, l'autre petites, et ils avoient tous deux raison.

En suivant cette dispute sur laquelle ils auroient pu faire le tour du globe sans déparler un moment et sans s'accorder, ils furent accueillis par un orage qui les contraignit de s'acheminer.... — Où? — Où? lecteur, vous êtes d'une curiosité bien incommode! Et que diable cela vous fait-il? Quand je vous aurai dit que c'est à Pontoise ou à Saint-Germain, à Notre-Dame-de-Lorette ou à Saint-Jacques de Compostelle, en serez-vous plus avancé? Si vous insistez, je vous dirai qu'ils s'acheminèrent vers... oui; pourquoi pas?.... vers un château immense, au frontispice duquel on lisoit: « Je n'appartiens à personne et » j'appartiens à tout le monde. Vous y » étiez avant que d'y entrer, et vous y » serez encore quand vous en sortirez ». — Entrèrent-ils dans ce château? — Non, car l'inscription étoit fausse, ou ils y étoient avant que d'y entrer.—Mais du moins ils en sortirent? — Non, car l'inscription étoit fausse, ou ils y étoient encore quand ils en furent sortis.—Et

que firent-ils là ? — Jacques disoit, ce qui étoit écrit là-haut; son maître, ce qu'il voulut; et ils avoient tous deux raison. — Quelle compagnie y trouvèrent-ils ? — Mêlée. — Qu'y disoit-on ? — Quelques vérités, et beaucoup de mensonges. — Y avoit-il des gens d'esprit ? — Où n'y en a-t-il pas ? et de maudits questionneurs qu'on fuyoit comme la peste. Ce qui choqua le plus Jacques et son maître pendant tout le temps qu'ils s'y promenèrent.... — On s'y promenoit donc ? — On ne faisoit que cela, quand on n'étoit pas assis ou couché. Ce qui choqua le plus Jacques et son maître, ce fut d'y trouver une vingtaine d'audacieux, qui s'étoient emparés des plus superbes appartemens, où ils se trouvoient presque toujours à l'étroit ; qui prétendoient, contre le droit commun et le vrai sens de l'inscription, que le château leur avoit été légué en toute propriété, et qui, à l'aide d'un certain nombre de vauriens à leurs gages, l'avoient persuadé à un grand nombre d'autres vauriens à leurs gages, tout prêts pour une petite pièce de monnoie à pendre ou assassiner le premier qui auroit osé le contredire;

cependant au temps de Jacques et de son maître, on l'osoit quelquefois. — Impunément ? — C'est selon.

Vous allez dire que je m'amuse, et que, ne sachant plus que faire de mes deux voyageurs, je me jette dans l'allégorie, la ressource ordinaire des esprits stériles. Je vous sacrifierai mon allégorie et toutes les richesses que j'en pouvois tirer; je conviendrai de tout ce qu'il vous plaira, mais à condition que vous ne me tracasserez point sur ce dernier gîte de Jacques et de son maître, soit qu'ils aient atteint une grande ville et qu'ils aient couché chez des filles; qu'ils aient passé la nuit chez un vieil ami qui les fêta de son mieux; qu'ils se soient réfugiés chez des moines mendians, où ils furent mal logés et mal repus pour l'amour de Dieu; qu'ils aient été accueillis dans la maison d'un grand, où ils manquèrent de tout ce qui est nécessaire, au milieu de tout ce qui est superflu; qu'ils soient sortis le matin d'une grande auberge, où on leur fit payer très-chèrement un mauvais souper servi dans des plats d'argent, et une nuit passée entre des rideaux de damas et des draps humides et repliés;

qu'ils aiént reçu l'hospitalité chez un curé de village à portion congrue, qui courut mettre à contribution les basses-cours de ses paroissiens, pour avoir une omelette et une fricassée de poulets; ou qu'ils se soient enivrés d'excellens vins, fait grande chère et pris une indigestion bien conditionnée dans une riche abbaye de Bernardins; car, quoique tout cela vous paroisse également possible, Jacques n'étoit pas de cet avis, il n'y avoit réellement de possible que la chose qui étoit écrite en haut. Ce qu'il y a de vrai, c'est que de quelque endroit qu'il vous convienne de les mettre en route, ils n'eurent pas fait vingt pas que le maître dit à Jacques, après avoir toutefois, selon son usage, pris sa prise de tabac: Eh bien! Jacques, l'histoire de tes amours?

Au lieu de répondre, Jacques s'écria: au diable l'histoire de mes amours! Ne voilà-t-il pas que j'ai laissé.....

LE MAÎTRE.

Qu'as-tu laissé?

Au lieu de lui répondre, Jacques retournoit toutes ses poches, et se fouilloit par-tout inutilement. Il avoit laissé

la bourse de voyage sous le chevet de son lit, et il n'en eut pas plutôt fait l'aveu à son maître, que celui-ci s'écria: Au diable l'histoire de tes amours! Ne voilà-t-il pas que ma montre est restée accrochée à la cheminée!

Jacques ne se fit pas prier; aussi-tôt il tourne bride, et regagne au petit pas, car il n'étoit jamais pressé..... — Le château immense? — Non, non. Entre les différens gîtes possibles ou non possibles, dont je vous ai fait l'énumération qui précède, choisissez celui qui convient le mieux à la circonstance présente.

Cependant son maître alloit toujours en avant; mais voilà le maître et le valet séparés, et je ne sais auquel des deux m'attacher de préférence. Si vous voulez suivre Jacques, prenez-y garde; la recherche de la bourse et de la montre pourra devenir si longue et si compliquée, que de long-temps il ne rejoindra son maître, le seul confident de ses amours, et adieu les amours de Jacques. Si, l'abandonnant seul à la quête de la bourse et de la montre, vous prenez le parti de faire compagnie à son maître, vous serez poli, mais très-en-

nuyé ; vous ne connoissez pas encore cette espèce-là. Il a peu d'idées dans la tête ; s'il lui arrive de dire quelque chose de sensé, c'est de réminiscence ou d'inspiration. Il a des yeux comme vous et moi, mais on ne sait la plupart du temps s'il regarde. Il ne dort pas, il ne veille pas non plus ; il se laisse exister, c'est sa fonction habituelle. L'automate alloit devant lui, se retournant de temps en temps pour voir si Jacques ne revenoit pas ; il descendoit de cheval et marchoit à pied ; il remontoit sur sa bête, faisoit un quart de lieue, redescendoit et s'asseyoit à terre, la bride de son cheval passée dans son bras et la tête appuyée sur ses deux mains. Quand il étoit las de cette posture, il se levoit, et regardoit au loin s'il n'appercevoit point Jacques. Point de Jacques. Alors il s'impatientoit, et sans trop savoir s'il parloit ou non, il disoit : Le bourreau ! le chien ! le coquin ! où est-il ? que fait-il ? Faut-il tant de temps pour reprendre une bourse et une montre ? Je le rouerai de coups ; oh ! cela est certain, je le rouerai de coups. Puis il cherchoit sa montre à son gousset, où elle n'étoit pas, et il achevoit de se désoler, car il ne

savoit que devenir sans sa montre, sans sa tabatière et sans Jacques; c'étoient les trois grandes ressources de sa vie, qui se passoit à prendre du tabac, à regarder l'heure qu'il étoit, à questionner Jacques, et cela dans toutes les combinaisons. Privé de sa montre, il en étoit donc réduit à sa tabatière, qu'il ouvroit et fermoit à chaque minute, comme je fais, moi, lorsque je m'ennuie. Ce qui reste de tabac le soir dans ma tabatière est en raison directe de l'amusement, ou inverse de l'ennui de ma journée. Je vous supplie, lecteur, de vous familiariser avec cette manière de dire empruntée de la géométrie, parce que je la trouve précise et que je m'en servirai souvent.

Eh bien ! en avez-vous assez du maître, et son valet ne venant point à nous, voulez-vous que nous allions à lui ? Le pauvre Jacques ! au moment où nous en parlons, il s'écrioit douloureusement : Il étoit donc écrit là-haut qu'en un même jour je serois appréhendé comme voleur de grand chemin, sur le point d'être conduit dans une prison et accusé d'avoir séduit une fille !

Comme il approchoit au petit pas;

du château, non du lieu de leur dernière couchée, il passe à côté de lui un de ces merciers ambulans qu'on appelle porte-balles, et qui lui crie : Monsieur le chevalier, jarretières, ceintures, cordons de montre, tabatières du dernier goût, vraies jaback, bagues, cachets de montre, montre, monsieur, une montre, une belle montre d'or, ciselée, à double boîte, comme neuve.... Jacques lui répond : J'en cherche bien une, mais ce n'est pas la tienne.... et continue sa route toujours au petit pas. En allant, il crut voir écrit en-haut que la montre que cet homme lui avoit proposée étoit celle de son maître. Il revient sur ses pas, et dit au porte-balle : L'ami, voyons votre montre à boîte d'or, j'ai dans la fantaisie qu'elle pourra me convenir. — Ma foi, dit le porte-balle, je n'en serois pas surpris, elle est belle, très-belle, de Julien le Roi. Il n'y a qu'un moment qu'elle m'appartient, je l'ai acquise pour un morceau de pain, j'en ferai bon marché. J'aime les petits gains répétés, mais on est bien malheureux par le temps qui court ; de trois mois d'ici je n'aurai pas une pareille aubaine. Vous m'avez l'air d'un galant homme,

et j'aimerois mieux que vous en profitassiez qu'un autre.... Tout en causant, le mercier avoit mis sa balle à terre, l'avoit ouverte, et en avoit tiré la montre, que Jacques reconnut sur-le-champ, sans en être étonné; car s'il ne se pressoit jamais, il s'étonnoit rarement. Il regarde bien la montre; oui, se dit-il en lui-même, c'est elle.... Au porte-balle: Vous avez raison, elle est belle, très-belle, et je sais qu'elle est bonne.... Puis la mettant dans son gousset, il dit au porte-balle: L'ami, grand merci! — Comment, grand merci! — Oui, c'est la montre de mon maître. — Je ne connois point votre maître; cette montre est à moi, je l'ai bien achetée et bien payée.... Et saisissant Jacques au collet, il se mit en devoir de lui reprendre la montre. Jacques s'approche de son cheval, prend un de ses pistolets, et l'appuyant sur la poitrine du porte-balle: Retire-toi, lui dit-il, ou tu es mort. — Le porte-balle effrayé lâche prise. Jacques remonte sur son cheval et s'achemine au petit pas vers la ville, en disant en lui-même: Voilà la montre recouvrée, à présent voyons à notre bourse.... Le porte-balle se hâte de re-

fermer sa malle, la remet sur ses épaules et suit Jacques en criant : Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au secours ! à moi ! à moi !... C'étoit dans la saison des récoltes, les champs étoient couverts de travailleurs. Tous laissent leurs faucilles, s'attroupent autour de cet homme, et lui demandent où est le voleur, où est l'assassin. — Le voilà, le voilà là-bas. — Quoi ! celui qui s'achemine au petit pas vers la porte de la ville ? — Lui-même. — Allez, vous êtes fou, ce n'est point là l'allure d'un voleur. — C'en est un, c'en est un, vous dis-je, il m'a pris de force une montre d'or.... — Ces gens ne savoient à quoi s'en rapporter, des cris du porte-balle ou de la marche tranquille de Jacques. Cependant, ajoutoit le porte-balle, mes enfans, je suis ruiné si vous ne me secourez ; elle vaut trente louis comme un liard. Secourez-moi, il emporte ma montre, et s'il vient à piquer des deux, ma montre est perdue.... Si Jacques n'étoit guère à portée d'entendre ces cris, il pouvoit aisément voir l'attroupement, et n'en alloit pas plus vîte. Ce porte-balle détermina, par l'espoir d'une récompense, les paysans à courir après Jacques. Voilà donc

une multitude d'hommes, de femmes et d'enfans allant et criant : Au voleur! au voleur ! à l'assassin ! et le porte-balle les suivant d'aussi près que le fardeau dont il étoit chargé le lui permettoit, et criant : Au voleur ! au voleur ! à l'assassin !.... Ils sont entrés dans la ville, car c'est dans une ville que Jacques et son maître avoient séjourné la veille, je me le rappelle à l'instant. Les habitans quittent leurs maisons, se joignent aux paysans et au porte-balle, tous vont criant à l'unisson : Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! tous atteignent Jacques en même temps. Le porte-balle s'élançant sur lui, Jacques lui détache un coup de botte dont il est renversé par terre, mais n'en criant pas moins : Coquin, fripon, scélérat, rends-moi ma montre; tu me la rendras, et tu n'en seras pas moins pendu.... Jacques, gardant son sang-froid, s'adressoit à la foule qui grossissoit à chaque instant, et disoit : Il y a un magistrat de police ici, qu'on me mène chez lui; là, je ferai voir que je ne suis point un coquin, et que cet homme en pourroit bien être un. Je lui ai pris une montre, il est vrai; mais cette montre est celle de mon maître. Je ne suis

point inconnu dans cette ville : avant-hier au soir nous y arrivâmes mon maître et moi, et nous avons séjourné chez M. le lieutenant général, son ancien ami. — Si je ne vous ai pas dit plutôt que Jacques et son maître avoient passé par Conches, et qu'ils avoient logé chez le lieutenant-général de ce lieu, c'est que cela ne m'est pas venu plutôt. — Qu'on me conduise chez M. le lieutenant-général, disoit Jacques, et en même temps il mit pied à terre. On le voyoit au centre du cortége, lui, son cheval et le porte-balle. Ils marchent, ils arrivent à la porte du lieutenant-général. Jacques, son cheval et le porte-balle entrent, Jacques et le porte-balle se tenant l'un l'autre à la boutonnière. La foule reste en dehors.

Cependant, que faisoit le maître de Jacques? Il s'étoit assoupi au bord du grand chemin, la bride de son cheval passée dans son bras, et l'animal paissoit l'herbe autour du dormeur, autant que la longueur de la bride le lui permettoit.

Aussi-tôt que le lieutenant-général apperçut Jacques, il s'écria : Eh! c'est toi, mon pauvre Jacques! Qu'est-ce qui te ramène seul ici? — La montre de

mon maître; il l'avoit laissée pendue au coin de la cheminée, et je l'ai retrouvée dans la balle de cet homme; notre bourse que j'ai oubliée sous mon chevet, et qui se retrouvera si vous l'ordonnez. — Et que cela soit écrit là-haut, ajouta le magistrat.... A l'instant il fit appeler ses gens; à l'instant le porte-balle montrant un grand drôle de mauvaise mine, et nouvellement installé dans la maison, dit: Voilà celui qui m'a vendu la montre. — Le magistrat, prenant un air sévère, dit au porte-balle et à son valet: Vous mériteriez tous deux les galères, toi pour avoir vendu la montre, toi pour l'avoir achetée.... A son valet: Rends à cet homme son argent et mets bas ton habit sur-le-champ.... Au porte-balle: Dépêche-toi de vider le pays, si tu ne veux pas y rester accroché pour toujours. Vous faites tous deux un métier qui porte malheur.... Jacques, à présent il s'agit de ta bourse.... Celle qui se l'étoit appropriée comparut sans se faire appeler; c'étoit une grande fille faite au tour. C'est moi, monsieur, qui ai la bourse, dit-elle à son maître, mais je ne l'ai point volée, c'est lui qui me l'a donnée. — Je vous ai donné ma bourse?

— Oui. — Cela se peut, mais que le diable m'emporte si je m'en souviens.... — Le magistrat dit à Jacques : Allons, Jacques, n'éclaircissons pas cela davantage. — Monsieur.... — Elle est jolie et complaisante à ce que je vois. — Monsieur, je vous jure.... — Combien y avoit-il dans la bourse? — Environ neuf cent dix-sept livres. — Ah! Javotte! neuf cent dix-sept livres pour une nuit, c'est beaucoup trop pour vous et pour lui. Donnez-moi la bourse.... La grande fille donna la bourse à son maître qui en tira un écu de six francs; tenez, lui dit-il, en lui jetant l'écu, voilà le prix de vos services, vous valez mieux, mais pour un autre que Jacques. Je vous en souhaite deux fois autant tous les jours; mais hors de chez moi, entendez-vous? Et toi, Jacques, dépêche-toi de remonter sur ton cheval, et de retourner à ton maître.

Jacques salua le magistrat et s'éloigna sans répondre, mais il disoit en lui-même : L'effrontée! la coquine! il étoit donc écrit là-haut qu'un autre coucheroit avec elle et que Jacques paieroit! Allons, Jacques, console-toi; n'es-tu pas trop heureux d'avoir rattrapé ta

bourse et la montre de ton maître, et qu'il t'en ait si peu coûté?

Jacques remonte sur son cheval, et fend la presse qui s'étoit faite à l'entrée de la maison du magistrat; mais comme il souffroit avec peine que tant de gens le prissent pour un fripon, il affecta de tirer la montre de sa poche, et de regarder l'heure qu'il étoit; puis il piqua des deux son cheval, qui n'y étoit pas fait, et qui n'en partit qu'avec plus de célérité. Son usage étoit de le laisser aller à sa fantaisie, car il trouvoit autant d'inconvénient à l'arrêter quand il galopoit, qu'à le presser quand il marchoit lentement. Nous croyons conduire le destin, mais c'est toujours lui qui nous mène, et le destin pour Jacques étoit tout ce qui le touchoit ou l'approchoit, son cheval, son maître, un moine, un chien, une femme, un mulet, une corneille. Son cheval le conduisoit donc à toutes jambes vers son maître, qui s'étoit assoupi sur le bord du chemin, la bride de son cheval passée dans son bras, comme je vous l'ai dit. Alors le cheval tenoit à la bride, mais lorsque Jacques arriva, la bride étoit restée à sa place, et le cheval n'y tenoit plus. Un fripon s'étoit apparemment

ment approché du dormeur, avoit doucement coupé la bride et emmené l'animal. Au bruit du cheval de Jacques, son maître se réveilla, et son premier mot fut : Arrive, arrive, marouffle ! je te vais... Là, il se mit à bâiller d'une aune. — Bâillez, bâillez, monsieur, tout à votre aise, lui dit Jacques ; mais où est votre cheval ?—Mon cheval ?—Oui, votre cheval....—Le maître s'appercevant aussitôt qu'on lui avoit volé son cheval, se disposoit à tomber sur Jacques à grands coups de bride, lorsque Jacques lui dit : Tout doux, monsieur, je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à me laisser assommer ; je recevrai le premier coup, mais je jure qu'au second je pique des deux et vous laisse là.... Cette menace de Jacques fit tomber subitement la fureur de son maître, qui lui dit d'un ton radouci : Et ma montre ? — La voilà. — Et ta bourse ? — La voilà. — Tu as été bien long-temps. — Pas trop pour tout ce que j'ai fait. Ecoutez bien. Je suis allé, je me suis battu, j'ai ameuté tous les paysans de la campagne, j'ai ameuté tous les habitans de la ville, j'ai été pris pour voleur de grand chemin, j'ai été conduit chez le juge, j'ai subi deux interroga-

toires, j'ai presque fait pendre deux hommes, j'ai fait mettre à la porte un valet, j'ai fait chasser une servante, j'ai été convaincu d'avoir couché avec une créature que je n'ai jamais vue et que j'ai pourtant payée; et je suis revenu. — Et moi, en t'attendant.... — En m'attendant, il étoit écrit là-haut que vous vous endormiriez, et qu'on vous voleroit votre cheval. Eh bien! monsieur, n'y pensons plus! c'est un cheval perdu, et peut-être est-il écrit là-haut qu'il se retrouvera. — Mon cheval! mon pauvre cheval! — Quand vous continuerez vos lamentations jusqu'à demain, il n'en sera ni plus ni moins. — Qu'allons-nous faire? — Je vais vous prendre en croupe, ou, si vous l'aimez mieux, nous quitterons nos bottes, nous les attacherons sur la selle de notre cheval, et nous poursuivrons notre route à pied. — Mon cheval! mon pauvre cheval!

Ils prirent le parti d'aller à pied, le maître s'écriant de temps en temps, mon cheval! mon pauvre cheval! et Jacques paraphrasant l'abrégé de ses aventures. Lorsqu'il en fut à l'accusation de la fille, son maître lui dit :

Vrai, Jacques, tu n'avois pas couché avec cette fille?

JACQUES.

Non, monsieur.

LE MAÎTRE.

Et tu l'as payée?

JACQUES.

Assurément!

LE MAÎTRE.

Je fus une fois en ma vie plus malheureux que toi.

JACQUES.

Vous payâtes après avoir couché?

LE MAÎTRE.

Tu l'as dit.

JACQUES.

Est-ce que vous ne me raconterez pas cela?

LE MAÎTRE.

Avant que d'entrer dans l'histoire de mes amours, il faut être sorti de l'histoire des tiennes. Eh bien! Jacques, et tes amours, que je prendrai pour les premières et les seules de ta vie, nonobstant l'aventure de la servante du lieutenant-général de Conches; car, quand tu aurois couché avec elle, tu n'en aurois pas été l'amoureux pour cela.

Tous les jours on couche avec des femmes qu'on n'aime pas, et l'on ne couche pas avec des femmes qu'on aime. Mais....

JACQUES.

Eh bien ! mais ? Qu'est-ce ?

LE MAÎTRE.

Mon cheval !... Jacques, mon ami, ne te fâche pas ; mets-toi à la place de mon cheval, suppose que je t'aie perdu, et dis-moi si tu ne m'en estimerois pas davantage si tu m'entendois m'écrier : Mon Jacques ! mon pauvre Jacques !

Jacques sourit, et dit : J'en étois, je crois, au discours de mon hôte avec sa femme pendant la nuit qui suivit mon premier pansement. Je reposai un peu. Mon hôte et sa femme se levèrent plus tard que de coutume.

LE MAÎTRE.

Je le crois.

JACQUES.

A mon réveil, j'entr'ouvris doucement mes rideaux, et je vis mon hôte, sa femme et le chirurgien, en conférence secrète vers la fenêtre. Après ce que j'avois entendu pendant la nuit, il ne me fut pas difficile de deviner ce qui se

traitoit là. Je toussai. Le chirurgien dit au mari : Il est éveillé ; compère, descendez à la cave, nous boirons un coup, cela rend la main sûre ; je lèverai ensuite mon appareil, puis nous aviserons au reste.

La bouteille arrivée et vidée, car, en terme de l'art, boire un coup c'est vider au moins une bouteille, le chirurgien s'approcha de mon lit, et me dit : Comment la nuit a-t-elle été ? — Pas mal. — Votre bras.... Bon, bon, le pouls n'est pas mauvais, il n'y a presque plus de fièvre. Il faut voir à ce genou.... Allons, commère, dit-il à l'hôtesse qui étoit debout au pied de mon lit derrière le rideau, aidez-nous.... L'hôtesse appela un de ses enfans.... Ce n'est pas un enfant qu'il nous faut ici, c'est vous ; un faux mouvement nous apprêteroit de la besogne pour un mois. Approchez.... L'hôtesse approcha, les yeux baissés.... Prenez cette jambe, la bonne, je me charge de l'autre. Doucement, doucement.... A moi, encore un peu à moi.... L'ami, un petit tour de corps à droite ; à droite, vous dis-je, et nous y voilà.... Je tenois le matelas des deux mains, je grinçois les dents, la sueur me couloit

le long du visage. — L'ami, cela n'est pas doux. — Je le sens. — Vous y voilà. Commère, lâchez la jambe, prenez l'oreiller, approchez la chaise et mettez l'oreiller dessus.... Trop près.... Un peu plus loin.... L'ami, donnez-moi la main, serrez-moi ferme. Commère, passez dans la ruelle, et tenez-le par-dessous le bras.... A merveille.... Compère, ne reste-t-il rien dans la bouteille? — Non. — Allez prendre la place de votre femme, et qu'elle en aille chercher une autre.... Bon, bon, versez plein.... Femme, laissez votre homme où il est, et venez à côté de moi.... L'hôtesse appela encore une fois un de ses enfans. — Eh! mort diable, je vous l'ai déjà dit, un enfant n'est pas ce qu'il nous faut. Mettez-vous à genoux, passez la main sous le mollet.... Commère, vous tremblez comme si vous aviez fait un mauvais coup; allons donc, du courage.... La gauche sous le bas de la cuisse, là, au-dessus du bandage.... Fort bien!... Voilà les coutures coupées, les bandes déroulées, l'appareil levé et ma blessure à découvert. Le chirurgien tâte en dessus, en dessous, par les côtés, et à chaque fois qu'il me touche, il dit:

L'ignorant! l'âne! le butord! et cela se mêle de chirurgie! Cette jambe, une jambe à couper? Elle durera autant que l'autre, c'est moi qui vous en réponds. — Je guérirai? — J'en ai bien guéri d'autres. — Je marcherai? — Vous marcherez. — Sans boiter? — C'est autre chose; diable, l'ami, comme vous y allez! N'est-ce pas assez que je vous aie sauvé votre jambe? Au demeurant, si vous boitez, ce sera peu de chose. Aimez-vous la danse? — Beaucoup. — Si vous en marchez un peu moins bien, vous n'en danserez que mieux.... Commère, le vin chaud.... Non, l'autre d'abord: encore un petit verre, et votre pansement n'en ira pas plus mal.... — Il boit: on apporte le vin chaud, on m'étuve, on remet l'appareil, on m'étend dans mon lit, on m'exhorte à dormir si je puis, on ferme les rideaux, on finit la bouteille entamée, on en remonte une autre, et la conférence reprend entre le chirurgien, l'hôte et l'hôtesse.

L'HÔTE.

Compère, cela sera-t-il long?

LE CHIRURGIEN.

Très-long.... A vous, compère.

L'HÔTE.

Mais combien ? Un mois ?

LE CHIRURGIEN.

Un mois ! Mettez-en deux, trois, quatre, qui sait cela ? La rotule est entamée, le fémur, le tibia.... A vous, commère.

L'HÔTE.

Quatre mois ! miséricorde ! Pourquoi le recevoir ici ? Que diable faisoit-elle à sa porte ?

LE CHIRURGIEN.

A moi, car j'ai bien travaillé.

L'HÔTESSE.

Mon ami, voilà que tu recommences. Ce n'est pas-là ce que tu m'as promis cette nuit ; mais patience, tu y reviendras.

L'HÔTE.

Mais, dis-moi, que faire de cet homme ? Encore si l'année n'étoit pas si mauvaise !...

L'HÔTESSE.

Si tu voulois, j'irois chez le curé.

L'HÔTE.

Si tu y mets le pied, je te roue de coups.

LE CHIRURGIEN.

Pourquoi donc, compère ? La mienne y va bien.

L'HÔTE.

C'est votre affaire.

LE CHIRURGIEN.

A ma filleule ; comment se porte-t-elle ?

L'HÔTESSE.

Fort bien!

LE CHIRURGIEN.

Allons, compère, à votre femme et à la mienne ; ce sont deux bonnes femmes.

L'HÔTE.

La vôtre est plus avisée ; elle n'auroit pas fait la sottise....

L'HÔTESSE.

Mais, compère, il y a les sœurs grises.

LE CHIRURGIEN.

Ah! commère! un homme, un homme chez les sœurs! Et puis il y a une petite difficulté un peu plus grande que le doigt.... Buvons aux sœurs, ce sont de bonnes filles.

L'HÔTESSE.

Et quelle difficulté ?

LE CHIRURGIEN.

Votre homme ne veut pas que vous alliez chez le curé, et ma femme ne veut pas que j'aille chez les sœurs.... Mais, compère, encore un coup, cela nous avisera peut-être. Avez-vous questionné cet homme ? Il n'est peut-être pas sans ressource.

L'HÔTE.

Un soldat !

LE CHIRURGIEN.

Un soldat a père, mère, frères, sœurs, des parens, des amis, quelqu'un sous le ciel...: Buvons encore un coup, éloignez-vous, et laissez-moi faire.

Telle fut à la lettre la conversation du chirurgien, de l'hôte et de l'hôtesse; mais quelle autre couleur n'aurois-je pas été le maître de lui donner en introduisant un scélérat parmi ces bonnes gens ? Jacques se seroit vu, ou vous auriez vu Jacques au moment d'être arraché de son lit, jeté sur un grand chemin ou dans une fondrière. — Pourquoi pas tué ? Tué, non. J'aurois bien su appeler quelqu'un à son secours; ce quelqu'unlà auroit été un soldat de sa compagnie;

mais cela auroit pué le *Cléveland* à infecter. La vérité, la vérité ! La vérité, me direz-vous, est souvent froide, commune et plate ; par exemple, votre dernier récit du pansement de Jacques est vrai ; mais qu'y a-t-il d'intéressant ? Rien. — D'accord. — S'il faut être vrai, c'est comme Molière, Regnard, Richardson, Sedaine ; la vérité a ses côtés piquans, qu'on saisit quand on a du génie. — Oui, quand on a du génie ; mais quand on en manque ? — Quand on en manque, il ne faut pas écrire. — Et si par malheur on ressembloit à un certain poète que j'envoyai à Pondichéry ? — Qu'est-ce que ce poète ? — Ce poète.... Mais si vous m'interrompez, lecteur, et si je m'interromps moi-même à tout coup, que deviendront les amours de Jacques ? Croyez-moi, laissons-là le poète.... L'hôte et l'hôtesse s'éloignèrent.... — Non, non, l'histoire du poète de Pondichéry. — Le chirurgien s'approcha du lit de Jacques.... — L'histoire du poète de Pondichéry, l'histoire du poète de Pondichéry. — Un jour il me vint un jeune poète, comme il m'en vient tous les jours.... Mais, lecteur, quel rapport cela a-t-il avec le voyage de Jacques le

Fataliste et de son Maître ?... — L'histoire du poète de Pondichéry. — Après les complimens ordinaires sur mon esprit, mon génie, mon goût, ma bienfaisance, et autres propos dont je ne crois pas un mot, bien qu'il y ait plus de vingt ans qu'on me les répète, et peut-être de bonne-foi, le jeune poète tire un papier de sa poche ; ce sont des vers, me dit-il. — Des vers ! — Oui, monsieur, et sur lesquels j'espère que vous aurez la bonté de me dire votre avis. — Aimez-vous la vérité ? — Oui, monsieur ; et je vous la demande. — Vous allez la savoir. — Quoi ! vous êtes assez bête pour croire qu'un poète vient chercher la vérité chez vous ? — Oui. — Et pour la lui dire ? — Assurément ! — Sans ménagement ? — Sans doute ; le ménagement le mieux apprêté ne seroit qu'une offense grossière ; fidèlement interprété, il signifieroit, vous êtes un mauvais poète, et comme je ne vous crois pas assez robuste pour entendre la vérité, vous n'êtes encore qu'un plat homme. — Et la franchise vous a toujours réussi ? — Presque toujours.... Je lis les vers de mon jeune poète et je lui dis : Non-seulement vos vers sont mau-

vais ; mais il m'est démontré que vous n'en ferez jamais de bons. — Il faudra donc que j'en fasse de mauvais ; car je ne saurois m'empêcher d'en faire. — Voilà une terrible malédiction ! Concevez-vous, monsieur, dans quel avilissement vous allez tomber ? Ni les dieux, ni les hommes, ni les colonnes, n'ont pardonné la médiocrité aux poetes ; c'est Horace qui l'a dit. — Je le sais. — Êtes-vous riche ? — Non. — Êtes-vous pauvre ? — Très-pauvre. — Et vous allez joindre à la pauvreté le ridicule de mauvais poète ; vous aurez perdu toute votre vie, vous serez vieux. Vieux, pauvre et mauvais poète, ah ! monsieur, quel rôle. — Je le conçois, mais je suis entraîné malgré moi.... (Ici Jacques auroit dit : Mais cela est écrit là-haut.) — Avez-vous des parens ? — J'en ai. — Quel est leur état ? — Ils sont joailliers. — Feroient-ils quelque chose pour vous ? — Peut-être. — Eh bien ! voyez vos parens, proposez-leur de vous avancer une pacotille de bijoux. Embarquez-vous pour Pondichéry, vous ferez de mauvais vers sur la route ; arrivé, vous ferez fortune. Votre fortune faite, vous reviendrez faire ici tant de mauvais vers

qu'il vous plaira, pourvu que vous ne les fassiez pas imprimer, car il ne faut ruiner personne.... — Il y avoit environ douze ans que j'avois donné ce conseil au jeune homme, lorsqu'il m'apparut; je ne le reconnoissois pas. C'est moi, monsieur, me dit-il, que vous avez envoyé à Pondichéry. J'y ai été, j'ai amassé là une centaine de mille francs. Je suis revenu, je me suis remis à faire des vers, et en voilà que je vous apporte.... Ils sont toujours mauvais? — Toujours; mais votre sort est arrangé, et je consens que vous continuiez à faire de mauvais vers. — C'est bien mon projet....

Le chirurgien s'étant approché du lit de Jacques, celui-ci ne lui laissa pas le temps de parler. J'ai tout entendu, lui dit-il.... Puis, s'adressant à son maître, il ajouta.... Il alloit ajouter, lorsque son maître l'arrêta. Il étoit las de marcher; il s'assit sur le bord du chemin, la tête tournée vers un voyageur qui s'avançoit de leur côté, à pied, la bride de son cheval, qui le suivoit, passée dans son bras.

Vous allez croire, lecteur, que ce cheval est celui qu'on a volé au maître de Jacques, et vous vous tromperez.

C'est ainsi que cela arriveroit dans un roman, un peu plutôt ou un peu plus tard, de cette manière ou autrement; mais ceci n'est point un roman, je vous l'ai déjà dit, je crois, et je vous le répète encore. Le maître dit à Jacques : Vois-tu cet homme qui vient à nous?

JACQUES.

Je le vois.

LE MAÎTRE.

Son cheval me paroît bon.

JACQUES.

J'ai servi dans l'infanterie, et je ne m'y connois pas.

LE MAÎTRE.

Moi, j'ai commandé dans la cavalerie, et je m'y connois.

JACQUES.

Après.

LE MAÎTRE.

Après? je voudrois que tu allasses proposer à cet homme de nous le céder en payant, s'entend.

JACQUES.

Cela est bien fou, mais j'y vais. Combien y voulez-vous mettre?

LE MAÎTRE.

Jusqu'à cent écus....

Jacques, après avoir recommandé à son maître de ne pas s'endormir, va à la rencontre du voyageur, lui propose l'achat de son cheval, le paie et l'emmène. Eh bien! Jacques, lui dit son maître, si vous avez vos pressentimens, vous voyez que j'ai aussi les miens. Ce cheval est beau: le marchand t'aura juré qu'il est sans défaut; mais, en fait de chevaux, tous les hommes sont maquignons.

JACQUES.

Et en quoi ne le sont-ils pas?

LE MAÎTRE.

Tu le monteras, et tu me céderas le tien.

JACQUES.

D'accord.

Les voilà tous les deux à cheval, et Jacques ajoutant:

Lorsque je quittai la maison, mon père, ma mère, mon parrain, m'avoient tous donné quelque chose, chacun selon ses petits moyens, et j'avois en réserve cinq louis, dont Jean, mon aîné, m'avoit

fait présent lorsqu'il partit pour son malheureux voyage de Lisbonne.... (Ici Jacques se mit à pleurer, et son maître à lui représenter que cela étoit écrit là-haut.) Il est vrai, monsieur, je me le suis dit cent fois, et avec tout cela je ne saurois m'empêcher de pleurer.... Puis voilà Jacques qui sanglote et qui pleure de plus belle, et son maître qui prend sa prise de tabac, et qui regarde à sa montre l'heure qu'il est. Après avoir mis la bride de son cheval entre ses dents et essuyé ses yeux avec ses deux mains, Jacques continua :

Des cinq louis de Jean, de mon engagement, et des présens de mes parens et amis, j'avois fait une bourse dont je n'avois pas encore soustrait une obole. Je retrouvai ce magot bien à point ; qu'en dites-vous, mon maître ?

LE MAÎTRE.

Il étoit impossible que tu restasses plus long-temps dans la chaumière.

JACQUES.

Même en payant.

LE MAÎTRE.

Mais qu'est-ce que ton frère Jean étoit allé chercher à Lisbonne ?

JACQUES.

Il me semble que vous prenez à tâche de me fourvoyer. Avec vos questions, nous aurons fait le tour du monde avant que d'avoir atteint la fin de mes amours.

LE MAÎTRE.

Qu'importe, pourvu que tu parles et que j'écoute? ne sont-ce pas-là les deux points importans? Tu me grondes lorsque tu devrois me remercier.

JACQUES.

Mon frère étoit allé chercher le repos à Lisbonne. Jean, mon frère, étoit un garçon d'esprit, c'est ce qui lui a porté malheur; il eût été mieux pour lui qu'il eût été un sot comme moi, mais cela étoit écrit là-haut. Il étoit écrit que le frère quêteur des carmes qui venoit dans notre village demander des œufs, de la laine, du chanvre, des fruits, du vin à chaque saison, logeroit chez mon père, qu'il débaucheroit Jean, mon frère, et que Jean, mon frère, prendroit l'habit de moine.

LE MAÎTRE.

Jean, ton frère, a été carme?

JACQUES.

Oui, monsieur, et carme-déchaux. Il étoit actif, intelligent, chicaneur, c'étoit l'avocat consultant du village. Il savoit lire et écrire, et, dès sa jeunesse, il s'occupoit à déchiffrer et à copier de vieux parchemins. Il passa par toutes les fonctions de l'ordre, successivement portier, sommelier, jardinier, sacristain, adjoint à procure et banquier; du train dont il y alloit, il auroit fait notre fortune à tous. Il a marié et bien marié deux de nos sœurs et quelques autres filles du village. Il ne passoit pas dans les rues que les pères, les mères et les enfans n'allassent à lui, et ne lui criassent : Bon jour, Frère Jean, comment vous portez-vous, Frère Jean? Il est sûr que quand il entroit dans une maison, la bénédiction du ciel y entroit avec lui, et que s'il y avoit une fille, deux mois après sa visite elle étoit mariée. Le pauvre Frère Jean! l'ambition le perdit. Le procureur de la maison auquel on l'avoit donné pour adjoint, étoit vieux. Les moines ont dit qu'il avoit formé le projet de lui succéder après sa mort, que pour cet effet il bouleversa tout le

chartrier, qu'il brûla les anciens registres et qu'il en fit de nouveaux, en sorte qu'à la mort du vieux procureur, le diable n'auroit vu goutte dans les titres de la communauté. Avoit-on besoin d'un papier, il falloit perdre un mois à le chercher; encore souvent ne le trouvoit-on pas. Les Pères démêlèrent la ruse du Frère Jean et son objet, ils prirent la chose au grave; et Frère Jean, au lieu d'être procureur comme il s'en étoit flatté, fut réduit au pain et à l'eau, et bien discipliné jusqu'à ce qu'il eût communiqué à un autre la clef de ses registres. Les moines sont implacables. Quand on eut tiré de Frère Jean tous les éclaircissemens dont on avoit besoin, on le fit porteur de charbon dans le laboratoire où l'on distille *l'eau des Carmes*, Frère Jean, ci-devant banquier de l'ordre et adjoint à procure, maintenant charbonnier! Frère Jean avoit du cœur, il ne put supporter ce déchet d'importance et de splendeur, et n'attendit qu'une occasion de se soustraire à cette humiliation.

Ce fut alors qu'il arriva dans la même maison un jeune Père qui passoit pour la merveille de l'ordre au tribunal et

dans la chaire ; il s'appeloit le Père Ange. Il avoit de beaux yeux, un beau visage, un bras et des mains à modeler. Le voilà qui prêche, qui prêche, qui confesse, qui confesse ; voilà les vieux directeurs quittés par leurs dévotes, voilà ces dévotes attachées au jeune Père Ange ; voilà que les veilles de dimanches et de grandes fêtes la boutique du Père Ange est environnée de pénitens et de pénitentes, et que les vieux Pères attendoient inutilement pratique dans leurs boutiques désertes, ce qui les chagrinoit beaucoup.... Mais, monsieur, si je laissois là l'histoire de Frère Jean, et que je reprisse celle de mes amours, cela seroit peut-être plus gai.

LE MAÎTRE.

Non, non ; prenons une prise de tabac, voyons l'heure qu'il est, et poursuis.

JACQUES.

J'y consens, puisque vous le voulez.... Mais le cheval de Jacques fut d'un autre avis ; le voilà qui prend tout-à-coup le mors aux dents, et qui se précipite dans une fondrière. Jacques a beau le serrer des genoux et lui tenir la bride courte,

du plus bas de la fondrière, l'animal têtu s'élance et se met à grimper à toutes jambes un monticule où il s'arrête tout court, et où Jacques tournant ses regards autour de lui, se voit entre des fourches patibulaires.

Un autre que moi, lecteur, ne manqueroit pas de garnir ces fourches de leur gibier et de ménager à Jacques une triste reconnoissance. Si je vous le disois, vous le croiriez peut-être, car il y a des hasards plus singuliers, mais la chose n'en seroit pas plus vraie; ces fourches étoient vacantes.

Jacques laissa reprendre haleine à son cheval, qui de lui-même redescendit la montagne, remonta la fondrière, et replaça Jacques à côté de son maître, qui lui dit : Ah ! mon ami, quelle frayeur tu m'as causée ! je t'ai tenu pour mort... mais tu rêves; à quoi rêves-tu ?

JACQUES.

A ce que j'ai trouvé là-haut.

LE MAÎTRE.

Et qu'y as-tu donc trouvé ?

JACQUES.

Des fourches patibulaires, un gibet.

LE MAÎTRE.

Diable ! cela est de fâcheux augure ; mais rappelle-toi ta doctrine. Si cela est écrit là-haut, tu auras beau faire, tu seras pendu, cher ami ; et si cela n'est pas écrit là-haut, le cheval en aura menti. Si cet animal n'est pas inspiré, il est sujet à des lubies, il faut y prendre garde.... Après un moment de silence, Jacques se frotta le front et secoua ses oreilles comme on fait lorsqu'on cherche à écarter de soi une idée fâcheuse, et reprit brusquement :

Ces vieux moines tinrent conseil entre eux, et résolurent, à quelque prix et par quelque voie que ce fût, de se défaire d'une jeune barbe qui les humilioit. Savez-vous ce qu'ils firent ?... Mon maître, vous ne m'écoutez pas.

LE MAÎTRE.

Je t'écoute, je t'écoute ; continue.

JACQUES.

Ils gagnèrent le portier, qui étoit un vieux coquin comme eux. Ce vieux coquin accusa le jeune Père d'avoir pris des libertés avec une de ses dévotes dans le parloir, et assura par serment qu'il l'avoit vu. Peut-être cela étoit-il vrai ;

peut-être cela étoit-il faux ; que sait-on ? Ce qu'il y a de plaisant, c'est que le lendemain de cette accusation le prieur de la maison fut assigné, au nom d'un chirurgien, pour être satisfait des remèdes qu'il avoit administrés et des soins qu'il avoit donnés à ce scélérat de portier dans le cours d'une maladie galante.... Mon maître, vous ne m'écoutez pas, et je sais ce qui vous distrait, je gage que ce sont ces fourches patibulaires.

LE MAÎTRE.

Je ne saurois en disconvenir.

JACQUES.

Je surprends vos yeux attachés sur mon visage ; est-ce que vous me trouvez l'air sinistre ?

LE MAÎTRE.

Non, non.

JACQUES.

C'est-à-dire, oui, oui. Eh bien ! si je vous fais peur, nous n'avons qu'à nous séparer.

LE MAÎTRE.

Allons donc, Jacques, vous perdez l'esprit ; est-ce que vous n'êtes pas sûr de vous ?

JACQUES.

JACQUES.

Non monsieur; et qui est ce qui est sûr de soi?

LE MAÎTRE.

Tout homme de bien. Est-ce que Jacques, l'honnête Jacques ne se sent pas là de l'horreur pour le crime?... Allons, Jacques, finissons cette dispute et reprenez votre récit.

JACQUES.

En conséquence de cette calomnie ou médisance du portier, on se crut autorisé à faire mille diableries, mille méchancetés à ce pauvre Père Ange, dont la tête parut se déranger. Alors on appela un médecin qu'on corrompit, et qui attesta que ce religieux étoit fou, et qu'il avoit besoin de respirer l'air natal. S'il n'eut été question que d'éloigner ou d'enfermer le Père Ange, c'eût été une affaire bientôt faite, mais parmi les dévotes dont il étoit la coqueluche, il y avoit de grandes dames à ménager. On leur parloit de leur directeur avec une commisération hypocrite: Hélas! ce pauvre Père Ange, c'est bien dommage! c'étoit l'aigle de notre communauté. — Qu'est-ce qui lui est donc

arrivé ? — A cette question on ne répondoit qu'en poussant un profond soupir et en levant les yeux au ciel ; si l'on insistoit, on baissoit la tête et l'on se taisoit. A cette singerie l'on ajoutoit quelquefois : O Dieu ! qu'est-ce de nous !... Il a encore des momens surprenans.... des éclairs de génie.... Cela reviendra peut-être, mais il y a peu d'espoir.... Quelle perte pour la religion !... Cependant les mauvais procédés redoubloient ; il n'y avoit rien qu'on ne tentât pour amener le Père Ange au point où on le disoit, et on y auroit réussi si Frère Jean ne l'eût pris en pitié. Que vous dirai-je de plus ? Un soir que nous étions tous endormis, nous entendîmes frapper à notre porte, nous nous levons, nous ouvrons au Père Ange et à mon frère déguisés. Ils passèrent le jour suivant dans la maison ; le lendemain dès l'aube du jour ils décampèrent. Ils s'en alloient les mains bien garnies, car Jean, en m'embrassant, me dit : J'ai marié tes sœurs ; si j'étois resté dans le couvent deux ans de plus, ce que j'y étois, tu serois un des gros fermiers du canton ; mais tout a changé, et voilà ce que je puis faire pour toi. Adieu, Jacques, si

nous avons du bonheur, le Père et moi, tu t'en ressentiras.... puis il me lâcha dans la main les cinq louis dont je vous ai parlé, avec cinq autres pour la dernière des filles du village qu'il avoit mariée, et qui venoit d'accoucher d'un gros garçon qui ressembloit à Frère Jean comme deux gouttes d'eau.

LE MAÎTRE, sa tabatière ouverte et sa montre replacée.

Et qu'alloient-ils faire à Lisbonne?

JACQUES.

Chercher un tremblement de terre qui ne pouvoit se faire sans eux, être écrasés, engloutis, brûlés, comme il étoit écrit là-haut.

LE MAÎTRE.

Ah! les moines! les moines!

JACQUES.

Le meilleur ne vaut pas grand argent.

LE MAÎTRE.

Je le sais mieux que toi.

JACQUES.

Est-ce que vous avez passé par leurs mains?

LE MAÎTRE.

Une autre fois je te dirai cela.

JACQUES.

Mais pourquoi est-ce qu'ils sont si méchans ?

LE MAÎTRE.

Je crois que c'est parce qu'ils sont moines.... Et puis revenons à tes amours.

JACQUES.

Non, monsieur, n'y revenons pas.

LE MAÎTRE.

Est-ce que tu ne veux plus que je les sache ?

JACQUES.

Je le veux toujours, mais le destin, lui, ne le veut pas. Est-ce que vous ne voyez pas qu'aussi-tôt que j'en ouvre la bouche, le diable s'en mêle, et qu'il survient toujours quelqu'incident qui me coupe la parole ? Je ne les finirai pas, vous dis-je, cela est écrit là-haut.

LE MAÎTRE.

Essaie, mon ami.

JACQUES.

Mais si vous commenciez l'histoire des vôtres, peut-être que cela romproit le sortilége, et qu'ensuite les miennes en iroient mieux. J'ai dans la tête que

cela tient à cela; tenez, monsieur, il me semble quelquefois que le destin me parle.

LE MAÎTRE.

Et tu te trouves toujours bien de l'écouter?

JACQUES.

Mais oui, témoin le jour qu'il me dit que votre montre étoit sur le dos du porte-balle....

Le maître se mit à bâiller; en bâillant il frappoit de la main sur sa tabatière, et en frappant sur sa tabatière, il regardoit au loin, et en regardant au loin, il dit à Jacques : Ne vois-tu pas quelque chose sur ta gauche?

JACQUES.

Oui, et je gage que c'est quelque chose qui ne voudra pas que je continue mon histoire, ni que vous commenciez la vôtre....

Jacques avoit raison. Comme la chose qu'ils voyoient venoit à eux et qu'ils alloient à elle, ces deux marches en sens contraire abrégèrent la distance, et bientôt ils apperçurent un char drapé de noir, traîné par quatre chevaux noirs, couverts de housses noires qui leur enveloppoient la tête et qui des-

cendoient jusqu'à leurs pieds; derrière, deux domestiques en noir, à la suite deux autres vêtus de noir, chacun sur un cheval noir, caparaçonné de noir; sur le siége du char un cocher noir, le chapeau rabattu et entouré d'un long crêpe qui pendoit le long de son épaule gauche; ce cocher avoit la tête penchée, laissoit flotter ses guides, et conduisoit moins ses chevaux qu'ils ne le conduisoient. Voilà nos deux voyageurs arrivés au côté de cette voiture funèbre. A l'instant, Jacques pousse un cri, tombe de son cheval plutôt qu'il n'en descend, s'arrache les cheveux, se roule à terre en criant : Mon capitaine! mon pauvre capitaine! c'est lui, je n'en saurois douter, voilà ses armes.... Il y avoit en effet dans le char un long cercueil sous un drap mortuaire, sur le drap mortuaire une épée avec un cordon, et à côté du cercueil un prêtre, son bréviaire à la main et spalmodiant. Le char alloit toujours, Jacques le suivoit en se lamentant, le maître suivoit Jacques en jurant, et les domestiques certifiaient à Jacques que ce convoi étoit celui de son capitaine, décédé dans la ville voisine, d'où on le transportoit à la sépulture de

ses ancêtres. Depuis que ce militaire avoit été privé par la mort d'un autre militaire son ami, capitaine au même régiment, de la satisfaction de se battre au moins une fois par semaine, il en étoit tombé dans une mélancolie qui l'avoit éteint au bout de quelques mois. Jacques, après avoir payé à son capitaine le tribut d'éloges, de regrets et de larmes qu'il lui devoit, fit excuse à son maître, remonta sur son cheval, et ils allèrent en silence.

Mais pour Dieu, lecteur, me direz-vous, où alloient-ils?.... Mais pour Dieu, lecteur, vous répondrai-je, est-ce qu'on sait où l'on va? Et vous; où allez-vous? Faut-il que je vous rappelle l'aventure d'Ésope? Son maître Xantippe lui dit un soir d'été ou d'hiver, car les Grecs se baignoient dans toutes les saisons: Ésope, va au bain; s'il y a peu de monde, nous nous baignerons.... Ésope part. Chemin faisant il rencontre la patrouille d'Athènes. Où vas-tu? Où je vais, répond Ésope! je n'en sais rien. — Tu n'en sais rien? marche en prison. — Eh bien! reprit Ésope, ne l'avois-je pas bien dit que je ne savois où j'allois? je voulois aller au bain, et voilà que je vais en

prison.... — Jacques suivoit son maître comme vous le vôtre, son maître suivoit le sien comme Jacques le suivoit. — Mais, mais qui étoit le maître du maître de Jacques! — Bon ! est-ce qu'on manque de maître dans ce monde? le maître de Jacques en avoit cent pour un, comme vous. Mais parmi tant de maîtres du maître de Jacques, il falloit qu'il n'y en eût pas un bon, car d'un jour à l'autre il en changeoit. — Il étoit homme; — homme passionné comme vous, lecteur; homme curieux comme vous, lecteur; homme importun comme vous, lecteur; homme questionneur comme vous, lecteur. — Et pourquoi questionnoit-il? — Belle question ! Il questionnoit pour apprendre et pour redire, comme vous, lecteur.... — Le maître dit à Jacques: Tu ne me parois pas disposé à reprendre l'histoire de tes amours.

JACQUES.

Mon pauvre capitaine ! il s'en va où nous allons tous, et où il est bien extraordinaire qu'il ne soit pas arrivé plutôt. Ahi !... Ahi !...

LE MAÎTRE.

Mais, Jacques, vous pleurez, je

crois?... « Pleurez sans contrainte, parce
» que vous pouvez pleurez sans honte ;
» sa mort vous affranchit des bienséan-
» ces scrupuleuses qui vous gênoient
» pendant sa vie. Vous n'avez pas les
» mêmes raisons de dissimuler votre peine
» que celles que vous aviez de dissimu-
» ler votre bonheur ; on ne pensera pas
» à tirer de vos larmes les conséquences
» qu'on eût tirées de votre joie. On par-
» donne au malheur. Et puis il faut dans
» ce moment se montrer sensible ou in-
» grat, et, tout bien considéré, il vaut
» mieux déceler une foiblesse que se lais-
» ser soupçonner d'un vice. Je veux que
» votre plainte soit libre pour être moins
» douloureuse, je la veux violente pour
» être moins longue. Rappelez-vous,
» exagérez-vous même ce qu'il étoit : sa
» pénétration à sonder les matières les
» plus profondes, sa subtilité à discuter
» les plus délicates, son goût solide qui
» l'attachoit aux plus importantes, la
» fécondité qu'il jetoit dans les plus sté-
» riles, avec quel art il défendoit les ac-
» cusés ; son indulgence lui donnoit mille
» fois plus d'esprit, que l'intérêt ou l'a-
» mour-propre n'en donnoit au coupable ;
» il n'étoit sévère que pour lui seul. Loin

» de chercher des excuses aux fautes lé-
» gères qui lui échappoient, il s'occupoit
» avec toute la méchanceté d'un ennemi
» à se les exagérer, et avec tout l'esprit
» d'un jaloux à rabaisser le prix de ses
» vertus par un examen rigoureux des
» motifs qui peut-être l'avoient déter-
» miné à son insu. Ne prescrivez à vos
» regrets d'autre terme que celui que le
» temps y mettra. Soumettons-nous à l'or-
» dre universel lorsque nous perdons nos
» amis, comme nous nous y soumettrons
» lorsqu'il lui plaira de disposer de nous;
» acceptons l'arrêt du sort qui les con-
» damne, sans désespoir, comme nous
» l'accepterons sans résistance lorsqu'il
» se prononcera contre nous. Les devoirs
» de la sépulture ne sont pas les derniers
» devoirs des ames. La terre qui se re-
» mue dans ce moment se raffermira sur
» la cendre de votre amant, mais votre
» ame conservera toute sa sensibilité ».

JACQUES.

Mon maître, cela est fort beau, mais à quoi diable cela revient-il? J'ai perdu mon capitaine, j'en suis désolé, et vous me détachez comme un perroquet, un lambeau de la consolation d'un homme

ou d'une femme à une autre femme qui a perdu son amant.

LE MAÎTRE.

Je crois que c'est d'une femme.

JACQUES.

Moi, je crois que c'est d'un homme. Mais que ce soit d'un homme ou d'une femme, encore une fois, à quoi diable cela revient-il ? Est-ce que vous me prenez pour la maîtresse de mon capitaine ? Mon capitaine, monsieur, étoit un brave homme, et moi, j'ai toujours été un honnête garçon.

LE MAÎTRE.

Jacques, qui est-ce qui vous le dispute?

JACQUES.

A quoi diable revient donc votre consolation d'un homme ou d'une femme à une autre femme ? A force de vous le demander vous me le direz peut-être.

LE MAÎTRE.

Non, Jacques, il faut que vous trouviez cela tout seul.

JACQUES.

J'y rêverois le reste de ma vie que je ne le devinerois pas; j'en aurois pour jusqu'au jugement dernier.

LE MAÎTRE.

Jacques, il m'a paru que vous m'écoutiez avec attention tandis que je lisois.

JACQUES.

Est-ce qu'on peut la refuser au ridicule ?

LE MAÎTRE.

Fort bien, Jacques !

JACQUES.

Peu s'en est fallu que je n'aie éclaté à l'endroit des bienséances rigoureuses qui me gênoient pendant la vie de mon capitaine, et dont j'avois été affranchi par sa mort.

LE MAÎTRE.

Fort bien, Jacques ! J'ai donc fait ce que je m'étois proposé. Dites-moi s'il étoit possible de s'y prendre mieux pour vous consoler ! Vous pleuriez. Si je vous avois entretenu de l'objet de votre douleur, qu'en seroit-il arrivé ? Que vous eussiez pleuré bien davantage, et que j'aurois achevé de vous désoler. Je vous ai donné le change, et par le ridicule de mon oraison funèbre, et par la petite querelle qui s'en est suivie. A présent, convenez que la pensée de votre capitaine est aussi

loin de vous que le char funèbre qui le mène à son dernier domicile. Partant, je pense que vous pouvez reprendre l'histoire de vos amours.

JACQUES.

Je le pense aussi. Docteur, dis-je au chirurgien, demeurez-vous loin d'ici? — A un bon quart de lieue au moins. — Êtes-vous un peu commodément logé? — Assez commodément. — Pourriez-vous disposer d'un lit? — Non. — Quoi! pas même en payant, en payant bien? — Oh! en payant et en payant bien, pardonnez-moi. Mais, l'ami, vous ne me paroissez guère en état de payer, et moins encore de bien payer. — C'est mon affaire. Et serois-je un peu soigné chez vous? — Très-bien. J'ai ma femme qui a gardé des malades toute sa vie; j'ai une fille aînée qui fait le poil à tout venant, et qui vous lève un appareil aussi bien que moi. — Combien me prendriez-vous pour mon logement, ma nourriture et vos soins? — Le chirurgien dit en se grattant l'oreille: Pour le logement... la nourriture... les soins... Mais qui est-ce qui me répondra du paiement? — Je paierai tous les jours. —

Voilà qui s'appelle parler, cela.... — Mais, monsieur, je crois que vous ne m'écoutez pas.

LE MAÎTRE.

Non, Jacques, il étoit écrit là-haut que tu parlerois cette fois, qui ne sera peut-être pas la dernière, sans être écouté.

JACQUES.

Quand on n'écoute pas celui qui parle, c'est qu'on ne pense à rien, ou qu'on pense à autre chose que ce qu'il dit; lequel des deux faisiez-vous?

LE MAÎTRE.

Le dernier. Je rêvois à ce qu'un des domestiques noirs qui suivoit le char funèbre te disoit, que ton capitaine avoit été privé, par la mort de son ami, du plaisir de se battre au moins une fois la semaine. As-tu compris quelque chose à cela?

JACQUES.

Assurément!

LE MAÎTRE.

C'est pour moi une énigme que tu m'obligerois de m'expliquer.

JACQUES.

Et que diable cela vous fait-il?

LE MAÎTRE.

Peu de chose ; mais quand tu parleras, tu veux apparemment être écouté ?

JACQUES.

Cela va sans dire.

LE MAÎTRE.

Eh bien ! en conscience, je ne saurois t'en répondre, tant que cet inintelligible propos me chiffonnera la cervelle. Tire-moi de-là, je t'en prie.

JACQUES.

A la bonne heure ! mais jurez-moi, du moins, que vous ne m'interromprez plus.

LE MAÎTRE.

A tout hasard, je te le jure.

JACQUES.

C'est que mon capitaine, bon homme, galant homme, homme de mérite, un des meilleurs officiers du corps, mais homme un peu hétéroclite, avoit rencontré et fait amitié avec un autre officier du même corps, bon homme aussi, galant homme aussi, homme de mérite aussi, aussi bon officier que lui, mais homme aussi hétéroclite que lui....

Jacques étoit à entamer l'histoire de son capitaine, lorsqu'ils entendirent une troupe nombreuse d'hommes et de chevaux qui s'acheminoient derrière eux. C'étoit le même char lugubre qui revenoit sur ses pas. Il étoit entouré.... — De gardes de la ferme? — Non. — De cavaliers de maréchaussée? — Peut-être. Quoi qu'il en soit, ce cortége étoit précédé du prêtre en soutanne et en surplis, les mains liées derrière le dos, du cocher noir, les mains liées derrière le dos, et des deux valets noirs, les mains liées derrière le dos. Qui fut bien surpris? Ce fut Jacques, qui s'écria : Mon capitaine, mon pauvre capitaine n'est pas mort! Dieu soit loué.... Puis Jacques tourne bride, pique des deux, s'avance à toutes jambes au-devant du prétendu convoi. Il n'en étoit pas à trente pas, que les gardes de la ferme ou les cavaliers de maréchaussée le couchent en joue et lui crient : Arrête, retourne sur tes pas, ou tu es mort... Jacques s'arrêta tout court et consulta un moment le destin dans sa tête; il lui sembla que le destin lui disoit : Retourne sur tes pas; ce qu'il fit. Son maître lui dit : Eh bien! Jacques, qu'est-ce?

JACQUES.

Ma foi, je n'en sais rien.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi ?

JACQUES.

Je n'en sais pas davantage.

LE MAÎTRE.

Tu verras que ce sont des contrebandiers qui auront rempli cette bière de marchandises prohibées, et qu'ils auront été vendus à la ferme par les coquins mêmes de qui ils les avoient achetées.

JACQUES.

Mais, pourquoi ce carrosse aux armes de mon capitaine ?

LE MAÎTRE.

Ou c'est un enlévement. On aura caché dans ce cerceuil, que sait-on, une femme, une fille, une religieuse ; ce n'est pas le linceul qui fait le mort.

JACQUES.

Mais, pourquoi ce carrosse aux armes de mon capitaine ?

LE MAÎTRE.

Ce sera tout ce qu'il te plaira, mais

achève-moi l'histoire de ton capitaine.

JACQUES.

Vous tenez encore à cette histoire? Mais peut-être que mon capitaine est encore vivant.

LE MAÎTRE.

Qu'est-ce que cela fait à la chose?

JACQUES.

Je n'aime point à parler des vivans; parce qu'on est de temps en temps exposé à rougir du bien et du mal qu'on en a dit; du bien qu'ils gâtent, du mal qu'ils réparent.

LE MAÎTRE.

Ne sois ni fade panégyriste, ni censeur amer; dis la chose comme elle est.

JACQUES.

Cela n'est pas aisé. N'a-t-on pas son caractère, son intérêt, son goût, ses passions, d'après quoi l'on exagère ou l'on atténue? Dis la chose comme elle est!... Cela n'arrive peut-être pas deux fois en un jour dans toute une grande ville. Et celui qui vous écoute est-il mieux disposé que celui qui parle? Non. D'où il doit arriver que deux fois à peine

en un jour dans toute une grande ville on soit entendu comme on dit.

LE MAÎTRE.

Que diable, Jacques, voilà des maximes à proscrire l'usage de la langue et des oreilles, à ne rien dire, à ne rien écouter et à ne rien croire! Cependant, dis comme moi, je t'écouterai comme moi, et je t'en croirai comme je pourrai.

JACQUES.

Si l'on ne dit presque rien dans ce monde qui soit entendu comme on le dit, il y a bien pis, c'est qu'on n'y fait presque rien qui soit jugé comme on l'a fait.

LE MAÎTRE.

Il n'y a peut-être pas sous le ciel une autre tête qui contienne autant de paradoxes que la tienne.

JACQUES.

Et quel mal y auroit-il à cela? Un paradoxe n'est pas toujours une fausseté.

LE MAÎTRE.

Il est vrai.

JACQUES.

Nous passions à Orléans, mon capi-

taine et moi. Il n'étoit bruit dans la ville que d'une aventure récemment arrivée à un citoyen appelé M. le Pelletier, homme pénétré d'une si profonde commisération pour les malheureux, qu'après avoir réduit, par des aumônes démesurées, une fortune assez considérable au plus étroit nécessaire, il alloit de porte en porte chercher dans la bourse d'autrui des secours qu'il n'étoit plus en état de puiser dans la sienne.

LE MAÎTRE.

Et tu crois qu'il y avoit deux opinions sur la conduite de cet homme-là?

JACQUES.

Non, parmi les pauvres; mais presque tous les riches, sans exception, le regardoient comme une espèce de fou, et peu s'en fallut que ses proches ne le fissent interdire comme dissipateur. Tandis que nous nous rafraîchissions dans une auberge, une foule d'oisifs s'étoit rassemblée autour d'une espèce d'orateur, le barbier de la rue, et lui disoit: Vous y étiez, vous, racontez-nous comment la chose s'est passée. — Très-volontiers, répondit l'orateur du coin, qui ne demandoit pas mieux que de pérorer.

M. Aubertot, une de mes pratiques, dont la maison fait face à l'église des Capucins, étoit sur sa porte; M. le Pelletier l'aborde et lui dit: Monsieur Aubertot, ne me donnerez-vous rien pour mes amis? car c'est ainsi qu'il appelle les pauvres, comme vous savez. — Non, pour aujourd'hui, monsieur le Pelletier. — Monsieur le Pelletier insiste. Si vous saviez en faveur de qui je sollicite votre charité! c'est une pauvre femme qui vient d'accoucher et qui n'a pas un guenillon pour entortiller son enfant. — Je ne saurois. — C'est une jeune et belle fille qui manque d'ouvrage et de pain, et que votre libéralité sauvera peut-être du désordre. — Je ne saurois. — C'est un manœuvre qui n'avoit que ses bras pour vivre et qui vient de se fracasser une jambe en tombant de son échafaud. — Je ne saurois, vous dis-je. — Allons, monsieur Aubertot, laissez-vous toucher, et soyez sûr que jamais vous n'aurez l'occasion de faire une action plus méritoire. — Je ne saurois, je ne saurois. — Mon bon, mon miséricordieux monsieur Aubertot!... — Monsieur le Pelletier, laissez-moi en repos; quand je veux donner je ne me fais pas prier:.. — Et cela dit,

M. Aubertot lui tourne le dos, passe de sa porte dans son magasin, où M. le Pelletier le suit; il le suit de son magasin dans son arrière-boutique, de son arrière-boutique dans son appartement; là, M. Aubertot, excédé des instances de M. le Pelletier, lui donne un soufflet.... Alors, mon capitaine se lève brusquement et dit à l'orateur : Et il ne le tua pas? — Non, monsieur; est-ce qu'on tue comme cela? — Un soufflet, morbleu! un soufflet! Et que fit-il donc? — Ce qu'il fit après son soufflet reçu? il prit un air riant, et dit à M. Aubertot : Cela, c'est pour moi; mais mes pauvres?... — A ce mot tous les auditeurs s'écrièrent d'admiration, excepté mon capitaine qui leur disoit : Votre M. le Pelletier, messieurs, n'est qu'un gueux, un malheureux, un lâche, un infâme, à qui cependant cette épée auroit fait prompte justice, si j'avois été là, et votre Aubertot auroit été bien heureux, s'il ne lui en avoit coûté que le nez et les deux oreilles. — L'orateur lui répliqua : Je vois, monsieur, que vous n'auriez pas laissé le temps à l'homme insolent de reconnoître sa faute, de se jeter aux pieds de M. le Pelletier, et de lui pré-

senter sa bourse. — Non, certes! — Vous êtes un militaire, et M. le Pelletier est un chrétien; vous n'avez pas les mêmes idées du soufflet. — La joue de tous les hommes d'honneur est la même. — Ce n'est pas tout-à-fait l'avis de l'évangile. — L'évangile est dans mon cœur et dans mon fourreau, et je n'en connois pas d'autre... — Le vôtre, mon maître, est je ne sais où, le mien est écrit là-haut; chacun apprécie l'injure et le bienfait à sa manière; et peut-être n'en portons-nous pas le même jugement dans deux instans de notre vie.

LE MAÎTRE.

Après, maudit bavard, après....

Lorsque le maître de Jacques avoit pris de l'humeur, Jacques se taisoit, se mettoit à rêver, et souvent ne rompoit le silence que par un propos, lié dans son esprit, mais aussi décousu dans la conversation que la lecture d'un livre dont on auroit sauté quelques feuillets. C'est précisément ce qui lui arriva lorsqu'il dit: Mon cher maître....

LE MAÎTRE.

Ah! la parole t'est enfin revenue. Je m'en réjouis pour tous les deux, car je

commençois à m'ennuyer de ne te pas entendre, et toi de ne pas parler. Parle donc....

JACQUES.

Mon cher maître, la vie se passe en quiproquo. Il y a les quiproquo d'amour, les quiproquo d'amitié, les quiproquo de politique, de finance, d'église, de magistrature, de commerce, de femmes, de maris....

LE MAÎTRE.

Eh! laisse-là ces quiproquo, et tâche de t'appercevoir que c'est en faire un grossier que de t'embarquer dans un chapitre de morale lorsqu'il s'agit d'un fait historique. L'histoire de ton capitaine?

Jacques alloit commencer l'histoire de son capitaine lorsque, pour la seconde fois, son cheval se jetant brusquement hors de la grande route à droite, l'emporte à travers une longue plaine à un bon quart de lieue de distance, et s'arrête tout court entre des fourches patibulaires.... Entre des fourches patibulaires? Voilà une singulière allure de cheval de mener son cavalier au gibet!... Qu'est-ce que cela signifie, disoit Jacques?

ques ? Est-ce un avertissement du destin ?

LE MAÎTRE.

Mon ami, n'en doutez pas. Votre cheval est inspiré, et le fâcheux, c'est que tous ces pronostics, inspirations, avertissemens d'en-haut, par rêves, par apparitions, ne servent à rien, la chose n'en arrive pas moins. Cher ami, je vous conseille de mettre votre conscience en bon état, d'arranger vos petites affaires, et de me dépêcher, le plus vîte que vous pourrez, l'histoire de votre capitaine et celle de vos amours, car je serois fâché de vous perdre sans les avoir entendues. Quand vous vous soucieriez encore plus que vous ne faites, à quoi cela remédieroit-il ? à rien. L'arrêt du destin, prononcé deux fois par votre cheval, s'accomplira. Voyez, n'avez-vous rien à restituer à personne ? Confiez-moi vos dernières volontés, et soyez sûr qu'elles seront fidèlement remplies. Si vous m'avez pris quelque chose, je vous le donne ; demandez-en seulement pardon à Dieu, et pendant le temps plus ou moins court que nous avons encore à vivre ensemble, ne me volez plus.

JACQUES.

J'ai beau revenir sur le passé, je n'y vois rien à démêler avec la justice des hommes. Je n'ai ni tué, ni volé, ni violé,

LE MAÎTRE.

Tant pis ; à tout prendre, j'aimerois mieux que le crime fût commis qu'à commettre, et pour cause.

JACQUES.

Mais, monsieur, ce ne sera peut-être pas pour mon compte, mais pour le compte d'un autre, que je serai pendu.

LE MAÎTRE.

Cela se peut.

JACQUES.

Ce n'est peut-être qu'après ma mort que je serai pendu.

LE MAÎTRE.

Cela se peut encore.

JACQUES.

Je ne serai peut-être point pendu du tout.

LE MAÎTRE.

J'en doute.

JACQUES.

Il est peut-être écrit là-haut que j'assisterai seulement à la potence d'un autre, et cet autre-là, monsieur, qui sait qui il est ? s'il est proche ou s'il est loin ?

LE MAÎTRE.

Monsieur Jacques, soyez pendu, puisque le sort le veut et que votre cheval le dit ; mais ne soyez pas insolent : finissez vos conjectures impertinentes, et faites-moi vîte l'histoire de votre capitaine.

JACQUES.

Monsieur, ne vous fâchez pas ; on a quelquefois pendu de fort honnêtes gens ; c'est un quiproquo de justice.

LE MAÎTRE.

Ces quiproquo-là sont affligeans. Parlons d'autre chose.

Jacques, un peu rassuré par les interprétations diverses qu'il avoit trouvées au pronostic du cheval, dit :

Quand j'entrai au régiment, il y avoit deux officiers à-peu-près égaux d'âge, de naissance, de service et de mérite. Mon capitaine étoit l'un des deux. La seule différence qu'il y eût entre eux,

c'est que l'un étoit riche, et que l'autre ne l'étoit pas. Mon capitaine étoit le riche. Cette conformité devoit produire ou la sympathie ou l'antipathie la plus forte : elle produisit l'une et l'autre....

(Ici Jacques s'arrêta, et cela lui arriva plusieurs fois dans le cours de son récit, à chaque mouvement de tête que son cheval faisoit de droite et de gauche. Alors, pour continuer, il reprenoit sa dernière phrase, comme s'il avoit eu le hoquet.)

Elle produisit l'une et l'autre. Il y avoit des jours où ils étoient les meilleurs amis du monde, et d'autres où ils étoient ennemis mortels. Les jours d'amitié ils se cherchoient, ils se fêtoient, ils s'embrassoient, ils se communiquoient leurs peines, leurs plaisirs, leurs besoins ; ils se consultoient sur leurs affaires les plus secrètes, sur leurs intérêts domestiques, sur leurs espérances, sur leurs craintes, sur leurs projets d'avancement. Le lendemain, se rencontroient-ils ? ils passoient l'un à côté de l'autre sans se regarder, ou ils se regardoient fièrement, ils s'appeloient monsieur, ils s'adressoient des mots durs, ils mettoient l'épée à la main et se battoient. S'il arrivoit que

l'un des deux fût blessé, l'autre se précipitoit sur son camarade, pleuroit, se désespéroit, l'accompagnoit chez lui, et s'établissoit à côté de son lit jusqu'à ce qu'il fût guéri. Huit jours, quinze jours, un mois après, c'étoit à recommencer, et l'on voyoit, d'un instant à un autre, deux braves gens... deux braves gens, deux amis sincères, exposés à périr par la main l'un de l'autre, et le mort n'auroit certainement pas été le plus à plaindre des deux. On leur avoit parlé plusieurs fois de la bizarrerie de leur conduite; moi-même, à qui mon capitaine avoit permis de parler, je lui disois: Mais, monsieur, s'il vous arrivoit de le tuer?.... A ces mots il se mettoit à pleurer, et se couvroit les yeux de ses mains, il couroit dans son appartement comme un fou. Deux heures après, ou son camarade le ramenoit chez lui blessé, ou il rendoit le même service à son camarade. Ni mes remontrances... ni mes remontrances, ni celles des autres n'y faisoient rien, on n'y trouva de remède qu'à les séparer. Le ministre de la guerre fut instruit d'une persévérance si singulière dans des extrémités si opposées, et mon capitaine nommé à un commandement de place,

avec injonction expresse de se rendre sur-le-champ à son poste, et défense de s'en éloigner; une autre défense fixa son camarade au régiment.... Je crois que ce maudit cheval me fera devenir fou... A peine les ordres du ministre furent-ils arrivés, que mon capitaine, sous prétexte d'aller remercier de la faveur qu'il venoit d'obtenir, partit pour la cour, représenta qu'il étoit riche, et que son camarade indigent avoit le même droit aux graces du roi; que le poste qu'on venoit de lui accorder récompenseroit les services de son ami, suppléeroit à son peu de fortune, et qu'il en seroit, lui, comblé de joie. Comme le ministre n'avoit eu d'autre intention que de séparer ces deux hommes bizarres, et que les procédés généreux touchent toujours, il fut arrêté.... Maudite bête, tiendras-tu ta tête droite?.... Il fut arrêté que mon capitaine resteroit au régiment, et que son camarade iroit occuper le commandement de place.

A peine furent-ils séparés qu'ils sentirent le besoin qu'ils avoient l'un de l'autre; ils tombèrent dans une mélancolie profonde. Mon capitaine demanda un congé de sémestre pour aller prendre

l'air natal; mais à deux lieues de la garnison il vend son cheval, se déguise en paysan, et s'achemine vers la place que son ami commandoit. Il paroît que c'étoit une démarche concertée entre eux. Il arrive.... Va donc où tu voudras? Y a-t-il encore là quelque gibet qu'il te plaise de visiter?... Riez bien, monsieur, cela est en effet très-plaisant.... Il arrive; mais il étoit écrit là-haut que, quelques précautions qu'ils prissent pour cacher la satisfaction qu'ils avoient de se revoir, et de ne s'aborder qu'avec les marques extérieures de la subordination d'un paysan à un commandant de place, des soldats, quelques officiers qui se rencontroient par hasard à leur entrevue, et qui seroient instruits de leur aventure, prendroient des soupçons et iroient prévenir le major de la place.

Celui-ci, homme prudent, sourit de l'avis, mais ne laissa pas d'y attacher toute l'importance qu'il méritoit. Il mit des espions autour du commandant. Leur premier rapport fut que le commandant sortoit peu, et que le paysan ne sortoit point du tout. Il étoit impossible que ces deux hommes vécussent ensemble huit

jours de suite sans que leur étrange manie les reprît, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Voyez, lecteur, combien je suis obligeant; il ne tiendroit qu'à moi de donner un coup de fouet aux chevaux qui traînent le carrosse drapé de noir, d'assembler, à la porte du gîte prochain, Jacques, son maître, les gardes des fermes ou les cavaliers de maréchaussée avec le reste de leur cortége, interrompre l'histoire du capitaine de Jacques, et de vous impatienter à mon aise; mais pour cela il faudroit mentir, et je n'aime pas le mensonge, à moins qu'il ne soit utile et forcé. Le fait est que Jacques et son maître ne virent plus le carrosse drapé, et que Jacques, toujours inquiet de l'allure de son cheval, continua son récit.

Un jour les espions rapportèrent au major qu'il y avoit eu une contestation fort vive entre le commandant et le paysan, qu'ensuite ils étoient sortis, le paysan marchant le premier, le commandant ne le suivant qu'à regret, et qu'ils étoient entrés chez un banquier de la ville, où ils étoient encore.

On apprit dans la suite que, n'espérant plus de se revoir, ils avoient résolu

de se battre à toute outrance, et que, sensible aux devoirs de la plus tendre amitié, au moment même de la férocité la plus inouie, mon capitaine qui étoit riche, comme je vous l'ai dit.... mon capitaine qui étoit riche, avoit exigé de son camarade qu'il acceptât une lettre-de-change de vingt-quatre mille livres qui lui assurât de quoi vivre chez l'étranger, au cas qu'il fût tué, celui-ci protestant qu'il ne se battroit point sans ce préalable; l'autre répondant à cette offre : Est-ce que tu crois, mon ami, que, si je te tue, je te survivrai ?... J'espère, monsieur, que vous ne me condamnerez pas à finir notre voyage sur ce bizarre animal...

Ils sortoient de chez le banquier, et ils s'acheminoient vers les portes de la ville, lorsqu'ils se virent entourés du major et de quelques officiers. Quoique cette rencontre eût l'air d'un incident fortuit, nos deux amis, nos deux ennemis, comme il vous plaira de les appeler, ne s'y méprirent pas. Le paysan se laissa connoître pour ce qu'il étoit. On alla passer la nuit dans une maison écartée. Le lendemain, dès la pointe du jour, mon capitaine, après avoir embrassé plusieurs fois son camarade, s'en

sépara pour ne plus le revoir. A peine fut-il arrivé dans son pays, qu'il mourut.

LE MAÎTRE.

Et qui est-ce qui t'a dit qu'il étoit mort?

JACQUES.

Et ce cercueil? Et ce carrosse à ses armes? Mon pauvre capitaine est mort, je n'en doute pas.

LE MAÎTRE.

Et ce prêtre les mains liées sur le dos; et ces gens les mains liées sur le dos; et ces gardes de la ferme ou ces cavaliers de maréchaussée, et ce retour du convoi vers la ville? Ton capitaine est vivant, je n'en doute pas; mais ne sais-tu rien de son camarade?

JACQUES.

L'histoire de son camarade est une belle ligne du grand rouleau ou de ce qui est écrit là-haut.

LE MAÎTRE.

J'espère....

Le cheval de Jacques ne permit pas à son maître d'achever; il part comme un éclair, ne s'écartant ni à droite ni à gauche, suivant la grande route. On ne vit plus Jacques; et son maître per-

suadé que le chemin aboutissoit à des fourches patibulaires, se tenoit les côtés de rire. Et puisque Jacques et son maître ne sont bons qu'ensemble et ne valent rien séparés, non plus que Don-Quichotte sans Sancho, et Richardet sans Ferragus, ce que le continuateur de Cervantès et l'imitateur de l'Arioste, monsignor Forti-Guerra, n'ont pas assez compris, lecteur, causons ensemble jusqu'à ce qu'ils se soient rejoints.

Vous allez prendre l'histoire du capitaine de Jacques pour un conte, et vous aurez tort. Je vous proteste que telle qu'il l'a racontée à son maître, tel fut le récit que j'en avois entendu faire aux invalides, je ne sais en quelle année, le jour de Saint-Louis, à table chez un monsieur de Saint-Etienne, major de l'hôtel; et l'historien qui parloit en présence de plusieurs autres officiers de la maison qui avoient connoissance du fait, étoit un personnage grave qui n'avoit point du tout l'air d'un badin. Je vous le répète donc pour ce moment et pour la suite; soyez circonspect si vous ne voulez pas prendre dans cet entretien de Jacques et de son maître le vrai pour le faux, le faux pour le vrai. Vous voilà

bien averti, et je m'en lave les mains.
— Voilà, me direz-vous, deux hommes bien extraordinaires ! — Et c'est-là ce qui vous met en défiance? Premièrement, la nature est si variée, sur-tout dans les instincts et les caractères, qu'il n'y a rien de si bizarre dans l'imagination d'un poète, dont l'expérience et l'observation ne vous offrissent le modèle dans la nature. Moi, qui vous parle, j'ai rencontré le pendant du médecin malgré lui, que j'avois regardé jusques-là comme la plus folle et la plus gaie des fictions. — Quoi! le pendant du mari à qui sa femme dit : J'ai trois enfans sur les bras; et qui lui répond : Mets-les à terre... Ils me demandent du pain; donne-leur le fouet ! — Précisément. Voici son entretien avec ma femme. — Vous voilà, M. Gousse? — Non, madame, je ne suis pas un autre. — D'où venez-vous? — D'où j'étois allé. — Qu'avez-vous fait là? — J'ai raccommodé un moulin qui alloit mal. — A qui appartenoit ce moulin? — Je n'en sais rien; je n'étois pas allé pour raccommoder le meûnier. — Vous êtes fort bien vêtu contre votre usage; pourquoi sous cet habit, qui est très-propre, une chemise sale? — C'est que

je n'en ai qu'une. — Et pourquoi n'en avez-vous qu'une ? — C'est que je n'ai qu'un corps à-la-fois. — Mon mari n'y est pas, mais cela ne vous empêchera pas de dîner ici. — Non, puisque je ne lui ai confié ni mon estomac ni mon appétit. — Comment se porte votre femme ? — Comme il lui plaît ; c'est son affaire. — Et vos enfans ? — A merveille ! — Et celui qui a de si beaux yeux, un si bel embonpoint, une si belle peau ? — Beaucoup mieux que les autres ; il est mort. — Leur apprenez-vous quelque chose ? — Non, madame. — Quoi ! ni à lire, ni à écrire, ni le catéchisme ? — Ni à lire, ni à écrire, ni le catéchisme. — Et pourquoi cela ? — C'est qu'on ne m'a rien appris, et que je n'en suis pas plus ignorant. S'ils ont de l'esprit, ils feront comme moi ; s'ils sont sots, ce que je leur apprendrois ne les rendroit que plus sots.... — Si vous rencontrez jamais cet original, il n'est pas nécessaire de le connoître pour l'aborder. Entraînez-le dans un cabaret ; dites-lui votre affaire, proposez-lui de vous suivre à vingt lieues, il vous suivra ; après l'avoir employé, renvoyez-le sans un sou, il s'en retourna satisfait. Avez-

vous entendu parler d'un certain Prémonval, qui donnoit à Paris des leçons publiques de mathématiques? C'étoit son ami.... Mais Jacques et son maître se sont peut-être rejoints, voulez-vous que nous allions à eux, ou rester avec moi?... Gousse et Prémonval tenoient ensemble l'école. Parmi les élèves qui s'y rendoient en foule, il y avoit une jeune fille appelée mademoiselle Pigeon, la fille de cet habile artiste qui a construit ces deux beaux planisphères qu'on a transportés du Jardin du Roi dans les salles de l'académie des sciences. Mademoiselle Pigeon alloit là tous les matins avec son porte-feuille sous le bras et son étui de mathématiques dans son manchon. Un des professeurs, Prémonval, devint amoureux de son écolière; et tout à travers les propositions sur les solides inscrits à la sphère, il y eut un enfant de fait. Le père Pigeon n'étoit pas homme à entendre patiemment la vérité de ce corollaire. La situation des amans devient embarrassante, ils en confèrent, mais n'ayant rien, mais rien du tout, quel pouvoit être le résultat de leurs délibérations? Ils appellent à leur secours l'ami Gousse. Celui-ci, sans mot dire, vend tout ce

qu'il possède, linge, habits, machines, meubles, livres, fait une somme, jette les deux amoureux dans une chaise de poste, les accompagne à franc-étrier jusqu'aux Alpes; là, il vide sa bourse du peu d'argent qui lui restoit, le leur donne, les embrasse, leur souhaite un bon voyage, et s'en revient à pied demandant l'aumône jusqu'à Lyon, où il gagna, à peindre les parois d'un cloître de moines, de quoi revenir à Paris sans mendier. — Cela est très-beau. — Assurément! et d'après cette action héroïque vous croyez à Gousse un grand fond de morale? Eh bien! détrompez-vous, il n'en avoit pas plus qu'il n'y en a dans la tête d'un brochet. — Cela est impossible. — Cela est. Je l'avois occupé. Je lui donne un mandat de quatre-vingts livres sur mes commettans; la somme étoit écrite en chiffres: Que fait-il? Il ajoute un zéro, et se fait payer huit cents livres. — Ah, l'horreur! — Il n'est pas plus malhonnête quand il me vole, qu'honnête quand il se dépouille pour un ami; c'est un original sans principes. Ces quatre-vingts francs ne lui suffisoient pas, avec un trait de plume il s'en procuroit huit cents dont il avoit



besoin. Et les livres précieux dont il me fait présent? — Qu'est-ce que ces livres? — Mais Jacques et son maître? Mais les amours de Jacques? Ah! lecteur, la patience avec laquelle vous m'écoutez me prouve le peu d'intérêt que vous prenez à mes deux personnages, et je suis tenté de les laisser où ils sont.... J'avois besoin d'un livre précieux, il me l'apporte; quelque temps après j'ai besoin d'un autre livre précieux, il me l'apporte encore; je veux les payer, il en refuse le prix. J'ai besoin d'un troisième livre précieux. Pour celui-ci, dit-il, vous ne l'aurez pas, vous avez parlé trop tard, mon docteur de Sorbonne est mort. — Et qu'a de commun la mort de votre docteur de Sorbonne avec le livre que je desire? Est-ce que vous avez pris les deux autres dans sa bibliothèque? — Assurément! — Sans son aveu? — Eh! qu'en avois-je besoin pour exercer une justice distributive? Je n'ai fait que déplacer ces livres pour le mieux, en les transférant d'un endroit où ils étoient inutiles, dans un autre où l'on en feroit un bon usage.... — Et prononcez après cela sur l'allure des hommes! Mais c'est l'histoire de Gousse avec sa femme

qui est excellente.... Je vous entends, vous en avez assez, et votre avis seroit que nous allassions rejoindre nos deux voyageurs. Lecteur, vous me traitez comme un automate, cela n'est pas poli; dites les amours de Jacques, ne dites pas les amours de Jacques, je veux que vous me parliez de l'histoire de Gousse; j'en ai assez.... Il faut sans doute que j'aille quelquefois à votre fantaisie; mais il faut que j'aille quelquefois à la mienne; sans compter que tout auditeur qui me permet de commencer un récit s'engage d'en entendre la fin.

Je vous ai dit, premièrement; or dire un premièrement, c'est annoncer au moins un secondement. Secondement donc.... Ecoutez-moi, ne m'écoutez pas, je parlerai tout seul.... Le capitaine de Jacques et son camarade pouvoient être tourmentés d'une jalousie violente et secrète; c'est un sentiment que l'amitié n'éteint pas toujours. Rien de si difficile à pardonner que le mérite. N'appréhendoient-ils pas un passe-droit, qui les auroit également offensés tous deux? Sans s'en douter, ils cherchoient d'avance à se délivrer d'un concurrent dangereux, ils se tâtoient pour l'occasion à venir.

Mais comment avoir cette idée de celui qui cède si généreusement son commandement de place à son ami indigent ? Il le cède, il est vrai ; mais s'il en eut été privé, peut-être l'eût-il revendiqué à la pointe de l'épée. Un passe-droit entre militaires, s'il n'honore pas celui qui en profite, déshonore son rival. Mais laissons tout cela, et disons que c'étoit leur coin de folie. Est-ce que chacun n'a pas le sien ? Celui de nos deux officiers fut pendant plusieurs siècles celui de toute l'Europe ; on l'appeloit l'esprit de chevalerie. Toute cette multitude brillante, armée de pied en cap, décorée de diverses livrées d'amour, caracolant sur des palefrois, la lance au poing, la visière haute ou baissée, se regardant fièrement, se mesurant de l'œil, se menaçant, se renversant sur la poussière, jonchant l'espace d'un vaste tournoi des éclats d'armes brisées, n'étoient que des amis jaloux du mérite en vogue. Ces amis, au moment où ils tenoient leurs lances en arrêt, chacun à l'extrémité de la carrière, et qu'ils avoient pressé de l'aiguillon les flancs de leurs coursiers, devenoient les plus terribles ennemis ; ils fondoient les uns sur les autres avec la

même fureur qu'ils auroient portée sur un champ de bataille. Eh bien! nos deux officiers n'étoient que deux paladins, nés de nos jours, avec les mœurs des anciens. Chaque vertu et chaque vice se montre et passe de mode. La force du corps eut son temps, l'adresse aux exercices eut le sien. La bravoure est tantôt plus tantôt moins considérée; plus elle est commune, moins on en est vain, moins on en fait l'éloge. Suivez les inclinations des hommes, et vous en remarquerez qui semblent être venus au monde trop tard, ils sont d'un autre siècle. Et qu'est-ce qui empêcheroit de croire que nos deux militaires avoient été engagés dans ces combats journaliers et périlleux par le seul desir de trouver le côté foible de son rival et d'obtenir la supériorité sur lui? Les duels se répètent dans la société sous toutes sortes de formes, entre des prêtres, entre des magistrats, entre des littérateurs, entre des philosophes; chaque état a sa lance et ses cavaliers, et nos assemblées les plus respectables, les plus amusantes, ne sont que de petits tournois où quelquefois on porte les livrées de l'amour dans le fond de son cœur, sinon sur l'épaule.

Plus il y a d'assistans, plus la joûte est vive ; la présence des femmes y pousse la chaleur et l'opiniâtreté à toute outrance, et la honte d'avoir succombé devant elles ne s'oublie guère.

Et Jacques ?.... Jacques avoit franchi les portes de la ville, traversé les rues aux acclamations des enfans, et atteint l'extrémité du fauxbourg opposé, où son cheval s'élançant dans une petite porte basse, il y eut entre le linteau de cette porte et la tête de Jacques un choc terrible dans lequel il falloit que le linteau fût déplacé ou Jacques renversé en arrière ; ce fut, comme on pense bien, le dernier qui arriva. Jacques tomba, la tête fendue et sans connoissance. On le ramasse, on le rappelle à la vie avec des eaux spiritueuses, je crois même qu'il fut saigné par le maître de la maison. — Cet homme étoit donc chirurgien ? — Non. Cependant son maître étoit arrivé et demandoit de ses nouvelles à tous ceux qu'il rencontroit. N'auriez-vous point apperçu un grand homme sec, monté sur un cheval pie ? — Il vient de passer, il alloit comme si le diable l'eut emporté ; il doit être arrivé chez son maître. — Et qui est son maître ? — Le bourreau. — Le

bourreau ! — Oui, car ce cheval est le sien. — Où demeure le bourreau ? — Assez loin, mais ne vous donnez pas la peine d'y aller, voilà ses gens qui vous apportent apparemment l'homme sec que vous demandez, et que nous avons pris pour un de ses valets.... — Et qui est-ce qui parloit ainsi avec le maître de Jacques ? c'étoit un aubergiste à la porte duquel il s'étoit arrêté ; il n'y avoit pas à se tromper : il étoit court et gros comme un tonneau ; en chemise retroussée jusqu'aux coudes, avec un bonnet de coton sur la tête, un tablier de cuisine autour de lui et un grand couteau à son côté. Vîte, vîte, un lit pour ce malheureux, lui dit le maître de Jacques, un chirurgien, un médecin, un apothicaire.... Cependant on avoit déposé Jacques à ses pieds, le front couvert d'une épaisse et énorme compresse, et les yeux fermés. — Jacques ? Jacques ? — Est-ce vous, mon maître ? — Oui c'est moi ; regarde-moi donc. — Je ne saurois. — Qu'est-ce donc qu'il t'est arrivé ? — Ah le cheval ! le maudit cheval ! je vous dirai tout cela demain, si je ne meurs pas pendant la nuit... — Tandis qu'on le transportoit et qu'on le montoit à sa chambre, le maître diri-

geoit la marche et crioit : Prenez garde, allez doucement, doucement, mordieu ! vous allez le blesser. Toi, qui le tiens par les jambes, tourne à droite ; toi, qui lui tiens la tête, tourne à gauche.... Et Jacques disoit à voix basse : Il étoit donc écrit là-haut !....

A peine Jacques fut-il couché, qu'il s'endormit profondément. Son maître passa la nuit à son chevet, lui tâtant le pouls et humectant sans cesse sa compresse avec de l'eau vulnéraire. Jacques le surprit à son réveil dans cette fonction, et lui dit : Que faites-vous là ?

LE MAÎTRE.

Je te veille. Tu es mon serviteur quand je suis malade ou bien portant, mais je suis le tien quand tu te portes mal.

JACQUES.

Je suis bien aise de savoir que vous êtes humain ; ce n'est pas trop la qualité des maîtres envers leurs valets.

LE MAÎTRE.

Comment va la tête ?

JACQUES.

Aussi bien que la solive contre laquelle elle a lutté.

LE MAÎTRE.

Prends ce drap entre tes dents et secoue fort.... Qu'as-tu senti?

JACQUES.

Rien, la cruche me paroît sans fêlure.

LE MAÎTRE.

Tant mieux; tu veux te lever, je crois?

JACQUES.

Et que voulez-vous que je fasse là?

LE MAÎTRE.

Je veux que tu te reposes.

JACQUES.

Mon avis à moi est que nous déjeûnions et que nous partions.

LE MAÎTRE.

Et le cheval?

JACQUES.

Je l'ai laissé chez son maître, honnête homme, galant homme, qui l'a repris pour ce qu'il nous l'a vendu.

LE MAÎTRE.

Et cet honnête homme, ce galant homme, sais-tu qui il est?

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

Je te le dirai quand nous serons en route.

JACQUES.

Et pourquoi pas à présent ? Quel mystère y a-t-il à cela ?

LE MAÎTRE.

Mystère ou non, quelle nécessité y a-t-il de te l'apprendre dans ce moment ou dans un autre ?

JACQUES.

Aucune.

LE MAÎTRE.

Mais il te faut un cheval.

JACQUES.

L'hôte de cette auberge ne demandera peut-être pas mieux que de nous céder un des siens.

LE MAÎTRE.

Dors encore un moment, et je vais voir à cela.

Le maître de Jacques descend, ordonne le déjeûner, achète un cheval, remonte et trouve Jacques habillé. Ils ont déjeûné et les voilà partis ; Jacques protestant qu'il étoit malhonnête de s'en

aller

aller sans avoir fait une visite de politesse au citoyen à la porte duquel il s'étoit presque assommé et qui l'avoit si obligeamment secouru ; son maître le tranquillisant sur sa délicatesse par l'assurance qu'il avoit bien récompensé ses satellites qui l'avoient apporté à l'auberge ; Jacques prétendant que l'argent donné aux serviteurs ne l'acquittoit pas avec leur maître ; que c'étoit ainsi que l'on inspiroit aux hommes le regret et le dégoût de la bienfaisance, et que l'on se donnoit à soi-même un air d'ingratitude. Mon maître, j'entends tout ce que cet homme dit de moi par ce que je dirois de lui, s'il étoit à ma place et moi à la sienne... Ils sortoient de la ville lorsqu'ils rencontrèrent un homme grand et vigoureux, le chapeau bordé sur la tête, l'habit galonné sur toutes les tailles, allant seul, si vous en exceptez deux grands chiens qui le précédoient. Jacques ne l'eut pas plutôt apperçu, que de descendre de cheval, s'écrier : C'est lui ! et se jeter à son cou, fut l'affaire d'un instant. L'homme aux deux chiens paroissoit très-embarrassé des caresses de Jacques, le repoussoit doucement, et lui disoit : Monsieur, vous me faites trop d'hon-

neur. — Et non! je vous dois la vie, et je ne saurois trop vous en remercier. — Vous ne savez pas qui je suis. — N'êtes-vous pas le citoyen officieux qui m'a secouru, qui m'a saigné et qui m'a pansé lorsque mon cheval.... — Il est vrai. — N'êtes-vous pas le citoyen honnête qui a repris ce cheval pour le même prix qu'il me l'avoit vendu? — Je le suis. Et Jacques de le rembrasser sur une joue et sur l'autre, et son maître de sourire, et les deux chiens debout, le nez en l'air et comme émerveillés d'une scène qu'ils voyoient pour la première fois. Jacques, après avoir ajouté à ses démonstrations de gratitude force révérences, que son bienfaiteur ne lui rendoit pas, et force souhaits qu'on recevoit froidement, remonte sur son cheval, et dit à son maître: J'ai la plus profonde vénération pour cet homme que vous devez me faire connoître.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi, Jacques, est-il si vénérable à vos yeux?

JACQUES.

C'est que n'attachant aucune importance aux services qu'il rend, il faut qu'il

soit naturellement officieux et qu'il ait une longue habitude de bienfaisance.

LE MAÎTRE.

Et à quoi jugez-vous cela ?

JACQUES.

A l'air indifférent et froid avec lequel il a reçu mon remercîment ; il ne me salue point, il ne me dit pas un mot, il semble me méconnoître, et peut-être à présent se dit-il en lui-même avec un sentiment de mépris : Il faut que la bienfaisance soit fort étrangère à ce voyageur, et que l'exercice de la justice lui soit bien pénible, puisqu'il en est si touché... Qu'est-ce qu'il y a donc de si absurde dans ce que je vous dis pour vous faire rire de si bon cœur ?.... Quoi qu'il en soit, dites-moi le nom de cet homme, afin que je le mette sur mes tablettes.

LE MAÎTRE.

Très-volontiers ; écrivez.

JACQUES.

Dites.

LE MAÎTRE.

Ecrivez : L'homme auquel je porte la plus profonde vénération....



JACQUES.

La plus profonde vénération....

LE MAÎTRE.

Est....

JACQUES.

Est....

LE MAÎTRE.

Le bourreau de ***.

JACQUES.

Le bourreau!

LE MAÎTRE.

Oui, oui, le bourreau.

JACQUES.

Pourriez-vous me dire où est le sel de cette plaisanterie?

LE MAÎTRE.

Je ne plaisante point. Suivez les chaînons de votre gourmette. Vous avez besoin d'un cheval, le sort vous adresse à un passant, et ce passant, c'est un bourreau. Ce cheval vous conduit deux fois entre des fourches patibulaires, la troisième il vous dépose chez un bourreau; là vous tombez sans vie; de-là on vous apporte, où? dans une auberge, un gîte,

un asyle commun. Jacques, savez-vous l'histoire de la mort de Socrate?

JACQUES.

Non.

LE MAÎTRE.

C'étoit un sage d'Athènes. Il y a long-temps que le rôle de sage est dangereux parmi les fous. Ses concitoyens le condamnèrent à boire la ciguë. Eh bien! Socrate fit comme vous venez de faire, il en usa avec le bourreau qui lui présenta la ciguë aussi poliment que vous. Jacques, vous êtes une espèce de philosophe, convenez-en. Je sais bien que c'est une race d'hommes odieuse aux grands, devant lesquels ils ne fléchissent point le genou; aux magistrats, protecteurs par état des préjugés qu'ils poursuivent; aux prêtres, qui les voyent rarement aux pieds de leurs autels; aux poètes, gens sans principes et qui regardent sottement la philosophie comme la cognée des beaux-arts, sans compter que ceux même d'entre eux qui se sont exercés dans le genre odieux de la satire, n'ont été que des flatteurs; aux peuples, de tout temps les esclaves des tyrans qui les oppriment, des fripons qui les trompent

et des bouffons qui les amusent. Ainsi je connois, comme vous voyez, tout le péril de votre profession et toute l'importance de l'aveu que je vous demande, mais je n'abuserai pas de votre secret. Jacques, mon ami, vous êtes un philosophe, j'en suis fâché pour vous; et s'il est permis de lire dans les choses présentes celles qui doivent arriver un jour, et si ce qui est écrit là-haut se manifeste quelquefois aux hommes long-temps avant l'événement, je présume que votre mort sera philosophique, et que vous recevrez le lacet d'aussi bonne grace que Socrate reçut la coupe de la ciguë.

JACQUES.

Mon maître, un prophète ne diroit pas mieux; mais heureusement.....

LE MAÎTRE.

Vous n'y croyez pas trop; ce qui achève de donner de la force à mon pressentiment.

JACQUES.

Et vous, monsieur, y croyez-vous?

LE MAÎTRE.

J'y crois; mais je n'y croirois pas, que ce seroit sans conséquence.

JACQUES.

Et pourquoi?

LE MAÎTRE.

C'est qu'il n'y a du danger que pour ceux qui parlent, et je me tais.

JACQUES.

Et aux pressentimens?

LE MAÎTRE.

J'en ris, mais j'avoue que c'est en tremblant. Il y en a qui ont un caractère si frappant! On a été bercé de ces contes-là de si bonne heure! Si vos rêves s'étoient réalisés cinq ou six fois, et qu'il vous arrivât de rêver que votre ami est mort, vous iriez bien vîte le matin chez lui pour savoir ce qu'il en est. Mais les pressentimens dont il est impossible de se défendre, ce sont sur-tout ceux qui se présentent au moment où la chose se passe loin de nous, et qui ont un air symbolique.

JACQUES.

Vous êtes quelquefois si profond et si sublime, que je ne vous entends pas. Ne pourriez-vous pas m'éclaircir cela par un exemple?

LE MAÎTRE.

Rien de plus aisé. Une femme vivoit à la campagne avec son mari octogénaire et attaqué de la pierre. Le mari quitte sa femme et vient à la ville se faire opérer. La veille de l'opération il écrit à sa femme : « A l'heure où vous recevrez » cette lettre je serai sous le bistouri de » frère Cosme.....». Tu connois ces anneaux de mariage qui se séparent en deux parties, sur chacune desquelles les noms de l'époux et de sa femme sont gravés. Eh bien ! cette femme en avoit un pareil au doigt, lorsqu'elle ouvrit la lettre de son mari. A l'instant les deux moitiés de cet anneau se séparent, celle qui portoit son nom reste à son doigt, celle qui portoit le nom de son mari tombe brisée sur la lettre qu'elle lisoit.... Dis-moi, Jacques, crois-tu qu'il y ait de tête assez forte, d'ame assez ferme pour n'être pas plus ou moins ébranlée d'un pareil incident, et dans une circonstance pareille ? Aussi cette femme en pensa mourir. Ses transes durèrent jusqu'au jour de la poste suivante, par laquelle son mari lui écrivit que l'opération s'étoit faite heureusement, qu'il étoit hors de

tout danger, et qu'il se flattoit de l'embrasser avant la fin du mois.

JACQUES.

Et l'embrassa-t-il en effet ?

LE MAÎTRE.

Oui.

JACQUES.

Je vous ai fait cette question, parce que j'ai remarqué plusieurs fois que le destin étoit cauteleux. On lui dit au premier moment qu'il en aura menti, et il se trouve au second moment qu'il a dit vrai. Ainsi donc, monsieur, vous me croyez dans le cas du pressentiment symbolique, et, malgré vous, vous me croyez menacé de la mort du philosophe ?

LE MAÎTRE.

Je ne saurois te le dissimuler; mais pour écarter cette triste idée, ne pourrois-tu pas....

JACQUES.

Reprendre l'histoire de mes amours?...
Jacques reprit l'histoire de ses amours. Nous l'avions laissé, je crois, avec le chirurgien.

LE CHIRURGIEN.

J'ai peur qu'il n'y ait de la besogne à votre genou pour plus d'un jour.

JACQUES.

Il y en aura tout juste pour tout le temps qui est écrit là-haut ; qu'importe ?

LE CHIRURGIEN.

A tant par jour pour le logement, la nourriture et mes soins, cela fera une somme.

JACQUES.

Docteur, il ne s'agit pas de la somme pour tout ce temps, mais combien par jour.

LE CHIRURGIEN.

Vingt-cinq sous, seroit-ce trop ?

JACQUES.

Beaucoup trop ; allons, docteur, je suis un pauvre diable, ainsi réduisons la chose à la moitié, et avisez le plus promptement que vous pourrez à me faire transporter chez vous.

LE CHIRURGIEN.

Douze sous et demi, ce n'est guère ; vous mettrez bien les treize sous ?

JACQUES.

Douze sous et demi, treize sous.... Tope.

LE CHIRURGIEN.

Et vous paierez tous les jours ?

JACQUES.

C'est la condition.

LE CHIRURGIEN.

C'est que j'ai une diable de femme qui n'entend pas raillerie, voyez-vous.

JACQUES.

Eh! docteur, faites-moi transporter bien vîte auprès de votre diable de femme.

LE CHIRURGIEN.

Un mois, à treize sous par jour, c'est dix-neuf livres dix sous. Vous mettrez bien vingt francs ?

JACQUES.

Vingt francs, soit.

LE CHIRURGIEN.

Vous voulez être bien nourri, bien soigné, promptement guéri. Outre la nourriture, le logement et les soins, il y aura peut-être les médicamens, il y aura les linges, il y aura....

JACQUES.

Après ?

LE CHIRURGIEN.

Ma foi, le tout vaudra bien vingt-quatre francs.

JACQUES.

Va pour vingt-quatre francs; mais sans queue.

LE CHIRURGIEN.

Un mois à vingt-quatre francs, deux mois, cela fera quarante-huit livres; trois mois, cela fera soixante et douze livres. Ah! que la doctoresse seroit contente, si vous pouviez lui avancer, en entrant, la moitié de ces soixante et douze livres!

JACQUES.

J'y consens.

LE CHIRURGIEN.

Elle seroit bien plus contente encore...

JACQUES.

Si je payois le quartier? Je le paierai.

Jacques ajouta : Le chirurgien alla retrouver mes hôtes, les prévint de notre arrangement, et, un moment après, l'homme, la femme et les enfans se ras-

semblèrent autour de mon lit avec un air serein; ce furent des questions sans fin sur ma santé et sur mon genou, des éloges sur le chirurgien, leur compère et sa femme, des souhaits à perte de vue, la plus belle affabilité, un intérêt! un empressement à me servir! Cependant le chirurgien ne leur avoit pas dit que j'avois quelque argent, mais il connoissoit l'homme; il me prenoit chez lui, et ils le savoient. Je payai ce que je devois à ces gens, je fis aux enfans de petites largesses que leur père et mère ne laissèrent pas long-temps entre leurs mains. C'étoit le matin. L'hôte partit pour s'en aller aux champs, l'hôtesse prit sa hotte sur ses épaules et s'éloigna; les enfans, attristés et mécontens d'avoir été spoliés, disparurent, et quand il fut question de me tirer de mon grabat, de me vêtir et de m'arranger sur mon brancard, il ne se trouva personne que le docteur, qui se mit à crier à tue-tête, et que personne n'entendit.

LE MAÎTRE.

Et Jacques qui aime à se parler lui-même, se disoit apparemment: Ne payez jamais d'avance, si vous ne voulez pas être mal servi.

JACQUES.

Non, mon maître; ce n'étoit pas le temps de moraliser, mais bien celui de s'impatienter et de jurer. Je m'impatientai, je jurai, je fis de la morale ensuite; et, tandis que je moralisois, le docteur, qui m'avoit laissé seul, revint avec deux paysans qu'il avoit loués pour mon transport et à mes frais, ce qu'il ne me laissa pas ignorer. Ces hommes me rendirent tous les soins préliminaires à mon installation sur l'espèce de brancard qu'on me fit avec un matelas étendu sur des perches.

LE MAÎTRE.

Dieu soit loué! te voilà dans la maison du chirurgien, et amoureux de la femme ou de la fille du docteur.

JACQUES.

Je crois, mon maître, que vous vous trompez.

LE MAÎTRE.

Et tu crois que je passerai trois mois dans la maison du docteur avant que d'avoir entendu le premier mot de tes amours? Ah! Jacques, cela ne se peut. Fais-moi grace, je te prie, et de la des-

cription de la maison, et du caractère du docteur, et de l'humeur de la doctoresse, et des progrès de ta guérison; saute, saute par-dessus tout cela. Au fait, allons au fait. Voilà ton genou à-peu-près guéri, te voilà assez bien portant, et tu aimes.

JACQUES.

J'aime donc, puisque vous êtes si pressé.

LE MAÎTRE.

Et qui aimes-tu?

JACQUES.

Une grande brune de dix-huit ans, faite au tour, grands yeux noirs, petite bouche vermeille, beaux bras, jolies mains.... Ah! mon maître, les jolies mains!... C'est que ces mains-là....

LE MAÎTRE.

Tu crois encore les tenir.

JACQUES.

C'est que vous les avez prises et tenues plus d'une fois à la dérobée, et qu'il n'a dépendu que d'elles que vous n'en ayez fait tout ce qu'il vous plairoit.

LE MAÎTRE.

Ma foi, Jacques, je ne m'attendois pas à celui-là.

JACQUES.

Ni moi non plus.

LE MAÎTRE.

J'ai beau rêver, je ne me rappelle ni grande brune, ni jolies mains : tâche de t'expliquer.

JACQUES.

J'y consens; mais c'est à la condition que nous reviendrons sur nos pas, et que nous rentrerons dans la maison du chirurgien.

LE MAÎTRE.

Crois-tu que cela soit écrit là-haut?

JACQUES.

C'est vous qui me l'allez apprendre; mais il est écrit ici-bas que *chi va piano va sano.*

LE MAÎTRE.

Et que *chi va sano va lontano;* et je voudrois bien arriver.

JACQUES.

Eh bien ! qu'avez-vous résolu ?

LE MAÎTRE.

Ce que tu voudras.

JACQUES.

En ce cas, nous revoilà chez le chirurgien, et il étoit écrit là-haut que nous y reviendrions. Le docteur, sa femme et ses enfans se concertèrent si bien pour épuiser ma bourse par toutes sortes de petites rapines, qu'ils y eurent bientôt réussi. La guérison de mon genou paroissoit bien avancée sans l'être, la plaie étoit refermée à peu de chose près, je pouvois sortir à l'aide d'une béquille, et il me restoit encore dix-huit francs. Pas de gens qui aiment plus à parler que les bègues, pas de gens qui aiment plus à marcher que les boiteux. Un jour d'automne, un après-dîner qu'il faisoit beau, je projetai une longue course; du village que j'habitois au village voisin, il y avoit environ deux lieues.

LE MAÎTRE.

Et ce village s'appeloit?

JACQUES.

Si je vous le nommois vous sauriez tout. Arrivé là, j'entrai dans un cabaret,

je me reposai, je me rafraîchis. Le jour commençoit à baisser, et je me disposois à regagner le gîte, lorsque, de la maison où j'étois, j'entendis une femme qui poussoit les cris les plus aigus. Je sortis; on s'étoit attroupé autour d'elle. Elle étoit à terre, elle s'arrachoit les cheveux; elle disoit, en montrant les débris d'une grande cruche : Je suis ruinée, je suis ruinée pour un mois; pendant ce temps qui est-ce qui nourrira mes pauvres enfans? Cet intendant qui a l'ame plus dure qu'une pierre, ne me fera pas grace d'un sou. Que je suis malheureuse! Je suis ruinée! je suis ruinée!... Tout le monde la plaignoit; je n'entendois autour d'elle que, la pauvre femme! mais personne ne mettoit la main dans sa poche. Je m'approchai brusquement et lui dis : Ma bonne, qui est-ce qui vous est arrivé? — Ce qui m'est arrivé! est-ce que vous ne le voyez pas? On m'avoit envoyée acheter une cruche d'huile : j'ai fait un faux pas, je suis tombée, ma cruche s'est cassée, et voilà l'huile dont elle étoit pleine.... Dans ce moment survinrent les petits enfans de cette femme; ils étoient presque nus, et les mauvais vêtemens de leur mère montroient toute la

misère de la famille ; et la mère et les enfans se mirent à crier. Tel que vous me voyez, il en falloit dix fois moins pour me toucher ; mes entrailles s'émurent de compassion, les larmes me vinrent aux yeux. Je demandai à cette femme, d'une voix entrecoupée, pour combien il y avoit d'huile dans sa cruche. Pour combien, me répondit-elle en levant les mains en-haut ? pour neuf francs, pour plus que je ne saurois gagner en un mois... A l'instant déliant ma bourse et lui jetant deux gros écus, tenez, ma bonne, lui dis-je, en voilà douze.... et sans attendre ses remercîmens, je repris le chemin du village.

LE MAÎTRE.

Jacques, vous fîtes là une belle chose.

JACQUES.

Je fis une sottise, ne vous en déplaise. Je ne fus pas à cent pas du village que je me le dis ; je ne fus pas à moitié chemin que je me le dis bien mieux ; arrivé chez mon chirurgien, le gousset vide, je le sentis bien autrement.

LE MAÎTRE.

Tu pourrois bien avoir raison, et mon éloge être aussi déplacé que ta commi-

sération.... Non, non, Jacques, je persiste dans mon premier jugement, et c'est l'oubli de ton propre besoin qui fait le principal mérite de ton action. J'en vois les suites : tu vas être exposé à l'inhumanité de ton chirurgien et de sa femme ; ils te chasseront de chez eux ; mais quand tu devrois mourir à leur porte sur un fumier, sur ce fumier, tu serois satisfait de toi.

JACQUES.

Mon maître, je ne suis pas de cette force-là. Je m'acheminois cahin caha, et, puisqu'il faut vous l'avouer, regrettant mes deux gros écus, qui n'en étoient pas moins donnés, et gâtant par mon regret l'œuvre que j'avois faite. J'étois à une égale distance des deux villages et le jour étoit tout-à-fait tombé, lorsque trois bandits sortent d'entre les broussailles qui bordoient le chemin, se jettent sur moi, me renversent à terre, me fouillent, et sont étonnés de me trouver aussi peu d'argent que j'en avois. Ils avoient compté sur une meilleure proie ; temoins de l'aumône que j'avois faite au village, ils avoient imaginé que celui qui peut se dessaisir aussi lestement d'un demi-louis

devoit en avoir encore une vingtaine. Dans la rage de voir leur espérance trompée et de s'être exposés à avoir les os brisés sur un échafaud pour une poignée de sous-marqués, si je les dénonçois, s'ils étoient pris et que je les reconnusse, ils balancèrent un moment s'ils ne m'assassineroient pas. Heureusement ils entendirent du bruit, ils s'enfuirent, et j'en fus quitte pour quelques contusions que je me fis en tombant et que je reçus tandis qu'on me voloit. Les bandits éloignés, je me retirai, je regagnai le village comme je pus, j'y arrivai à deux heures de nuit, pâle, défait, la douleur de mon genou fort accrue et et souffrant en différens endroits des coups que j'avois remboursés. Le docteur.... Mon maître, qu'avez-vous? Vous serrez les dents, vous vous agitez comme si vous étiez en présence d'un ennemi.

LE MAÎTRE.

J'y suis en effet, j'ai l'épée à la main, je fonds sur tes voleurs et je te venge. Dis-moi donc comment celui qui a écrit le grand rouleau a pu écrire que telle seroit la récompense d'une action géné-

reuse ? Pourquoi moi, qui ne suis qu'un misérable composé de défauts, je prends ta défense, tandis que lui t'a vu tranquillement attaqué, renversé, maltraité, foulé aux pieds, lui qu'on dit être l'assemblage de toute perfection !...

JACQUES.

Mon maître, paix, paix; ce que vous dites-là sent le fagot en diable.

LE MAÎTRE.

Qu'est-ce que tu regardes ?

JACQUES.

Je regarde s'il n'y a personne autour de nous qui nous ait entendus..... Le docteur me tâta le pouls et me trouva de la fièvre. Je me couchai sans parler de mon aventure, rêvant sur mon grabat, ayant à faire à deux ames, Dieu ! quelles ames ! n'ayant pas le sou et pas le moindre doute que le lendemain, à mon réveil, on n'exigeât le prix dont nous étions convenus par jour.

En cet endroit le maître jeta ses bras autour du cou de son valet, en s'écriant : Mon pauvre Jacques, que vas-tu faire ? Que vas-tu devenir? Ta position m'effraie.

JACQUES.

Mon maître, rassurez-vous, me voilà.

LE MAÎTRE.

Je n'y pensois pas; j'étois à demain, à côté de toi, chez le docteur, au moment où tu t'éveilles et où l'on vient te demander de l'argent.

JACQUES.

Mon maître, on ne sait de quoi se réjouir, ni de quoi s'affliger dans la vie. Le bien amène le mal, le mal amène le bien. Nous marchons dans la nuit au-dessous de ce qui est écrit là-haut, également insensés dans nos souhaits, dans notre joie et dans notre affliction. Quand je pleure, je trouve souvent que je suis un sot.

LE MAÎTRE.

Et quand tu ris?

JACQUES.

Je trouve encore que je suis un sot; cependant je ne puis m'empêcher ni de pleurer, ni de rire, et c'est ce qui me fait enrager. J'ai cent fois essayé..... Je ne fermai pas l'œil de la nuit.....

LE MAÎTRE.

Non, non, dis-moi ce que tu as essayé.

JACQUES.

De me moquer de tout. Ah ! si j'avois pu y réussir !

LE MAÎTRE.

A quoi cela t'auroit-il servi ?

JACQUES.

A me délivrer de souci, à n'avoir plus besoin de rien, à me rendre parfaitement maître de moi, à me trouver aussi bien la tête contre une borne au coin de la rue, que sur un bon oreiller. Tel je suis quelquefois; mais le diable est que cela ne dure pas, et que dur et ferme comme un rocher dans les grandes occasions, il arrive souvent qu'une petite contradiction, une bagatelle me déferre, c'est à se donner des soufflets. J'y ai renoncé, j'ai pris le parti d'être comme je suis, et j'ai vu, en y pensant un peu, que cela revenoit presque au même, en ajoutant : qu'importe comme on soit ? C'est une autre résignation plus facile et plus commode.

LE MAÎTRE.

Pour plus commode, cela est sûr.

JACQUES.

Dès le matin, le chirurgien tira mes rideaux

rideaux et me dit : Allons, l'ami, votre genou, car il faut que j'aille au loin. — Docteur, lui dis-je d'un ton douloureux, j'ai sommeil. — Tant mieux ! c'est bon signe. — Laissez-moi dormir, je ne me soucie pas d'être pansé. — Il n'y a pas grand inconvénient à cela, dormez...... — Cela dit, il referme mes rideaux, et je ne dors pas. Une heure après, la doctoresse tira mes rideaux et me dit : Allons, l'ami, prenez votre rôtie au sucre. — Madame la doctoresse, lui répondis-je d'un ton douloureux, je ne me sens pas d'appétit. — Mangez, mangez, vous n'en paierez ni plus, ni moins. — Je ne veux pas manger. — Tant mieux ! ce sera pour mes enfans et pour moi... Et cela dit, elle referme mes rideaux, appelle ses enfans, et les voilà qui se mettent à dépêcher ma rôtie au sucre.

Lecteur, si je faisois ici une pause, et que je reprisse l'histoire de l'homme à une seule chemise, parce qu'il n'avoit qu'un corps à-la-fois, je voudrois bien savoir ce que vous en penseriez ? Que je me suis fourré dans un *impasse*, à la Voltaire, ou vulgairement dans un cul-de-sac, d'où je ne sais comment sortir, et que je me jette dans un conte fait à



plaisir pour gagner du temps et chercher quelque moyen de sortir de celui que j'ai commencé. Eh bien ! lecteur, vous vous abusez de tout point. Je sais très-bien comment Jacques sera tiré de sa détresse ; et ce que je vais vous dire de Gousse, l'homme à une seule chemise à-la-fois, parce qu'il n'avoit qu'un corps à-la-fois, n'est point du tout un conte.

C'étoit un jour de Pentecôte, le matin, que je reçus un billet de Gousse, par lequel il me supplioit de le visiter dans une prison où il étoit confiné. En m'habillant je rêvois à son aventure et je pensois que son tailleur, son boulanger, son marchand de vin ou son hôte avoient obtenu et mis à exécution contre lui une prise-de-corps. J'arrive, et je le trouve faisant chambrée commune avec d'autres personnages d'une figure omineuse. Je lui demandai ce que c'étoit que ces gens-là. — Le vieux que vous voyez avec ses lunettes sur le nez, est un homme adroit qui sait supérieurement le calcul, et qui cherche à faire cadrer les registres qu'il copie avec ses comptes. Cela est difficile ; nous en avons causé, mais je ne doute point qu'il n'y réussisse. — Et cet autre ? — C'est un sot. — Mais encore ?

— Un sot, qui avoit inventé une machine à contrefaire les billets publics, mauvaise machine, machine vicieuse qui pèche par vingt endroits. — Et ce troisième qui est vêtu d'une livrée et qui joue de la basse? — Il n'est ici qu'en attendant, ce soir peut-être ou demain matin, car son affaire n'est rien, il sera transféré à Bicêtre. — Et vous? — Moi? mon affaire est moindre encore. — Après cette réponse il se lève, pose son bonnet sur le lit, et à l'instant ses trois camarades de prison disparoissent. Quand j'entrai, j'avois trouvé Gousse en robe-de-chambre, assis à une petite table, traçant des figures de géométrie et travaillant aussi tranquillement que s'il eut été chez lui. Nous voilà seuls. Et vous, que faites-vous ici? — Moi, je travaille, comme vous voyez. — Et qui vous y a fait mettre? — Moi. — Comment vous? Oui, moi, monsieur. — Et comment vous y êtes-vous pris? — Comme je m'y serois pris avec un autre. Je me suis fait un procès à moi-même, je l'ai gagné, et en conséquence de la sentence que j'ai obtenue contre moi et du décret qui s'en est suivi, j'ai été appréhendé et conduit ici. — Etes-vous fou? — Non, monsieur, je vous dis la chose



telle qu'elle est. — Ne pourriez-vous pas vous faire un autre procès à vous-même, le gagner, et en conséquence d'une autre sentence et d'un autre décret vous faire élargir ? — Non, monsieur.

Gousse avoit une servante jolie, et qui lui servoit de moitié plus souvent que la sienne. Ce partage inégal avoit troublé la paix domestique. Quoique rien ne fût plus difficile que de tourmenter cet homme, celui de tous qui s'épouvantoit le moins du bruit, il prit le parti de quitter sa femme et de vivre avec sa servante. Mais toute sa fortune consistoit en meubles, en machines, en dessins, en outils et autres effets mobiliers, et il aimoit mieux laisser sa femme toute nue que de s'en aller les mains vides; en conséquence, voici le projet qu'il conçut. Ce fut de faire des billets à sa servante, qui en poursuivroit le paiement et obtiendroit la saisie et la vente de ses effets, qui iroient du pont Saint-Michel dans le logement où il se proposoit de s'installer avec elle. Il est enchanté de l'idée, il fait les billets, il s'assigne, il a deux procureurs. Le voilà courant de l'un chez l'autre, se poursuivant lui-même avec toute la vivacité possible, s'attaquant bien,

se défendant mal ; le voilà condamné à payer sous les peines portées par la loi, le voilà s'emparant en idée de tout ce qu'il pouvoit y avoir dans sa maison ; mais il n'en fut pas tout-à-fait ainsi. Il avoit à faire à une coquine très-rusée, qui, au lieu de le faire exécuter dans ses meubles, se jeta sur sa personne, le fit prendre et mettre en prison ; en sorte que quelque bizarres que fussent les réponses énigmatiques qu'il m'avoit faites, elles n'en étoient pas moins vraies.

Tandis que je vous faisois cette histoire, que vous prendrez pour un conte... — Et celle de l'homme à la livrée qui racloit de la basse ? — Lecteur, je vous la promets, d'honneur, vous ne la perdrez pas ; mais permettez que je revienne à Jacques et à son maître. Jacques et son maître avoient atteint le gîte où ils avoient la nuit à passer. Il étoit tard, la porte de la ville étoit fermée, et ils avoient été obligés de s'arrêter dans le fauxbourg. Là, j'entends un vacarme.... — Vous entendez ! Vous n'y étiez pas, il ne s'agit pas de vous. — Il est vrai. Eh bien ! Jacques, son maître... On entend un vacarme effroyable. Je vois deux hommes.... — Vous ne voyez

rien ; il ne s'agit pas de vous, vous n'y étiez pas. — Il est vrai. Il y avoit deux hommes à table, causant assez tranquillement à la porte de la chambre qu'ils occupoient ; une femme, les deux poings sur les côtés, leur vomissoit un torrent d'injures, et Jacques essayoit d'appaiser cette femme, qui n'écoutoit non plus ses remontrances pacifiques, que les deux personnages à qui elle s'adressoit ne faisoient attention à ses invectives. Allons, ma bonne, lui disoit Jacques, patience, remettez-vous, voyons, de quoi s'agit-il ? Ces messieurs me semblent d'honnêtes gens. — Eux, d'honnêtes gens ! Ce sont des brutaux, des gens sans pitié, sans humanité, sans aucun sentiment. Eh ! quel mal leur faisoit cette pauvre Nicole, pour la maltraiter ainsi ? Elle en sera peut-être estropiée pour le reste de sa vie. — Le mal n'est peut-être pas aussi grand que vous le croyez. — Le coup a été effroyable, vous dis-je, elle en sera estropiée. — Il faut voir, il faut envoyer chercher le chirurgien. — On y est allé. — La faire mettre au lit. — Elle y est, et pousse des cris à fendre le cœur. Ma pauvre Nicole !... — Au milieu de ses lamentations on sonnoit d'un côté,

et l'on crioit : Notre hôtesse ! du vin.... Elle répondoit, on y va. On sonnoit d'un autre côté, et l'on crioit : Notre hôtesse ! du linge.... Elle répondoit, on y va. — Les côtelettes et le canard. — On y va. — Un pot à boire, un pot-de-chambre ? — On y va, on y va.... — Et d'un autre coin du logis un homme forcené crioit : Maudit bavard ! enragé bavard ! de quoi te mêles-tu ? As-tu résolu de me faire attendre jusqu'à demain ? Jacques ? Jacques ?... — L'hôtesse un peu remise de sa douleur et de sa fureur, dit à Jacques : Monsieur, laissez-moi, vous êtes trop bon. — Jacques ? Jacques ? — Courez vîte. Ah ! si vous saviez tous les malheurs de cette pauvre créature !... — Jacques ? Jacques ? — Allez donc, c'est, je crois, votre maître qui vous appelle. — Jacques ? Jacques ?... C'étoit en effet le maître de Jacques qui s'étoit déshabillé seul, qui se mouroit de faim, et qui s'impatientoit de n'être pas servi. Jacques monta, et un moment après Jacques, l'hôtesse qui avoit vraiment l'air abattu. Monsieur, dit-elle au maître de Jacques, mille pardons ; c'est qu'il y a des choses dans la vie qu'on ne sauroit digérer. Que voulez-vous ? j'ai des pou-

lets, des pigeons, un rable de lièvre excellent, des lapins : c'est le canton des bons lapins. Aimeriez-vous mieux un oiseau de rivière ?... Jacques ordonna le souper de son maître comme pour lui, selon son usage. On servit, et tout en dévorant, le maître disoit à Jacques : Eh ! que diable faisois-tu là-bas ?

JACQUES.

Peut-être bien, peut-être mal, qui le sait.

LE MAÎTRE.

Et quel bien ou quel mal faisois-tu là-bas ?

JACQUES.

J'empêchois cette femme de se faire assommer elle-même, par deux hommes qui sont là-bas et qui ont cassé tout au moins un bras à sa servante.

LE MAÎTRE.

Et peut-être ç'auroit été pour elle un bien que d'être assommée....

JACQUES.

Par dix raisons meilleures les unes que les autres. Un des plus grands bonheurs qui me soient arrivés de ma vie, à moi qui vous parle....

LE MAÎTRE.

C'est d'avoir été assommé?... (à boire).

JACQUES.

Oui, monsieur, assommé, assommé sur le grand chemin, la nuit; en revenant du village, comme je vous le disois, après avoir fait, selon moi, la sottise, selon vous, la belle œuvre de donner mon argent.

LE MAÎTRE.

Je me rappelle.... (à boire). Et l'origine de la querelle que tu appaisois là-bas et du mauvais traitement fait à la fille ou à la servante de l'hôtesse?

JACQUES.

Ma foi, je l'ignore.

LE MAÎTRE.

Tu ignores le fond d'une affaire et tu t'en mêles! Jacques, cela n'est ni selon la prudence, ni selon la justice, ni selon tes principes... (à boire).

JACQUES.

Je ne sais ce que c'est que des principes, sinon des règles qu'on prescrit aux autres pour soi. Je pense d'une fa-

çon et je ne saurois m'empêcher de faire d'une autre. Tous les sermons ressemblent aux préambules des édits du roi ; tous les prédicateurs voudroient qu'on pratiquât leurs leçons, parce que nous nous en trouverions mieux peut-être ; mais eux à coup sûr. La vertu....

LE MAÎTRE.

La vertu, Jacques, c'est une bonne chose; les méchans et les bons en disent du bien.... (à boire).

JACQUES.

Car ils y trouvent les uns et les autres leur compte.

LE MAÎTRE.

Et comment fut-ce un si grand bonheur pour toi d'être assommé?

JACQUES.

Il est tard, vous avez bien soupé et moi aussi; nous sommes fatigués tous les deux, croyez-moi, couchons-nous.

LE MAÎTRE.

Cela ne se peut, et l'hôtesse nous doit encore quelque chose. En attendant, reprends l'histoire de tes amours.

JACQUES.

Où en étois-je ? Je vous prie, mon

maître, pour cette fois ci, et pour toutes les autres, de me remettre sur la voie.

LE MAÎTRE.

Je m'en charge, et pour entrer en ma fonction de souffleur, tu étois dans ton lit, sans argent, fort empêché de ta personne, tandis que la doctoresse et ses enfans mangeoient ta rôtie au sucre.

JACQUES.

Alors on entendit un carrosse s'arrêter à la porte de la maison. Un valet entre et demande : N'est-ce pas ici que loge un pauvre homme ; un soldat qui marche avec une béquille, qui revint hier au soir du village prochain ? — Oui, répondit la doctoresse ; que lui voulez-vous ? — Le prendre dans ce carrosse et l'emmener avec nous. — Il est dans ce lit, tirez les rideaux, et parlez-lui.

Jacques en étoit là, lorsque l'hôtesse entra et leur dit : Que voulez-vous pour dessert ? — Le maître : Ce que vous avez. — L'hôtesse, sans se donner la peine de descendre, cria de la chambre : Nanon, apportez des fruits, des biscuits, des confitures.... — A ce mot de Nanon, Jacques dit à part lui : Ah ! c'est sa fille qu'on a maltraitée, on se

mettroit en colère à moins.... Et le maître dit à l'hôtesse : Vous étiez bien fâchée tout-à-l'heure.

L'HÔTESSE.

Et qui est-ce qui ne se fâcheroit pas? La pauvre créature ne leur avoit rien fait ; elle étoit à peine entrée dans leur chambre, que je l'entends jeter des cris, mais des cris....Dieu merci ! je suis un peu rassurée, le chirurgien prétend que ce ne sera rien ; elle a cependant deux énormes contusions, l'une à la tête, l'autre à l'épaule.

LE MAÎTRE.

Y a-t-il long-temps que vous l'avez ?

L'HÔTESSE.

Une quinzaine au plus. Elle avoit été abandonnée à la poste voisine.

LE MAÎTRE.

Comment, abandonnée !

L'HÔTESSE.

Eh, mon dieu, oui ! C'est qu'il y a des gens qui sont plus durs que des pierres. Elle a pensé être noyée en passant la rivière qui coule ici près, elle est arrivée ici comme par miracle, et je l'ai reçue par charité.

LE MAÎTRE.

Quel âge a-t-elle ?

L'HÔTESSE.

Je lui crois plus d'un an et demi....

A ce mot, Jacques part d'un éclat de rire et s'écrie : C'est une chienne !

L'HÔTESSE.

La plus jolie bête du monde ; je ne donnerois pas ma Nicole pour dix louis. Ma pauvre Nicole !...

LE MAÎTRE.

Madame a le cœur bon.

L'HÔTESSE.

Vous l'avez dit, je tiens à mes bêtes et à mes gens.

LE MAÎTRE.

C'est fort bien fait. Et qui sont ceux qui ont si fort maltraité votre Nicole ?

L'HÔTESSE.

Deux bourgeois de la ville prochaine. Ils se parlent sans cesse à l'oreille, ils s'imaginent qu'on ne sait ce qu'ils se disent, et qu'on ignore leur aventure. Il n'y a pas plus de trois heures qu'ils sont ici, et il ne me manque pas un mot de toute leur affaire. Elle est plaisante ; et si vous

n'étiez pas plus pressés de vous coucher que moi, je vous la raconterois tout comme leur domestique l'a dite à ma servante, qui s'est trouvée par hasard être sa payse, qui l'a redite à mon mari, qui me l'a redite. La belle-mère du plus jeune des deux a passé par ici il n'y a pas plus de trois mois; elle s'en alloit assez malgré elle dans un couvent de province où elle n'a pas fait vieux os, elle y est morte; et voilà pourquoi nos deux jeunes gens sont en deuil.... Mais voilà que, sans m'en appercevoir, j'enfile leur histoire. Bonsoir, messieurs, et bonne nuit. Vous avez trouvé le vin bon ?

LE MAÎTRE.

Très-bon.

L'HÔTESSE.

Vous avez été contens de votre souper?

LE MAÎTRE.

Très-contens. Vos épinards étoient un peu salés.

L'HÔTESSE.

J'ai quelquefois la main lourde. Vous serez bien couchés, et dans des draps de

lessive ; ils ne servent jamais ici deux fois.

Cela dit, l'hôtesse se retira, et Jacques et son maître se mirent au lit en riant du quiproquo qui leur avoit fait prendre une chienne pour la fille ou la servante de la maison, et de la passion de l'hôtesse pour une chienne perdue qu'elle possédoit depuis quinze jours. Jacques dit à son maître, en attachant le serre-tête à son bonnet de nuit, je gagerois bien que de tout ce qui a vie dans l'auberge, cette femme n'aime que sa Nicole. Son maître lui répondit : Cela se peut, Jacques, mais dormons.

Tandis que Jacques et son maître reposent, je vais m'acquitter de ma promesse par le récit de l'homme de la prison qui racloit de la basse, ou plutôt de son camarade, le sieur Gousse.

Ce troisième, me dit-il, est un intendant de grande maison. Il étoit devenu amoureux d'une pâtissière de la rue de l'Université. Le pâtissier étoit un bon homme qui regardoit de plus près à son four qu'à la conduite de sa femme. Si ce n'étoit pas sa jalousie, c'étoit son assiduité qui gênoit nos deux amans. Que firent-ils pour se délivrer de cette contrainte ? L'intendant présenta à son maî-

tre un placet, où le pâtissier étoit traduit comme un homme de mauvaises mœurs, un ivrogne qui ne sortoit pas de la taverne, un brutal qui battoit sa femme, la plus honnête et la plus malheureuse des femmes. Sur ce placet il obtint une lettre-de-cachet, et cette lettre-de-cachet, qui disposoit de la liberté du mari, fut mise entre les mains d'un exempt pour l'exécuter sans délai. Il arriva par hasard que cet exempt étoit l'ami du pâtissier. Ils alloient de temps en temps chez le marchand de vin; le pâtissier fournissoit les petits pâtés, l'exempt payoit la bouteille. Celui-ci, muni de la lettre-de-cachet, passe devant la porte du pâtissier, et lui fait le signe convenu. Les voilà tous les deux occupés à manger et à arroser les petits pâtés; et l'exempt demandant à son camarade comment alloit son commerce. — Fort bien. — S'il n'avoit aucune mauvaise affaire. — Aucune. — S'il n'avoit point d'ennemis. — Il ne s'en connoissoit pas. — Comment il vivoit avec ses parens, ses voisins, sa femme. — En amitié et en paix. — D'où peut donc venir, ajouta l'exempt, l'ordre que j'ai de t'arrêter? Si je faisois mon devoir, je te mettrois la main sur le collet, il y auroit

là un carrosse tout près et je te conduirois au lieu prescrit par cette lettre-de-cachet. Tiens, lis..... Le pâtissier lut et pâlit. L'exempt lui dit : Rassure-toi, avisons seulement ensemble à ce que nous avons de mieux à faire pour ma sûreté et pour la tienne. Qui est-ce qui fréquente chez toi ? — Personne. — Ta femme est coquette et jolie. — Je la laisse faire à sa tête. — Personne ne la couche-t-il en joue ? — Ma foi non, si ce n'est un certain intendant qui vient quelquefois lui serrer les mains et lui débiter des sornettes ; mais c'est dans ma boutique, devant moi, en présence de mes garçons, et je crois qu'il ne se passe rien entre eux qui ne soit en tout bien et en tout honneur. — Tu es un bon homme ! — Cela se peut, mais le mieux de tout point est de croire sa femme honnête, et c'est ce que je fais. — Et cet intendant, à qui est-il ? — A monsieur de Saint-Florentin. — Et de quels bureaux crois-tu que vienne la lettre-de-cachet ? — Des bureaux de monsieur de Saint-Florentin, peut-être. — Tu l'as dit. Oh ! manger ma pâtisserie, baiser ma femme et me faire enfermer, cela est trop noir, et je ne saurois le croire ! — Tu es un bon homme ! Depuis quel-

ques jours, comment trouves-tu ta femme? — Plutôt triste que gaie. — Et l'intendant, y a-t-il long-temps que tu ne l'as vu? — Hier, je crois; oui, c'étoit hier. — N'as-tu rien remarqué? — Je suis fort peu remarquant; mais il m'a semblé qu'en se séparant ils se faisoient quelques signes de la tête, comme quand l'un dit oui et que l'autre dit non. — Quelle étoit la tête qui disoit oui? — Celle de l'intendant. — Ils sont innocens ou ils sont complices. Ecoute, mon ami, ne rentre pas chez toi, sauve-toi en quelque lieu de sûreté, au Temple, dans l'Abbaye, où tu voudras, et cependant laisse-moi faire, surtout souviens-toi bien..... — De ne me pas montrer et de me taire. — C'est cela.

Au même moment la maison du pâtissier est entourée d'espions. Des mouchards, sous toutes sortes de vêtemens, s'adressent à la pâtissière, et lui demandent son mari: elle répond à l'un qu'il est malade, à un autre qu'il est parti pour une fête, à un troisième pour une nôce. Quand il reviendra? Elle n'en sait rien.

Le troisième jour, sur les deux heures du matin, on vient avertir l'exempt qu'on avoit vu un homme, le nez enveloppé dans un manteau, ouvrir doucement la

porte de la rue, et se glisser doucement dans la maison du pâtissier. Aussi-tôt l'exempt, accompagné d'un commissaire, d'un serrurier, d'un fiacre et de quelques archers, se transporte sur les lieux. La porte est crochetée, l'exempt et le commissaire montent à petit bruit. On frappe à la chambre de la pâtissière, point de réponse; on frappe encore, point de réponse; à la troisième fois on demande du dedans qui est-ce? — Ouvrez. — Qui est-ce? — Ouvrez, c'est de la part du roi. — Bon! disoit l'intendant à la pâtissière avec laquelle il étoit couché, il n'y a point de danger, c'est l'exempt qui vient pour exécuter son ordre. Ouvrez; je me nommerai, il se retirera, et tout sera fini.

La pâtissière, en chemise, ouvre et se remet dans son lit. L'exempt: Où est votre mari? — La pâtissière: Il n'y est pas. — L'exempt écartant le rideau: Qui est-ce qui est donc là? L'intendant: C'est moi; je suis l'intendant de M. de Saint-Florentin. — Vous mentez, vous êtes le pâtissier, car le pâtissier est celui qui couche avec la pâtissière. Levez-vous, habillez-vous et suivez-moi.

Il fallut obéir, on le conduisit ici. Le

ministre, instruit de la scélératesse de son intendant, a approuvé la conduite de l'exempt, qui doit venir ce soir à la chute du jour le prendre dans cette prison, pour le transférer à Bicêtre, où, grâces à l'économie des administrateurs, il mangera son quarteron de mauvais pain, son once de vache, et râclera de sa basse du matin au soir..... Si j'allois aussi mettre ma tête sur un oreiller en attendant le réveil de Jacques et de son maître ; qu'en pensez-vous ?

Le lendemain Jacques se leva de grand matin, mit la tête à la fenêtre pour voir quel temps il faisoit, vit qu'il faisoit un temps détestable, se recoucha, et nous laissa dormir, son maître et moi, tant qu'il nous plut.

Jacques, son maître et les autres voyageurs qui s'étoient arrêtés au même gîte, crurent que le ciel s'éclairciroit sur le midi ; il n'en fut rien, et la pluie de l'orage ayant gonflé le ruisseau qui séparoit le fauxbourg de la ville, au point qu'il eût été dangereux de le passer, tous ceux dont la route conduisoit de ce côté prirent le parti de perdre une journée, et d'attendre. Les uns se mirent à causer ; d'autres à aller et venir, à mettre le nez

à la porte, à regarder le ciel, et à rentrer en jurant et frappant du pied; plusieurs à politiquer et à boire; beaucoup à jouer, le reste à fumer, à dormir et à ne rien faire. Le maître dit à Jacques: J'espère que Jacques va reprendre le récit de ses amours, et que le ciel, qui veut que j'aie la satisfaction d'en entendre la fin, nous retient ici par le mauvais temps.

JACQUES.

Le ciel qui veut! On ne sait jamais ce que le ciel veut ou ne veut pas, et il n'en sait peut-être rien lui-même. Mon pauvre capitaine qui n'est plus, me l'a répété cent fois; et plus j'ai vécu, plus j'ai reconnu qu'il avoit raison.... A vous, mon maître.

LE MAÎTRE.

J'entends. Tu en étois au carrosse et au valet, à qui la doctoresse a dit d'ouvrir ton rideau et de te parler.

JACQUES.

Ce valet s'approche de mon lit et me dit: Allons, camarade, debout, habillez-vous et partons. — Je lui répondis d'entre les draps et la couverture dont j'avois la tête enveloppée, sans le voir, sans en

être vu : Camarade, laissez-moi dormir et partez. — Le valet me réplique qu'il a des ordres de son maître et qu'il faut qu'il les exécute. — Et votre maître qui ordonne d'une personne qu'il ne connoît pas, a-t-il ordonné de payer ce que je dois ici ? — C'est une affaire faite. Dépêchez-vous, tout le monde vous attend au château, où je vous réponds que vous serez mieux qu'ici, si la suite répond à la curiosité qu'on a de vous voir.

Je me laisse persuader, je me lève, je m'habille, on me prend sous les bras. J'avois fait mes adieux à la doctoresse, et j'allois monter en carrosse ; lorsque cette femme, s'approchant de moi, me tire par la manche, et me prie de passer dans un coin de la chambre, qu'elle avoit un mot à me dire. Là, notre ami, ajouta-t-elle, vous n'avez point, je crois, à vous plaindre de nous ; le docteur vous a sauvé une jambe, moi, je vous ai bien soigné, et j'espère qu'au château vous ne nous oublierez pas. — Qu'y pourrai-je pour vous ? — Demander que ce fût mon mari qui vînt pour vous y panser ; il y a du monde là ! C'est la meilleure pratique du canton ; le seigneur est un homme généreux, on en est grassement payé ;

il ne tiendroit qu'à vous de faire notre fortune. Mon mari a bien tenté à plusieurs reprises de s'y fourrer, mais inutilement. — Mais, madame la doctoresse, n'y a-t-il pas un chirurgien du château?— Assurément! — Et si cet autre étoit votre mari, seriez-vous bien-aise qu'on le desservît et qu'il fût expulsé ? — Ce chirurgien est un homme à qui vous ne devez rien, et je crois que vous devez quelque chose à mon mari:si vous allez à deux pieds comme ci-devant, c'est son ouvrage. — Et parce que votre mari m'a fait du bien, il faut que je fasse du mal à un autre! Encore si la place étoit vacante....

Jacques alloit continuer, lorsque l'hôtesse entra tenant entre ses bras Nicole emmaillotée, la baisant, la plaignant, la caressant, lui parlant comme à son enfant. Ma pauvre Nicole! elle n'a eu qu'un cri de toute la nuit. Et vous, messieurs, avez-vous bien dormi?

LE MAÎTRE.

Très-bien.

L'HÔTESSE.

Le temps est pris de tous côtés.

JACQUES.

Nous en sommes assez fâchés.

L'HÔTESSE.

Ces messieurs vont-ils loin?

JACQUES.

Nous n'en savons rien.

L'HÔTESSE.

Ces messieurs suivent quelqu'un.

JACQUES.

Nous ne suivons personne.

L'HÔTESSE.

Ils vont ou ils s'arrêtent, selon les affaires qu'ils ont sur la route.

JACQUES.

Nous n'en avons aucune.

L'HÔTESSE.

Ces messieurs voyagent pour leur plaisir.

JACQUES.

Ou pour leur peine.

L'HÔTESSE.

Je souhaite que ce soit le premier.

JACQUES.

Votre souhait n'y fera pas un zeste, ce sera selon qu'il est écrit là-haut.

L'HÔTESSE.

L'HÔTESSE.

Oh! c'est un mariage.

JACQUES.

Peut-être que oui, peut-être que non.

L'HÔTESSE.

Messieurs, prenez-y garde. Cet homme qui est là-bas, et qui a si rudement traité ma pauvre Nicole, en a fait un bien saugrenu.... Viens, ma pauvre bête; viens, que je te baise; je te promets que cela n'arrivera plus. Voyez comme elle tremble de tous ses membres!

LE MAÎTRE.

Et qu'a donc de si singulier le mariage de cet homme?

A cette question du maître de Jacques, l'hôtesse dit: J'entends du bruit là-bas, je vais donner mes ordres, et je reviens vous conter tout cela.... Son mari, las de crier, ma femme, ma femme, monte, et avec lui son compère qu'il ne voyoit pas. L'hôte dit à sa femme: Eh! que diable faites-vous là?.... Puis se retournant et appercevant son compère: M'apportez-vous de l'argent?

LE COMPÈRE.

Non, compère, vous savez bien que je n'en ai point.

L'HÔTE.

Tu n'en as point? Je saurai bien en faire avec ta charrue, tes chevaux, tes bœufs et ton lit. Comment, gredin!....

LE COMPÈRE.

Je ne suis point un gredin.

L'HÔTE.

Et qui es-tu donc? Tu es dans la misère, tu ne sais où prendre de quoi ensemencer tes champs; ton propriétaire, las de te faire des avances, ne te veut plus rien donner. Tu viens à moi, cette femme intercède; cette maudite bavarde, qui est la cause de toutes les sottises de ma vie, me résout à te prêter, je te prête, tu promets de me rendre, tu me manques dix fois. Oh! je te promets, moi, que je ne te manquerai pas. Sors d'ici,...

Jacques et son maître se préparoient à plaider pour ce pauvre diable; mais l'hôtesse, en posant le doigt sur sa bouche, leur fit signe de se taire.

L' HÔTE.

Sors d'ici.

LE COMPÈRE.

Compère, tout ce que vous dites est vrai; il l'est aussi que les huissiers sont chez moi, et que dans un moment nous serons réduits à la besace, ma fille, mon garçon et moi.

L' HÔTE.

C'est le sort que tu mérites. Qu'es-tu venu faire ici ce matin? Je quitte le remplissage de mon vin, je remonte de ma cave et je ne te trouve point. Sors d'ici, te dis-je.

LE COMPERE.

Compère, j'étois venu; j'ai craint la réception que vous me faites, je m'en suis retourné et je m'en vais.

L' HÔTE.

Tu feras bien.

LE COMPÈRE.

Voilà donc ma pauvre Marguerite, qui est si sage et si jolie, qui s'en ira en condition à Paris!

L' HÔTE.

En condition à Paris! Tu en veux donc faire une malheureuse?

LE COMPÈRE.

Ce n'est pas moi qui le veux, c'est l'homme dur à qui je parle.

L'HÔTE.

Moi, un homme dur! Je ne le suis point, je ne le fus jamais, et tu le sais bien.

LE COMPÈRE.

Je ne suis plus en état de nourrir ma fille ni mon garçon; ma fille servira, mon garçon s'engagera.

L'HÔTE.

Et c'est moi qui en serois la cause! Cela ne sera pas. Tu es un cruel homme; tant que je vivrai tu seras mon supplice. Çà, voyons ce qu'il te faut.

LE COMPÈRE.

Il ne me faut rien. Je suis désolé de vous devoir, et je ne vous devrai de ma vie. Vous faites plus de mal par vos injures que de bien par vos services. Si j'avois de l'argent, je vous le jetterois au visage; mais je n'en ai point. Ma fille deviendra tout ce qu'il plaira à Dieu, mon garçon se fera tuer s'il le faut, moi je mendierai, mais ce ne sera pas à votre porte. Plus, plus d'obligations à un vi-

lain homme comme vous. Empochez bien l'argent de mes bœufs, de mes chevaux et de mes ustensiles, grand bien vous fasse. Vous êtes né pour faire des ingrats, et je ne veux pas l'être. Adieu.

L'HÔTE.

Ma femme, il s'en va ; arrête-le donc.

L'HÔTESSE.

Allons, compère, avisons au moyen de vous secourir.

LE COMPÈRE.

Je ne veux point de ses secours, ils sont trop chers....

L'hôte répétoit tout-bas à sa femme : Ne le laisse pas aller, arrête-le donc. Sa fille à Paris ! son garçon à l'armée ! lui à la porte de la paroisse ! je ne saurois souffrir céla.

Cependant sa femme faisoit des efforts inutiles ; le paysan, qui avoit de l'ame, ne vouloit rien accepter, et se faisoit tenir à quatre. L'hôte, les larmes aux yeux, s'adressoit à Jacques, et à son maître, et leur disoit : Messieurs, tâchez de le fléchir.... Jacques et son maître se mêlèrent de la partie, tous à-la-fois conjuroient le paysan. Si j'ai jamais vu.... — Si vous avez jamais vu ! Mais vous n'y

étiez pas. Dites si l'on a jamais vu. — Eh bien soit. Si l'on a jamais vu un homme confondu d'un refus, transporté qu'on voulût bien accepter son argent, c'étoit cet hôte; il embrassoit sa femme, il embrassoit son compère, il embrassoit Jacques et son maître, il crioit: Qu'on aille bien vîte chasser de chez lui ces exécrables huissiers.

LE COMPÈRE.

Mon compère, convenez aussi...

L'HÔTE.

Je conviens que je gâte tout; mais, compère, que veux-tu? Comme je suis, me voilà. Nature m'a fait l'homme le plus dur et le plus tendre; je ne sais ni accorder ni refuser.

LE COMPÈRE.

Ne pourriez-vous pas être autrement?

L'HÔTE.

Je suis à l'âge où l'on ne se corrige guère; mais si les premiers qui se sont adressés à moi m'avoient rabroué comme tu as fait, peut-être en serois-je devenu meilleur. Compère, je te remercie de ta leçon, peut-être en profiterai-je...

Ma femme, va vîte; descends, et donne-lui ce qu'il lui faut. Que diable, marche donc, mordieu! marche donc, tu vas!... Ma femme, je te prie de te presser un peu et de ne le pas faire attendre, tu reviendras ensuite retrouver ces messieurs avec lesquels il me semble que tu te trouves bien.... La femme et le compère descendirent, l'hôte resta encore un moment, et lorsqu'il s'en fut allé, Jacques dit à son maître: Voilà un singulier homme! Le ciel qui avoit envoyé ce mauvais temps qui nous retient ici, parce qu'il vouloit que vous entendissiez mes amours, que veut-il à présent?

Le maître, en s'étendant dans son fauteuil, bâillant, frappant sur sa tabatière, répondit: Jacques, nous avons plus d'un jour à vivre ensemble, à moins que....

JACQUES.

C'est-à-dire que pour aujourd'hui le ciel veut que je me taise, ou que ce soit l'hôtesse qui parle; c'est une bavarde qui ne demande pas mieux, qu'elle parle donc.

LE MAÎTRE.

Tu prends de l'humeur.

JACQUES.

C'est que j'aime à parler aussi.

LE MAÎTRE.

Ton tour viendra.

JACQUES.

Ou ne viendra pas.

Je vous entends, lecteur; voilà, dites-vous, le vrai dénouement du *Bourru bienfaisant*. Je le pense. J'aurois introduit dans cette pièce, si j'en avois été l'auteur, un personnage qu'on auroit pris pour épisodique, et qui ne l'auroit point été. Ce personnage se seroit montré quelquefois, et sa présence auroit été motivée. La première fois il seroit venu demander grace, mais la crainte d'un mauvais accueil l'auroit fait sortir avant l'arrivée de Géronte. Pressé par l'irruption des huissiers dans sa maison, il auroit eu la seconde fois le courage d'attendre Géronte, mais celui-ci auroit refusé de le voir. Enfin, je l'aurois amené au dénouement, où il auroit fait exactement le rôle du paysan avec l'aubergiste; il auroit eu, comme le paysan, une fille qu'il alloit placer chez une marchande de modes, un fils qu'il alloit retirer des écoles pour entrer en condi-

tion; lui, il se seroit déterminé à mendier jusqu'à ce qu'il se fût ennuyé de vivre. On auroit vu le Bourru bienfaisant aux pieds de cet homme, on auroit entendu le Bourru bienfaisant gourmandé comme il le méritoit, il auroit été forcé de s'adresser à toute la famille qui l'auroit environné, pour fléchir son débibiteur et le contraindre à accepter de nouveaux secours. Le Bourru bienfaisant auroit été puni, il auroit promis de se corriger, mais dans le moment même il seroit revenu à son caractère en s'impatientant contre les personnages en scène, qui se seroient fait des politesses pour rentrer dans la maison; il auroit dit brusquement : *Que le diable emporte les cérém....* Mais il se seroit arrêté court au milieu du mot, et d'un ton radouci il auroit dit à ses nièces : Allons, mes nièces, donnez-moi la main et passons. — Et pour que ce personnage eût été lié au fond, vous en auriez fait un protégé du neveu de Géronte ? — Fort bien ! — Et ç'auroit été à la prière du neveu que l'oncle auroit prêté son argent ? — A merveille ! — Et ce prêt auroit été un grief de l'oncle contre son neveu ? — C'est cela même. — Et le

dénouement de cette pièce agréable n'auroit pas été une répétition générale avec toute la famille en corps, de ce qu'il a fait auparavant avec chacun d'eux en particulier ? — Vous avez raison. — Et si je rencontre jamais M. Goldoni, je lui réciterai la scène de l'auberge. — Et vous ferez bien; il est plus habile homme qu'il ne faut pour en tirer bon parti.

L'hôtesse remonta, toujours avec Nicole entre ses bras, et dit : J'espère que vous aurez un bon dîner; le braconier vient d'arriver, le garde du seigneur ne tardera pas.... Et, tout en parlant ainsi, elle prenoit une chaise. La voilà assise et son récit qui commence.

L'HÔTESSE.

Il faut se méfier des valets, les maîtres n'ont point de pires ennemis....

JACQUES.

Madame, vous ne savez ce que vous dites; il y en a de bons, il y en a de mauvais, et l'on compteroit peut-être plus de bons valets que de bons maîtres.

LE MAÎTRE.

Jacques, vous ne vous écoutez pas, et vous commettez précisément la même indiscrétion qui vous a choqué.

JACQUES.

C'est que les maîtres....

LE MAÎTRE.

C'est que les valets....

Eh bien ! lecteur, à quoi tient-il que je n'élève une violente querelle entre ces trois personnages ? que l'hôtesse ne soit prise par les épaules et jetée hors de la chambre par Jacques ; que Jacques ne soit pris par les épaules et chassé par son maître ; que l'un ne s'en aille d'un côté, l'autre d'un autre, et que vous n'entendiez ni l'histoire de l'hôtesse, ni la suite des amours de Jacques ? Rassurez-vous, je n'en ferai rien. L'hôtesse reprit donc :

Il faut convenir que s'il y a de bien méchans hommes, il y a de bien méchantes femmes.

JACQUES.

Et qu'il ne faut pas aller loin pour les trouver.

L'HÔTESSE.

De quoi vous mêlez-vous ? Je suis femme, il me convient de dire des femmes tout ce qu'il me plaira ; je n'ai que faire de votre approbation.

JACQUES.

Mon approbation en vaut bien une autre.

L'HÔTESSE.

Vous avez là, monsieur, un valet qui fait l'entendu et qui vous manque. J'ai des valets aussi ; mais je voudrois bien qu'ils s'avisassent !...

LE MAÎTRE.

Jacques, taisez-vous, et laissez parler madame.

L'hôtesse, encouragée par ce propos de maître, se lève, entreprend Jacques, porte ses deux poings sur ses deux côtés, oublie qu'elle tient Nicole, la lâche, et voilà Nicole sur le carreau, froissée et se débattant dans son maillot, aboyant à tue-tête, l'hôtesse mêlant ses cris aux aboiemens de Nicole, Jacques mêlant ses éclats de rire aux aboiemens de Nicole et aux cris de l'hôtesse, et le maître de Jacques ouvrant sa tabatière, reniflant sa prise de tabac, et ne pouvant s'empêcher de sourire. Voilà toute l'hôtellerie en tumulte. — Nanon, Nanon, vîte, vîte, apportez la bouteille à l'eau-de-vie.... Ma pauvre Nicole est morte....

Démaillotez-la.... Que vous êtes gauche ! — Je fais de mon mieux. — Comme elle crie ! Otez-vous de-là, laissez-moi faire.... Elle est morte !.... Ris bien, grand nigaud ; il y a en effet de quoi rire.... Ma pauvre Nicole est morte ! — Non, madame, non, je crois qu'elle en reviendra, la voilà qui remue.... Et Nanon, de frotter d'eau-de-vie le nez de la chienne et de lui en faire avaler ; et l'hôtesse de se lamenter, de se déchaîner contre les valets impertinens ; et Nanon de dire : Tenez, madame, elle ouvre les yeux, la voilà qui vous regarde. — La pauvre bête ! comme cela parle ! qui n'en seroit touché ? — Madame, caressez-la donc un peu ; répondez-lui donc quelque chose. — Viens, ma pauvre Nicole ; crie, mon enfant, crie, si cela peut te soulager. Il y a un sort pour les bêtes comme pour les gens ; il envoie le bonheur à des fainéans, hargneux, braillards et gourmands, le malheur à une autre, qui sera la meilleure créature du monde. — Madame a bien raison, il n'y a point de justice ici-bas. — Taisez-vous, remmaillotez-la, porte-la sous mon oreiller, et songez qu'au moindre cri qu'elle fera, je m'en prends à vous. Viens, pau-

vre bête, que je t'embrasse encore une fois avant qu'on t'emporte. Approchez-la donc, sotte que vous êtes.... Ces chiens, cela est si bon, cela vaut mieux....

JACQUES.

Que père, mère, frères, sœurs, enfans, valets, époux....

L'HÔTESSE.

Mais oui, ne pense pas rire; cela est innocent, cela vous est fidèle, cela ne vous fait jamais de mal, au lieu que le reste....

JACQUES.

Vive les chiens! il n'y a rien de plus parfait sous le ciel.

L'HÔTESSE.

S'il y a quelque chose de plus parfait, du moins ce n'est pas l'homme. Je voudrois bien que vous connussiez celui du meûnier, c'est l'amoureux de ma Nicole; il n'y en a pas un parmi vous, tous tant que vous êtes, qu'il ne fît rougir de honte. Il vient, dès la pointe du jour, de plus d'une lieue; il se plante devant cette fenêtre; ce sont des soupirs, et des soupirs à faire pitié. Quelque temps qu'il fasse, il reste; la pluie lui tombe sur le

corps, son corps s'enfonce dans le sable, à peine lui voit-on les oreilles et le bout du nez. En feriez-vous autant pour la femme que vous aimeriez le plus?

LE MAÎTRE.

Cela est très-galant.

JACQUES.

Mais aussi où est la femme aussi digne de ces soins que votre Nicole?....

La passion de l'hôtesse pour les bêtes n'étoit pourtant pas sa passion dominante, comme on pourroit l'imaginer; c'étoit celle de parler. Plus on avoit de plaisir et de patience à l'écouter, plus on avoit de mérite; aussi ne se fit-elle pas prier pour reprendre l'histoire interrompue du mariage singulier; elle y mit seulement pour condition que Jacques se tairoit. Le maître promit du silence pour Jacques. Jacques s'étala nonchalamment dans un coin, les yeux fermés, son bonnet renfoncé sur ses oreilles, et le dos à demi-tourné à l'hôtesse. Le maître toussa, cracha, se moucha, tira sa montre, vit l'heure qu'il étoit, tira sa tabatière, frappa sur le couvercle, prit sa prise de tabac, et l'hôtesse se mit en

devoir de goûter le plaisir délicieux de pérorer.

L'hôtesse alloit débuter, lorsqu'elle entendit sa chienne crier. Nanon, voyez donc à cette pauvre bête.... Cela me trouble, je ne sais plus où j'en étois.

JACQUES.

Vous n'avez encore rien dit.

L'HÔTESSE.

Ces deux hommes avec lesquels j'étois en querelle pour ma pauvre Nicole, lorsque vous êtes arrivé, monsieur....

JACQUES.

Dites messieurs.

L'HÔTESSE.

Et pourquoi?

JACQUES.

C'est qu'on nous a traités jusqu'à présent avec cette politesse, et que j'y suis fait. Mon maître m'appelle Jacques, les autres, monsieur Jacques.

L'HÔTESSE.

Je ne vous appelle ni Jacques ni monsieur Jacques, je ne vous parle pas..... (Madame? — Qu'est-ce? — La carte du numéro cinq. — Voyez sur le coin de

la cheminée.) — Ces deux hommes sont bons gentilshommes; ils viennent de Paris, et s'en vont à la terre du plus âgé.

JACQUES.

Qui sait cela?

L'HÔTESSE.

Eux qui le disent.

JACQUES.

Belle raison!....

Le maître fit un signe à l'hôtesse, sur lequel elle comprit que Jacques avoit la cervelle brouillée. L'hôtesse répondit au signe du maître par un mouvement compatissant des épaules, et ajouta: A son âge! cela est très-fâcheux.

JACQUES.

Très-fâcheux de ne savoir jamais où l'on va.

L'HÔTESSE.

Le plus âgé des deux s'appelle le marquis des Arcis. C'étoit un homme de plaisirs, très-aimable, croyant peu à la vertu des femmes.

JACQUES.

Il avoit raison.

L'HÔTESSE.

Monsieur Jacques, vous m'interrompez.

JACQUES.

Madame l'hôtesse du Grand-cerf, je ne vous parle pas.

L'HÔTESSE.

Monsieur le marquis en trouva pourtant une assez bizarre pour lui tenir rigueur. Elle s'appeloit madame de la Pommeraye. C'étoit une veuve qui avoit des mœurs, de la naissance, de la fortune et de la hauteur. M. des Arcis rompit avec toutes ses connoissances, s'attacha uniquement à madame de la Pommeraye, il lui fit sa cour avec la plus grande assiduité, tâcha par tous les sacrifices imaginables de lui prouver qu'il l'aimoit, lui proposa même de l'épouser; mais cette femme avoit été si malheureuse avec un premier mari, qu'elle... (Madame? — Qu'est-ce? — La clef du coffre à l'avoine. — Voyez au clou, et si elle n'y est pas, voyez au coffre.) qu'elle auroit mieux aimé s'exposer à toutes sortes de malheurs qu'au danger d'un second mariage.

JACQUES.

Ah ! si cela avoit été écrit là-haut !

L'HÔTESSE.

Cette femme vivoit très-retirée. Le marquis étoit un ancien ami de son mari ; elle l'avoit reçu et elle continuoit de le recevoir. Si on lui pardonnoit son goût efféminé pour la galanterie, c'étoit ce qu'on appelle un homme d'honneur. La poursuite constante du marquis, secondée de ses qualités personnelles, de sa jeunesse, de sa figure, des apparences de la passion la plus vraie, de la solitude, du penchant à la tendresse, en un mot, de tout ce qui nous livre à la séduction des hommes.... (Madame ? — Qu'est-ce ? — C'est le courrier. — Mettez-le à la chambre verte et servez-le à l'ordinaire.) eut son effet, et madame de la Pommeraye, après avoir lutté plusieurs mois contre le marquis, contre elle-même, exigé selon l'usage les sermens les plus solennels, rendit heureux le marquis, qui auroit joui du sort le plus doux s'il avoit pu conserver pour sa maîtresse les sentimens qu'il avoit jurés et qu'on avoit pour lui. Tenez, monsieur, il n'y a que les femmes qui sachent aimer,

les hommes n'y entendent rien.... (Madame? — Qu'est-ce? — Le Frère-Quêteur. — Donnez-lui douze sous pour ces messieurs qui sont ici, six sous pour moi, et qu'il aille dans les autres chambres.) Au bout de quelques années, le marquis commença à trouver la vie de madame de la Pommeraye trop unie. Il lui proposa de se répandre dans la société, elle y consentit; à recevoir quelques femmes et quelques hommes, et elle y consentit; à avoir un dîner-souper, et elle y consentit. Peu à peu il passa un jour, deux jours sans la voir; peu à peu il manqua au dîner-souper qu'il avoit arrangé; peu à peu il abrégea ses visites, il eut des affaires qui l'appeloient: lorsqu'il arrivoit il disoit un mot, s'étaloit dans un fauteuil, prenoit une brochure, la jetoit, parloit à son chien, ou s'endormoit. Le soir, sa santé, qui devenoit misérable, vouloit qu'il se retirât de bonne heure, c'étoit l'avis de Tronchin! « C'est un grand » homme que Tronchin! Ma foi, je ne » doute pas qu'il ne tire d'affaire notre » amie dont les autres désespéroient ». Et tout en parlant ainsi il prenoit sa canne et son chapeau, et s'en alloit, oubliant quelquefois de l'embrasser. Madame de

la Pommeraye.... (Madame? Qu'est-ce? — Le tonnelier. — Qu'il descende à la cave, et qu'il visite les deux pièces de vin.) — Madame de la Pommeraye pressentit qu'elle n'étoit plus aimée; il fallut s'en assurer, et voici comment elle s'y prit.... (Madame? J'y vais, j'y vais.)

L'hôtesse, fatiguée de ces interruptions, descendit, et prit apparemment les moyens de les faire cesser.

L'HÔTESSE.

Un jour, après dîner, elle dit au marquis : Mon ami, vous rêvez. — Vous rêvez aussi, marquise. — Il est vrai, et même assez tristement. Qu'avez-vous? Rien. — Cela n'est pas vrai. Allons, marquise, dit-il en bâillant, racontez-moi cela; cela vous désennuiera et moi. — Est-ce que vous vous ennuyez? — Non; c'est qu'il y a des jours..... — Où l'on s'ennuie. — Vous vous trompez, mon amie; je vous jure que vous vous trompez; c'est qu'en effet il y a des jours.... On ne sait à quoi cela tient. — Mon ami, il y a long-temps que je suis tentée de vous faire une confidence, mais je crains de vous affliger. — Vous pourriez m'affliger, vous? — Peut-être; mais le ciel m'est témoin de mon innocence.... —

(Madame? Madame? Madame? — Pour qui et pour quoi que ce soit je vous ai défendu de m'appeler; appelez mon mari. — Il est absent. — Messieurs, je vous demande pardon, je suis à vous dans un moment.)

Voilà l'hôtesse descendue, remontée et reprenant son récit. — Cela s'est fait sans mon consentement, à mon insu, par une malédiction à laquelle toute l'espèce humaine est apparemment assujettie, puisque moi, moi-même, je n'y ai pas échappé. — Ah! c'est de vous..... De quoi s'agit-il? — Marquis, il s'agit..... Je suis désolée, je vais vous désoler, et, tout bien considéré, je crois qu'il vaut mieux que je me taise. — Non, mon amie, parlez; auriez-vous au fond de votre cœur un secret pour moi? La première de nos conventions ne fut-elle pas que nos ames s'ouvriroient l'une à l'autre sans réserve? — Il est vrai, et voilà ce qui me pèse; c'est un reproche qui met le comble à un beaucoup plus important que je me fais. Est-ce que vous ne vous appercevez pas que je n'ai plus la même gaîté? J'ai perdu l'appétit; je ne bois et je ne mange que par raison; je ne saurois dormir. Nos sociétés les plus intimes me déplaisent,

La nuit je m'interroge et je me dis : Est-ce qu'il est moins aimable ? Non. Est-ce que vous avez à vous en plaindre ? Non. Auriez-vous à lui reprocher quelques liaisons suspectes ? Non. Est-ce que sa tendresse pour vous est diminuée ? Non. Pourquoi votre ami étant le même, votre cœur est-il donc changé ? car il l'est, vous ne pouvez vous le cacher ; vous ne l'attendez plus avec la même impatience ; vous n'avez plus le même plaisir à le voir ; cette inquiétude quand il tardoit à revenir ; cette douce émotion au bruit de sa voiture, quand on l'annonçoit, quand il paroissoit, vous ne l'éprouvez plus. — Comment, madame !..... Alors la marquise de la Pommeraye se couvrit les yeux de ses mains, pencha la tête et se tut un moment, après lequel elle ajouta : Marquis, je me suis attendue à tout votre étonnement, à toutes les choses amères que vous m'allez dire. Marquis ! épargnez-moi..... Non, ne m'épargnez pas, dites-les-moi ; je les écouterai avec résignation, parce que je les mérite. Oui, mon cher marquis, il est vrai..... Oui, je suis..... Mais n'est-ce pas un assez grand malheur que la chose soit arrivée, sans y ajouter encore la honte, le mépris

d'être fausse en vous le dissimulant? Vous êtes le même, mais votre amie est changée; votre amie vous révère, vous estime autant et plus que jamais; mais..... mais une femme accoutumée comme elle à examiner de près ce qui se passe dans les replis les plus secrets de son ame et à ne s'en imposer sur rien, ne peut se cacher que l'amour en est sorti. La découverte est affreuse, mais elle n'en est pas moins réelle. La marquise de la Pommeraye, moi, moi, inconstante! légère!.... Marquis, entrez en fureur, cherchez les noms les plus odieux, je me les suis donnés d'avance; donnez-les-moi, je suis prête à les accepter tous, tous, excepté celui de femme fausse que vous m'épargnerez, je l'espère, car en vérité je ne le suis pas.... (Ma femme? Qu'est-ce? — Rien.... — On n'a pas un moment de repos dans cette maison, même les jours qu'on n'a presque point de monde et que l'on croit n'avoir rien à faire. Qu'une femme de mon état est à plaindre, sur-tout avec une bête de mari!) Cela dit, madame de la Pommeraye se renversa sur son fauteuil et se mit à pleurer. Le marquis se précipita à ses genoux, et lui dit: Vous êtes une femme charmante, une femme adorable,

adorable, une femme comme il n'y en a point. Votre franchise, votre honnêteté me confond, et devroit me faire mourir de honte. Ah ! quelle supériorité ce moment vous donne sur moi ! Que je vous vois grande et que je me trouve petit ! c'est vous qui avez parlé la première, et c'est moi qui fus coupable le premier. Mon amie, votre sincérité m'entraîne, je serois un monstre si elle ne m'entraînoit pas, et je vous avouerai que l'histoire de votre cœur est mot à mot l'histoire du mien. Tout ce que vous vous êtes dit, je me le suis dit ; mais je me taisois, je souffrois, et je ne sais quand j'aurois eu le courage de parler. — Vrai, mon ami ? — Rien de plus vrai, et il ne nous reste qu'à nous féliciter réciproquement d'avoir perdu en même temps le sentiment fragile et trompeur qui nous unissoit. — En effet, quel malheur que mon amour eût duré lorsque le vôtre auroit cessé ! — Ou que ce fût en moi qu'il eût cessé le premier. — Vous avez raison, je le sens. — Jamais vous ne m'avez paru aussi aimable, aussi belle que dans ce moment, et si l'expérience du passé ne m'avoit rendu circonspect, je croirois vous aimer plus que jamais..... Et le mar-

quis, en lui parlant ainsi, lui prenoit les mains, et les lui baisoit..... (Ma femme? — Qu'est-ce? — Le marchand de paille. —Vois sur le registre. — Et le registre?... reste, reste, je l'ai.) Madame de la Pommeraye renfermant en elle-même le dépit mortel dont elle étoit déchirée, reprit la parole et dit au marquis : Mais, marquis, qu'allons-nous devenir? — Nous ne nous en sommes imposé ni l'un ni l'autre; vous avez droit à toute mon estime; je ne crois pas avoir entièrement perdu le droit que j'avois à la vôtre : nous continuerons de nous voir, nous nous livrerons à la confiance de la plus tendre amitié. Nous nous serons épargné tous ces ennuis, toutes ces petites perfidies, tous ces reproches, toute cette humeur, qui accompagnent communément les passions qui finissent; nous serons uniques dans notre espèce. Vous recouvrerez toute votre liberté, vous me rendrez la mienne; nous voyagerons dans le monde, je serai le confident de vos conquêtes, je ne vous célerai rien des miennes, si j'en fais quelques-unes, ce dont je doute fort, car vous m'avez rendu difficile. Cela sera délicieux! Vous m'aiderez de vos conseils, je ne vous refuserai pas les miens

dans les circonstances périlleuses où vous croirez en avoir besoin. Qui sait ce qui peut arriver ?

JACQUES.

Personne.

LE MARQUIS.

Il est très-vraisemblable que plus j'irai, plus vous gagnerez aux comparaisons, et que je vous reviendrai plus passionné, plus tendre, plus convaincu que jamais, que madame de la Pommeraye étoit la seule femme faite pour mon bonheur, et après ce retour, il y a tout à parier que je vous resterai jusqu'à la fin de ma vie. — S'il arrivoit qu'à votre retour vous ne me trouvassiez plus ? car enfin, marquis, on n'est pas toujours juste, et il ne seroit pas impossible que je me prisse de goût, de fantaisie, de passion même pour un autre qui ne vous vaudroit pas. — J'en serois assurément désolé, mais je n'aurois point à me plaindre ; je ne m'en prendrois qu'au sort qui nous auroit séparés lorsque nous étions unis, et qui nous rapprocheroit lorsque nous ne pourrions plus l'être.... — Après cette conversation, ils se mirent à moraliser sur l'inconstance du cœur

humain, sur la frivolité des sermens, sur les liens du mariage.... (Madame? — Qu'est-ce? — Le coche.) Messieurs, dit l'hôtesse, il faut que je vous quitte. Ce soir, lorsque toutes mes affaires seront faites, je reviendrai, et je vous achèverai cette aventure, si vous en êtes curieux.... — (Madame ?.... Ma femme, Notre hôtesse ?.... On y va, on y va.)

L'hôtesse partie, le maître dit à son valet : Jacques, as-tu remarqué une chose ?

JACQUES.

Quelle ?

LE MAÎTRE.

C'est que cette femme raconte beaucoup mieux qu'il ne convient à une femme d'auberge.

JACQUES.

Il est vrai. Les fréquentes interruptions des gens de cette maison m'ont impatienté plusieurs fois.

LE MAÎTRE.

Et moi aussi.

Et vous, lecteur, parlez sans dissimulation, car vous voyez que nous sommes en beau train de franchise ; voulez-vous

que nous laissions-là cette élégante et prolixe bavarde d'hôtesse, et que nous reprenions les amours de Jacques? Pour moi, je ne tiens à rien. Lorsque cette femme remontera, Jacques le bavard ne demande pas mieux que de reprendre son rôle, et de lui fermer la porte au nez; il en sera quitte pour lui dire par le trou de la serrure: Bonsoir, madame, mon maître dort, je vais me coucher; il faut remettre le reste à notre passage.

Le premier serment que se firent deux êtres de chair, ce fut au pied d'un rocher qui tomboit en poussière; ils attestèrent de leur constance un ciel qui n'est pas un instant le même; tout passoit en eux et autour d'eux, et ils croyoient leurs cœurs affranchis de vicissitudes. O enfans, toujours enfans!.... Je ne sais de qui sont ces réflexions, de Jacques, de son maître ou de moi, il est certain qu'elles sont de l'un des trois, et qu'elles furent précédées et suivies de beaucoup d'autres qui nous auroient menés, Jacques, son maître et moi, jusqu'au souper, jusqu'après le souper, jusqu'au retour de l'hôtesse, si Jacques n'eût dit à son maître: Tenez, monsieur, toutes ces

grandes sentences que vous venez de débiter à propos de botte, ne valent pas une vieille fable des écraignes de mon village.

LE MAÎTRE.

Et quelle est cette fable?

JACQUES.

C'est la fable de la Gaine et du Coutelet. Un jour la Gaine et le Coutelet se prirent de querelle, le Coutelet dit à la Gaine : Gaine ma mie, vous êtes une friponne, car tous les jours vous recevez de nouveaux Coutelets.... La Gaine répondit au Coutelet : Mon ami Coutelet, vous êtes un fripon, car tous les jours vous changez de Gaine.... Gaine, ce n'est pas là ce que vous m'avez promis. — Coutelet, vous m'avez trompée le premier.... — Ce débat s'étoit élevé à table; Cil, qui étoit assis entre la Gaine et le Coutelet, prit la parole et leur dit : Vous, Gaine, et vous, Coutelet, vous fîtes bien de changer, puisque changement vous duisoit, mais vous eûtes tort de vous promettre que vous ne changeriez pas. Coutelet, ne voyois-tu pas que Dieu te fit pour aller à plusieurs Gaines, et toi, Gaine, pour recevoir plus d'un Coute-

let? Vous regardiez comme fous certains Coutelets qui faisoient vœu de se passer à forfait de Gaines, et comme folles certaines Gaines qui faisoient vœu de se fermer pour tout Coutelet, et vous ne pensiez pas que vous étiez presque aussi fous lorsque vous juriez, toi, Gaine, de t'en tenir à un seul Coutelet, toi, Coutelet, de t'en tenir à une seule Gaine.

Ici le maître dit à Jacques: Ta fable n'est pas trop morale, mais elle est gaie. Tu ne sais pas la singulière idée qui me passe par la tête. Je te marie avec notre hôtesse, et je cherche comment un mari auroit fait, lorsqu'il aime à parler, avec une femme qui ne déparle pas.

JACQUES.

Comme j'ai fait les douze premières années de ma vie, que j'ai passées chez mon grand-père et ma grand'mère.

LE MAÎTRE.

Comment s'appeloient-ils? Quelle étoit leur profession?

JACQUES.

Ils étoient brocanteurs. Mon grand-père Jason eut plusieurs enfans. Toute la famille étoit sérieuse; ils se levoient, ils

s'habilloient, ils alloient à leurs affaires; ils revenoient, ils dînoient, ils retournoient sans avoir dit un mot. Le soir, ils se jetoient sur des chaises; la mère et les filles filoient, cousoient, tricotoient sans mot dire, les garçons se reposoient, le père lisoit l'Ancien Testament.

LE MAÎTRE.

Et toi, que faisois-tu?

JACQUES.

Je courois dans la chambre avec un bâillon.

LE MAÎTRE.

Avec un bâillon!

JACQUES.

Oui, avec un bâillon; et c'est à ce maudit bâillon que je dois la rage de parler. La semaine se passoit quelquefois sans qu'on eût ouvert la bouche dans la maison des Jasons. Pendant toute sa vie, qui fut longue, ma grand'mère n'avoit dit que *chapeaux à vendre*, et mon grand-père, qu'on voyoit dans les inventaires, droit, les mains sous sa redingotte, n'avoit dit qu'*un sou*. Il y avoit des jours où il étoit tenté de ne pas croire à la Bible.

LE MAÎTRE.

Et pourquoi?

JACQUES.

A cause des redites qu'il regardoit comme un bavardage indigne de l'Esprit-saint. Il disoit que les rediseurs sont des sots, qui prennent ceux qui les écoutent pour des sots.

LE MAÎTRE.

Jacques, si pour te dédommager du long silence que tu as gardé pendant les douze années du bâillon chez ton grand-père et pendant que l'hôtesse a parlé....

JACQUES.

Je reprenois l'histoire de mes amours?

LE MAÎTRE.

Non; mais une autre sur laquelle tu m'as laissé, celle du camarade de ton capitaine.

JACQUES.

Oh! mon maître, la cruelle mémoire que vous avez!

LE MAÎTRE.

Non, Jacques, mon petit Jacques....

JACQUES.

De quoi riez-vous?

LE MAÎTRE.

De ce qui me fera rire plus d'une fois ; c'est de te voir dans ta jeunesse chez ton grand-père avec le bâillon.

JACQUES.

Ma grand'mère me l'ôtoit lorsqu'il n'y avoit plus personne ; et lorsque mon grand-père s'en appercevoit, il n'en étoit pas plus content ; il lui disoit : Continuez, et cet enfant sera le plus effréné bavard qui ait encore existé. Sa prédiction s'est accomplie.

LE MAÎTRE.

Allons, mon Jacques, mon petit Jacques, l'histoire du camarade de ton capitaine.

JACQUES.

Je ne m'y refuserai pas, mais vous ne la croirez point.

LE MAÎTRE.

Elle est donc bien merveilleuse !

JACQUES.

Non, c'est qu'elle est déjà arrivée à un autre, à un militaire français, appelé, je crois, M. de Guerchy.

LE MAÎTRE.

Eh bien ! je dirai comme un poète français, qui avoit fait une assez bonne épigramme, disoit à quelqu'un qui se l'attribuoit en sa présence : Pourquoi monsieur ne l'auroit-il pas faite? je l'ai bien faite, moi.... Pourquoi l'histoire de Jacques ne seroit-elle pas arrivée au camarade de son capitaine, puisqu'elle est bien arrivée au militaire français de Guerchy ? Mais en me la racontant, tu feras d'une pierre deux coups, tu m'apprendras l'aventure de ces deux personnages, car je l'ignore.

JACQUES.

Tant mieux! mais jurez-le-moi.

LE MAÎTRE.

Je te le jure.

Lecteur, je serois bien tenté d'exiger de vous le même serment, mais je vous ferai seulement remarquer dans le caractère de Jacques une bizarrerie qu'il tenoit apparemment de son grand-père Jason, le brocanteur silencieux, c'est que Jacques au rebours des bavards, quoiqu'il aimât beaucoup à dire, avoit en aversion les redites. Aussi, disoit-il quelquefois à son maître : Monsieur me

prépare le plus triste avenir ; que deviendrai-je quand je n'aurai plus rien à dire? — Tu recommenceras. — Jacques, recommencer ! Le contraire est écrit là-haut, et s'il m'arrivoit de recommencer, je ne pourrois m'empêcher de m'écrier : Ah ! si ton grand-père t'entendoit !... et je regretterois le bâillon.

JACQUES.

Dans le temps qu'on jouoit aux jeux de hasard aux foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent....

LE MAÎTRE.

Mais c'est à Paris, et le camarade de ton capitaine étoit commandant d'une place frontière.

JACQUES.

Pour dieu, monsieur, laissez-moi dire.... Plusieurs officiers entrèrent dans une boutique, et y trouvèrent un autre officier qui causoit avec la maîtresse de la boutique. L'un d'eux proposa à celui-ci de jouer au passe-dix, car il faut que vous sachiez qu'après la mort de mon capitaine, son camarade, devenu riche, étoit aussi devenu joueur. Lui donc, ou M. de Guerchy, accepte. Le sort met le cornet à la main de son adversaire qui

passe, passe, passe, que cela ne finissoit point. Le jeu s'étoit échauffé, et l'on avoit joué le tout, le tout du tout, les petites moitiés, les grandes moitiés, le grand tout, le grand tout du tout, lorsqu'un des assistans s'avisa de dire à M. de Guerchy, ou au camarade de mon capitaine, qu'il feroit bien de s'en tenir là et de cesser de jouer, parce qu'on en savoit plus que lui. Sur ce propos, qui n'étoit qu'une plaisanterie, le camarade de mon capitaine, ou M. de Guerchy, crut qu'il avoit affaire à un filou; il mit subtilement la main à sa poche, en tira un couteau bien pointu, et lorsque son antagoniste porta la main sur les dés pour les placer dans le cornet, il lui plante le couteau dans la main, et la lui cloue sur la table, en lui disant : Si les dés sont pipés, vous êtes un fripon; s'ils sont bons, j'ai tort.... Les dés se trouvèrent bons. M. de Guerchy dit: J'en suis très-fâché, et j'offre telle réparation qu'on voudra.... Ce ne fut pas le propos du camarade de mon capitaine, il dit: J'ai perdu mon argent, j'ai percé la main à un galant homme, mais en revanche j'ai recouvré le plaisir de me battre tant qu'il me plaira.... L'officier cloué se retire et

va se faire panser. Lorsqu'il est guéri, il vient trouver l'officier cloueur et lui demande raison ; celui-ci, ou M. de Guerchy, trouve la demande juste. L'autre, le camarade de mon capitaine, jette les bras à son cou, et lui dit : Je vous attendois avec une impatience que je ne saurois vous exprimer.... Ils vont sur le pré ; le cloueur, M. de Guerchy, ou le camarade de mon capitaine, reçoit un bon coup d'épée à travers le corps, le cloué le relève, le fait porter chez lui, et lui dit : Monsieur, nous nous reverrons.... M. de Guerchy ne répondit rien ; le camarade de mon capitaine lui répondit : Monsieur, j'y compte bien. Ils se battent une seconde, une troisième, jusqu'à huit ou dix fois, et toujours le cloueur reste sur la place. C'étoient tous les deux des officiers de distinction, tous les deux gens de mérite ; leur aventure fit grand bruit, le ministère s'en mêla. L'on retint l'un à Paris, et l'on fixa l'autre à son poste. M. de Guerchy se soumit aux ordres de la cour, le camarade de mon capitaine en fut désolé ; et telle est la différence de deux hommes braves par caractère, mais dont l'un est sage, et l'autre a un grain de folie.

Jusqu'ici l'aventure de M. de Guerchy et du camarade de mon capitaine leur est commune, c'est la même, et voilà la raison pour laquelle je les ai nommés tous deux, entendez-vous, mon maître? Ici je vais les séparer, et je ne vous parlerai plus que du camarade de mon capitaine, parce que le reste n'appartient qu'à lui. Ah! monsieur, c'est ici que vous allez voir combien nous sommes peu maîtres de nos destinées, et combien il y a de choses bizarres écrites sur le grand rouleau!

Le camarade de mon capitaine, ou le cloueur, sollicite la permission de faire un tour dans sa province, il l'obtient. Sa route étoit par Paris. Il prend place dans une voiture publique. A trois heures du matin, cette voiture passe devant l'opéra; on sortoit du bal. Trois ou quatre jeunes étourdis masqués projettent d'aller déjeûner avec les voyageurs; on arrive au point du jour à la déjeûnée. On se regarde. Qui fut bien étonné? Ce fut le cloué de reconnoître son cloueur. Celui-ci lui présente la main, l'embrasse et lui témoigne combien il est enchanté d'une si heureuse rencontre; à l'instant ils passent derrière une grange, mettent

l'épée à la main, l'un en redingote, l'autre en domino ; le cloueur ou le camarade de mon capitaine est encore jeté sur le carreau. Son adversaire envoie à son secours, se met à table avec ses amis et le reste de la carrossée, boit et mange gaîment. Les uns se disposoient à suivre leur route, et les autres à retourner dans la capitale, en masque et sur des chevaux de poste, lorsque l'hôtesse reparut et mit fin au récit de Jacques.

La voilà remontée, et je vous préviens, lecteur, qu'il n'est plus en mon pouvoir de la renvoyer. — Pourquoi donc? — C'est qu'elle se présente avec deux bouteilles de Champagne, une dans chaque main, et qu'il est écrit là-haut que tout orateur qui s'adressera à Jacques avec cet exorde s'en fera nécessairement écouter.

Elle entre, pose ses deux bouteilles sur la table, et dit : Allons, monsieur Jacques, faisons la paix.... L'hôtesse n'étoit pas de la première jeunesse; c'étoit une femme grande et replette, ingambe, de bonne mine, pleine d'embonpoint, la bouche un peu grande, mais de belles dents, des joues larges, des yeux à

fleur de tête, le front quarré, la plus belle peau, la physionomie ouverte, vive et gaie, les bras un peu forts, mais les mains superbes, des mains à peindre ou à modeler. Jacques la prit par le milieu du corps et l'embrassa fortement; sa rancune n'avoit jamais tenu contre du bon vin et une belle femme; cela étoit écrit là-haut de lui, de vous, lecteur, de moi et de beaucoup d'autres. Monsieur, dit-elle au maître, est-ce que vous nous laisserez aller tout seuls? Voyez, eussiez-vous encore cent lieues à faire, vous n'en boirez pas de meilleur de toute la route.... En parlant ainsi elle avoit placé une des deux bouteilles entre ses genoux, et elle en tiroit le bouchon; ce fut avec une adresse singulière qu'elle en couvrit le goulot avec le pouce sans laisser échapper une goutte de vin. Allons, dit-elle à Jacques, vîte, vîte, votre verre... Jacques approche son verre; l'hôtesse en écartant son pouce un peu de côté donne vent à la bouteille, et voilà le visage de Jacques tout couvert de mousse. Jacques s'étoit prêté à cette espiéglerie, et l'hôtesse de rire, et Jacques et son maître de rire. On but quelques rasades les unes sur les autres pour

s'assurer de la sagesse de la bouteille ; puis l'hôtesse dit : Dieu merci ! ils sont tous dans leurs lits, on ne m'interrompra plus, et je puis reprendre mon récit.... Jacques, en la regardant avec des yeux dont le vin de Champagne avoit augmenté la vivacité naturelle, lui dit ou à son maître : Notre hôtesse a été belle comme un ange, qu'en pensez-vous, monsieur ?

LE MAÎTRE.

A été ! Pardieu, Jacques, c'est qu'elle l'est encore !

JACQUES.

Monsieur, vous avez raison ; c'est que je ne la compare pas à une autre femme, mais à elle-même quand elle étoit jeune.

L'HÔTESSE.

Je ne vaux pas grand'chose à présent, c'est lorsqu'on m'auroit prise entre les deux premiers doigts de chaque main qu'il me falloit voir ! On se détournoit de quatre lieues pour séjourner ici. Mais laissons-là les bonnes et les mauvaises têtes que j'ai tournées, et revenons à madame de la Pommeraye.

JACQUES.

Si nous buvions d'abord un coup aux mauvaises têtes que vous avez tournées, ou à ma santé ?

L'HÔTESSE.

Très-volontiers; il y en avoit qui en valoient la peine, en comptant ou sans compter la vôtre. Savez-vous que j'ai été pendant dix ans la ressource des militaires en tout bien et tout honneur ? J'en ai obligé nombre qui auroient eu bien de la peine à faire leur campagne sans moi. Ce sont de braves gens, je n'ai à me plaindre d'aucun, ni eux de moi. Jamais de billets; ils m'ont fait quelquefois attendre; au bout de deux, de trois, de quatre ans, mon argent m'est revenu... Et puis la voilà qui se met à faire l'énumération des officiers qui lui avoient fait l'honneur de puiser dans sa bourse, et monsieur un tel, colonel du regiment de ***, et monsieur un tel, capitaine au régiment de***; et voilà Jacques qui se met à faire un cri : Mon capitaine ! mon pauvre capitaine ! vous l'avez connu ?

L'HÔTESSE.

Si je l'ai connu ! un grand homme, bien fait, un peu sec, l'air noble et sé-

vère, le jarret bien tendu, deux petits points rouges à la tempe droite. Vous avez donc servi ?

JACQUES.

Si j'ai servi !

L'HÔTESSE.

Je vous en aime davantage ; il doit vous rester de bonnes qualités du premier état. Buvons à la santé de votre capitaine.

JACQUES.

S'il est encore vivant.

L'HÔTESSE.

Mort ou vivant, qu'est-ce que cela fait ? Est-ce qu'un militaire n'est pas fait pour être tué ? Est-ce qu'il ne doit pas être enragé après dix siéges et cinq ou six batailles, de mourir au milieu de cette canaille de gens noirs ?.... Mais revenons à notre histoire, et buvons encore un coup.

LE MAÎTRE.

Ma foi, notre hôtesse, vous avez raison.

L'HÔTESSE.

Je suis bien aise que vous pensiez ainsi.

LE MAÎTRE.

Car votre vin est excellent.

L'HÔTESSE.

Ah ! c'est de mon vin que vous parliez? Et bien ! vous avez encore raison. Vous rappelez-vous où nous en étions ?

LE MAÎTRE.

Oui, à la conclusion de la plus perfide des confidences.

L'HÔTESSE.

M. le marquis des Arcis et madame de la Pommeraye s'embrassèrent, enchantés l'un de l'autre, et se séparèrent. Plus la dame s'étoit contrainte en sa présence, plus sa douleur fut violente quand il fut parti. Il n'est donc que trop vrai, s'écria-t-elle, il ne m'aime plus !.... Je ne vous ferai point le détail de toutes nos extravagances quand on nous délaisse, vous en seriez trop vains. Je vous ai dit que cette femme avoit de la fierté, mais elle étoit bien autrement vindicative. Lorsque les premières fureurs furent calmées et qu'elle jouit de toute la tranquillité de son indignation, elle songea à se venger, mais à se venger d'une manière cruelle, d'une manière à effrayer

tous ceux qui seroient tentés à l'avenir de séduire et de tromper une honnête femme. Elle s'est vengée, elle s'est cruellement vengée, sa vengeance a éclaté et n'a corrigé personne; nous n'en avons pas été depuis moins vilainement séduites et trompées.

JACQUES.

Bon pour les autres, mais vous!....

L'HÔTESSE.

Hélas! moi toute la première. Oh! que nous sommes sottes! Encore si ces vilains hommes gagnoient au change! Mais laissons cela? Que fera-t-elle? Elle n'en sait encore rien; elle y rêvera, elle y rêve.

JACQUES.

Si tandis qu'elle y rêve.....

L'HÔTESSE.

C'est bien dit. Mais nos deux bouteilles sont vides.... Jean? — Madame. — Deux bouteilles, de celles qui sont tout au fond, derrière les fagots. — J'entends.... — A force d'y rêver, voici ce qui lui vint en idée. Madame de la Pommeraye avoit autrefois connu une femme de province, qu'un procès avoit appelée à Paris, avec sa fille jeune, belle et bien

élevée. Elle avoit appris que cette femme, ruinée par la perte de son procès, en avoit été réduite à tenir tripot. On s'assembloit chez elle, on jouoit, on soupoit, et communément un ou deux des convives restoient, passoient la nuit avec madame et mademoiselle, à leur choix. Elle mit un de ses gens en quête de ces créatures. On les déterra, on les invita à faire visite à madame de la Pommeraye, qu'elles se rappeloient à peine. Ces femmes, qui avoient pris le nom de madame et de mademoiselle d'Aisnon, ne se firent pas attendre ; dès le lendemain, la mère se rendit chez madame de la Pommeraye. Après les premiers complimens, madame de la Pommeraye demanda à la d'Aisnon ce qu'elle avoit fait, ce qu'elle faisoit depuis la perte de son procès. Pour vous parler avec sincérité, lui répondit la d'Aisnon, je fais un métier périlleux, infâme, peu lucratif, et qui me déplaît; mais la nécessité contraint la loi. J'étois presque résolue à mettre ma fille à l'opéra, mais elle n'a qu'une petite voix de chambre, et n'a jamais été qu'une danseuse médiocre. Je l'ai promenée pendant et après mon procès chez des magistrats, chez des grands, chez des pré-



lats, chez des financiers, qui s'en sont accommodés pour un terme et qui l'ont laissée là. Ce n'est pas qu'elle ne soit belle comme un ange, qu'elle n'ait de la finesse, de la grace, mais aucun esprit de libertinage, rien de ces talens propres à réveiller la langueur d'hommes blasés. Mais ce qui nous a le plus nui, c'est qu'elle s'étoit entêtée d'un petit abbé de qualité, impie, incrédule, dissolu, hypocrite, anti-philosophe, que je ne vous nommerai pas, mais c'est le dernier de ceux qui, pour arriver à l'épiscopat, a pris la route qui est en même temps la plus sûre et qui demande le moins de talent. Je ne sais ce qu'il faisoit entendre à ma fille à qui il venoit lire tous les matins les feuillets de son dîner, de son souper, de sa rapsodie. Sera-t-il évêque, ne le sera-t-il pas? Heureusement ils se sont brouillés. Ma fille lui ayant demandé un jour, s'il connoissoit ceux contre lesquels il écrivoit, et l'abbé lui ayant répondu que non; s'il avoit d'autres sentimens que ceux qu'il ridiculisoit, et l'abbé lui ayant répondu que non, elle se laissa emporter à sa vivacité, et lui représenta que son rôle étoit celui du plus faux des hommes... Madame de la Pommeraye lui demanda

si

si elles étoient fort connues. — Beaucoup trop, malheureusement. — A ce que je vois, vous ne tenez point à votre état ? — Aucunement ; et ma fille me proteste tous les jours que la condition la plus malheureuse lui paroît préférable à la sienne ; elle en est d'une mélancolie qui achève d'éloigner d'elle.... — Si je me mettois en tête de vous faire à l'une et à l'autre le sort le plus brillant, vous y consentiriez donc ? — A bien moins. — Mais il s'agit de savoir si vous pouvez me promettre de vous conformer à la rigueur des conseils que je vous donnerai. — Quels qu'ils soient, vous pouvez y compter. — Et vous serez à mes ordres quand il me plaira ? — Nous les attendrons avec impatience. — Cela me suffit, retournez-vous-en, vous ne tarderez pas à les recevoir. En attendant, défaites-vous de vos meubles, vendez tout, ne réservez pas même vos robes, si vous en avez de voyantes, cela ne quadreroit point à mes vues.

Jacques qui commençoit à s'intéresser, dit à l'hôtesse : Et si nous buvions à la santé de madame de la Pommeraye ?

L'HÔTESSE.

Volontiers.

JACQUES.

Et à celle de madame d'Aisnon ?

L'HÔTESSE.

Tope.

JACQUES.

Et vous ne refuserez pas celle de mademoiselle d'Aisnon, qui a une jolie voix de chambre, peu de talent pour la danse, et une mélancolie qui la réduit à la triste nécessité d'accepter un nouvel amant tous les soirs ?

L'HÔTESSE.

Ne riez pas, c'est la plus cruelle chose. Si vous saviez le supplice quand on n'aime pas !...

JACQUES.

A mademoiselle d'Aisnon, à cause de son supplice.

L'HÔTESSE.

Allons.

JACQUES.

Notre hôtesse, aimez-vous votre mari ?

L'HÔTESSE.

Pas autrement.

JACQUES.

Vous êtes donc bien à plaindre ; car il me semble d'une belle santé.

L'HÔTESSE.

Tout ce qui reluit n'est pas or.

JACQUES.

A la belle santé de notre hôte.

L'HÔTESSE.

Buvez tout seul.

LE MAÎTRE.

Jacques, Jacques, mon ami, tu te presses beaucoup.

L'HÔTESSE.

Ne craignez rien, monsieur, il est loyal, et demain il n'y paroîtra pas.

JACQUES.

Puisqu'il n'y paroîtra pas demain, et que je ne fais pas ce soir grand cas de ma raison, mon maître, ma belle hôtesse, encore une santé qui me tient fort à cœur, c'est celle de l'abbé de mademoiselle d'Aisnon.

L'HÔTESSE.

Fi donc, monsieur Jacques ; un hypocrite, un ambitieux, un ignorant, un calomniateur, un intolérant ; car c'est

comme cela qu'on appelle, je crois, ceux qui égorgeroient volontiers quiconque ne pense pas comme eux.

LE MAÎTRE.

C'est que vous ne savez pas, notre hôtesse, que Jacques que voilà est une espèce de philosophe, et qu'il fait un cas infini de tous ces petits imbécilles qui se déshonorent eux-mêmes et la cause qu'ils défendent si mal. Il dit que son capitaine les appeloit le contrepoison des Huet, des Nicole, des Bossuet. Il n'entendoit rien à cela, ni vous non plus.... Votre mari est-il couché?

L'HÔTESSE.

Il y a belle heure!

LE MAÎTRE.

Et il vous laisse causer comme cela?

L'HÔTESSE.

Nos maris sont aguerris.... Madame de la Pommeraye monte dans son carrosse, court les fauxbourgs les plus éloignés du quartier de la d'Aisnon, loue un petit appartement en maison honnête, dans le voisinage de la paroisse, le fait meubler le plus succinctement qu'il est possible, invite la d'Aisnon et

sa fille à dîner, et les installe, ou le jour même ou quelques jours après, leur laissant un précis de la conduite qu'elles ont à tenir.

JACQUES.

Notre hôtesse, nous avons oublié la santé de madame de la Pommeraye, celle du marquis des Arcis; ah! cela n'est pas honnête.

L'HÔTESSE.

Allez, allez, monsieur Jacques, la cave n'est pas vide.... Voici ce précis, ou ce que j'en ai retenu :

« Vous ne fréquenterez point les promenades publiques, car il ne faut pas qu'on vous découvre.

» Vous ne recevrez personne, pas même vos voisins et vos voisines, parce qu'il faut que vous affectiez la plus profonde retraite.

» Et vous prendrez, dès demain, l'habit de dévotes, parce qu'il faut qu'on vous croie telles.

» Vous n'aurez chez vous que des livres de dévotion, parce qu'il ne faut rien autour de vous qui puisse vous trahir.

» Vous serez de la plus grande assi-

»duite aux offices de la paroisse, jours
»de fêtes et jours ouvrables.

»Vous vous intriguerez pour avoir entrée au parloir de quelque couvent; le
»bavardage de ces récluses ne nous sera
»pas inutile.

»Vous ferez connoissance étroite avec
»le curé et les prêtres de la paroisse,
»parce que je puis avoir besoin de leur
»témoignage.

»Vous n'en recevrez d'habitude aucun.

»Vous irez à confesse et vous approcherez des sacremens au moins deux
»fois le mois.

»Vous reprendrez votre nom de famille, parce qu'il est honnête, et qu'on
»fera tôt ou tard des informations dans
»votre province.

»Vous ferez de temps en temps quelques petites aumônes, et vous n'en recevrez point, sous quelque prétexte
»que ce puisse être. Il faut qu'on ne vous
»croie ni pauvres ni riches.

»Vous filerez, vous coudrez, vous tricoterez, vous broderez, et vous donnerez aux dames de charité votre ouvrage à vendre.

»Vous vivrez de la plus grande sobrié-

» té : deux petites portions d'auberge, et
» puis c'est tout.

» Votre fille ne sortira jamais sans vous,
» ni vous sans elle. De tous les moyens
» d'édifier à peu de frais vous n'en négli-
» rez aucun.

» Sur-tout jamais chez vous, je vous
» le répète, ni prêtres, ni moines, ni dé-
» votes.

» Vous irez dans les rues les yeux bais-
» sés; à l'église vous ne verrez que Dieu ».

J'en conviens, cette vie est austère, mais elle ne durera pas, et je vous en promets la plus signalée récompense. Voyez, consultez-vous; si cette contrainte vous paroît au-dessus de vos forces, avouez-le-moi; je n'en serai ni offensée, ni surprise. J'oubliois de vous dire qu'il seroit à propos que vous vous fissiez un verbiage de la mysticité, et que l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament vous devînt familière, afin qu'on vous prenne pour des dévotes d'ancienne date. Faites-vous jansénistes ou molinistes, comme il vous plaira; mais le mieux sera d'avoir l'opinion de votre curé. Ne manquez pas à tort et à travers, dans toute occasion, de vous déchaîner contre les philosophes; criez que Voltaire est l'an-

téchrist ; sachez par cœur l'ouvrage de votre petit abbé, et colportez-le, s'il le faut...Madame de la Pommeraye ajouta : Je ne vous verrai point chez vous, je ne suis pas digne du commerce d'aussi saintes femmes ; mais n'en ayez aucune inquiétude : vous viendrez ici clandestinement quelquefois ; et nous nous dédommagerons en petit comité de votre régime pénitent. Mais, tout en jouant la dévotion, n'allez pas vous en empêtrer. Quant aux dépenses de votre petit ménage, c'est mon affaire. Si mon projet réussit, vous n'aurez plus besoin de moi ; s'il manque sans qu'il y ait de votre faute, je suis assez riche pour vous assurer un sort honnête et meilleur que l'état que vous m'aurez sacrifié. Mais sur-tout soumission, soumission absolue, illimitée à mes volontés, sans quoi je ne réponds de rien pour le présent, et ne m'engage à rien pour l'avenir.

LE MAÎTRE, en frappant sur sa tabatière et regardant à sa montre l'heure qu'il est :

Voilà une terrible tête de femme ! Dieu me garde d'en rencontrer une pareille.

L'HÔTESSE.

Patience, patience, vous ne la connoissez pas encore.

JACQUES.

En attendant, ma belle, notre charmante hôtesse, si nous disions un mot à la bouteille ?

L'HÔTESSE.

Monsieur Jacques, mon vin de Champagne m'embellit à vos yeux.

LE MAÎTRE.

Je suis pressé depuis si long-temps de vous faire une question peut-être indiscrète, que je n'y saurois plus tenir.

L'HÔTESSE.

Faites votre question.

LE MAÎTRE.

Je suis sûr que vous n'êtes pas née dans une hôtellerie.

L'HÔTESSE.

Il est vrai.

LE MAÎTRE.

Que vous y avez été conduite d'un état plus élevé par des circonstances extraordinaires.

L'HÔTESSE.

J'en conviens.

LE MAÎTRE.

Et si nous suspendions un moment l'histoire de madame de la Pommeraye....

L'HÔTESSE.

Cela ne se peut. Je raconte volontiers les aventures des autres, mais non pas les miennes. Sachez seulement que j'ai été élevée à Saint-Cyr, où j'ai peu lu l'évangile et beaucoup de romans. De l'abbaye royale à l'auberge que je tiens il y a loin.

LE MAÎTRE.

Il suffit; prenez que je ne vous aie rien dit.

L'HÔTESSE.

Tandis que nos deux dévotes édifioient et que la bonne odeur de leur piété et de la sainteté de leurs mœurs se répandoit à la ronde, madame de la Pommeraye observoit avec le marquis les démonstrations extérieures de l'estime, de l'amitié, de la confiance la plus parfaite. Toujours bien venu, jamais ni grondé, ni boudé, même après de longues absences : il lui racontoit toutes ses petites

bonnes fortunes, et elle paroissoit s'en amuser franchement. Elle lui donnoit ses conseils dans les occasions d'un succès difficile; elle lui jetoit quelquefois des mots de mariage, mais c'étoit d'un ton si désintéressé, qu'on ne pouvoit la soupçonner de parler pour elle. Si le marquis lui adressoit quelques-uns de ces propos tendres ou galans dont on ne peut guère se dispenser avec une femme qu'on a connue, ou elle en sourioit, ou elle les laissoit tomber. A l'en croire, son cœur étoit paisible, et, ce qu'elle n'auroit jamais imaginé, elle éprouvoit qu'un ami tel que lui suffisoit au bonheur de la vie; et puis elle n'étoit plus de la première jeunesse, et ses goûts étoient bien émoussés. — Quoi! vous n'avez rien à me confier? — Non. — Mais le petit comte, mon amie, qui vous pressoit si vivement de mon règne? — Je lui ai fermé ma porte et je ne le vois plus. — C'est d'une bizarrerie! Et pourquoi l'avoir éloigné? — C'est qu'il ne me plaît pas. — Ah! madame, je crois vous deviner : vous m'aimez encore. — Cela se peut. — Vous comptez sur un retour. — Pourquoi non? — Et vous vous ménagez tous les avantages d'une conduite

sans reproche. — Je le crois. — Et si j'avois le bonheur ou le malheur de reprendre, vous vous feriez au moins un mérite du silence que vous garderiez sur mes torts. — Vous me croyez bien délicate et bien généreuse. — Mon amie, après ce que vous avez fait, il n'est aucune sorte d'héroïsme dont vous ne soyez capable. — Je ne suis pas trop fâchée que vous le pensiez. — Ma foi, je cours le plus grand danger avec vous, j'en suis sûr.

JACQUES.

Et moi aussi.

FIN DU TOME PREMIER.